

man Sub C. 1820-73

V - 23

0217

60217



A l'embouchure du Maroni, près du pénitencier de Saint-Laurent (voy. p. 340). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'INTÉRIEUR DES GUYANES,
PAR LE DOCTEUR JULES GREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE.

1876-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

I

CAYENNE. — LES ÎLES DU SALUT.

Départ. — But du voyage. — Mauvaise nouvelle. — Marie Clo-Clo. — Aspect de Cayenne. — Séjour à l'Îlet de la Mère. — Maigre ordinaire : repas de sarigues. — Sababodi. — Retour à Cayenne. — Mgr Emonet. — La montagne de Bourda. — Les Îles du Salut. — Plantes. — Oiseaux. — Polissoirs des Indiens. — Le R. P. Krœnner.

Chargé, par les ministres de l'Instruction publique et de la Marine, d'une mission ayant pour but l'exploration de l'intérieur de la Guyane française, je quitte Saint-Nazaire le 7 décembre 1876, à bord du *Saint-Germain*.

Mon projet est de remonter le fleuve Maroni¹ jusqu'à sa source pour arriver à une chaîne de montagnes : les monts Tumuc-Humac, où les anciens géo-

graphes plaçaient le pays légendaire de l'Eldorado.

Nous essayons d'abord quelques jours de mauvais temps sur les côtes de France, mais le reste de la traversée est des plus agréables.

Le 29, au lever du soleil, l'officier de quart me montre une échancrure dans la côte du continent américain : c'est l'embouchure du fleuve que je viens explorer, le Maroni. Quelques heures plus tard nous abordons aux Îles du Salut.

« Messieurs les médecins, soyez les bienvenus, nous dit le commandant des îles, la fièvre jaune vient de

1. Le fleuve Maroni sépare la Guyane française de la Guyane hollandaise.

faire son apparition à Cayenne. Depuis le dernier courrier, c'est-à-dire depuis un mois, il est mort un médecin, un magistrat et deux ingénieurs. »

Nous atteignons la rade de Cayenne vers cinq heures du soir.

Je m'installe chez une créole de la Martinique qui a la spécialité de loger les médecins : c'est Marie Clotilde, plus connue sous le nom de Marie Clo-Clo.

Cayenne s'est notablement agrandi depuis mon premier voyage en 1869 et 1870. L'animation y est plus grande. On y respire un air de fête continu; et la raison en est bien simple : c'est que les noirs trop impatients ne peuvent pas attendre jusqu'au dimanche pour dépenser les grosses pièces de cinq francs qu'ils gagnent depuis quelques années à l'exploitation des gisements aurifères.

Le surlendemain, à sept heures du matin, on me donne l'ordre de faire partie d'une commission chargée de visiter un convoi de couliés, c'est-à-dire de travailleurs arrivant des Indes sur un navire anglais. Un

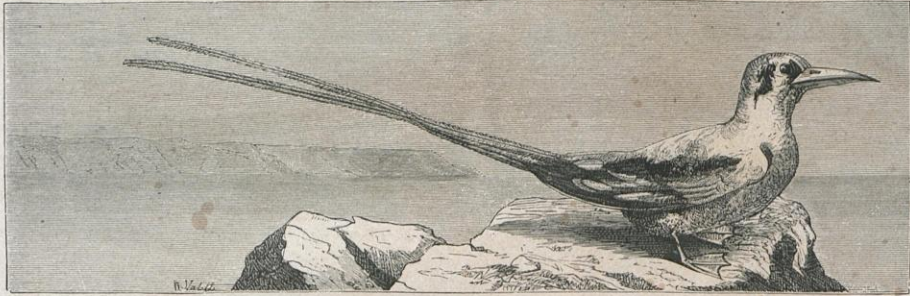
vapeur de la station, l'*Alecton*, est chargé de nous transporter au large, en dehors de la barre qui empêche les gros navires d'entrer en rade.

On nous apprend qu'une épidémie de typhus sévit à bord, ce qui me détermine à renvoyer sur l'*Alecton*, de ma propre initiative, les membres de la commission dont je fais partie, et à rester seul sur le navire étranger pour donner mes soins aux malades.

Je fais ensuite débarquer le plus grand nombre des passagers à l'Îlet de la Mère, dans les bâtiments de l'ancien pénitencier. Cette petite île, que j'avais remarquée lors de mon premier voyage à la Guyane, est d'un aspect fort pittoresque et d'un séjour assez enchanteur pour qu'un de mes collègues y soit resté pendant deux ans, sans demander son rappel à la capitale.

Aujourd'hui l'Îlet de la Mère n'est plus habité que par un surveillant et quatre transportés invalides chargés de l'entretien des bâtiments abandonnés.

Mon devoir me prescrivait de séjourner dans l'Îlet; je m'y établis chez un capitaine anglais, qui con-



Paille-en-queue¹. — Dessin de R. Valette, d'après un de ces oiseaux rapporté par l'auteur.

sentit à me nourrir, mais fort mal, à raison de dix francs par jour. Heureusement la brave femme du surveillant, qui avait servi autrefois au buffet de la gare de Dijon, trouva moyen de relever ce maigre ordinaire avec quelques plats à sa façon, composés de bulcines, espèce de gros escargots assez communs dans le pays, et d'iguanes que mon petit coulié allait chercher sur les roches de l'île. Ce futur compagnon de voyage, inscrit sur la liste des immigrants sous le nom de Sababodi ou Saba, avait un goût très prononcé pour la chasse. Il prit en quelques jours, au moyen de trappes, une dizaine de sarigues, qui pouvaient au besoin servir à notre alimentation. On sait que ces petits mammifères, qui ont une certaine ressemblance avec le rat, se font remarquer par la poche dans laquelle la femelle porte ses petits. Le sac est soutenu par deux os que les naturalistes désignent sous le nom de marsupiaux.

1. On nomme aussi *phaeton* cet oiseau de mer, qui a la taille d'un gros pigeon de volière. Deux des plumes de sa queue forment des brins ou filets très longs, qui de loin ressemblent à des pailles.

Après douze jours, l'épidémie s'étant complètement arrêtée par le simple effet du transbordement des passagers, le médecin de la santé vint m'annoncer que j'avais la « libre pratique. »

Ce n'est pas sans plaisir que je reviens à Cayenne.

Le lendemain, les couliés transportés à terre sont groupés par lots de trois ou quatre personnes et adjugés aux agriculteurs et industriels de la colonie.

J'obtiens des autorités que le jeune Sababodi ne soit pas compris dans cette répartition. Cet enfant m'est délivré contre la somme de cent trente-sept francs pour une période de cinq années. Les conditions de l'administration portent en outre que j'aurai à le nourrir et à lui donner cinq francs par mois jusqu'au moment où il sera adulte.

En fréquentant les salons du gouvernement, où je reçois un accueil des plus sympathiques¹, j'apprends que le préfet apostolique de la Guyane française, Mgr Emonet, est un voyageur intrépide.

1. M. le colonel Loubère a secondé ma mission avec un empressement qui lui donne droit à toute ma gratitude.

Ce missionnaire a fait, l'année précédente, un voyage de quarante-trois jours dans l'Oyapock pour prêcher la foi aux sauvages de l'intérieur.

Il sait déjà que je me dispose à faire un voyage d'exploration, et il me dit simplement :

« Voulez-vous un compagnon ? »

— J'accepte, lui répondis-je; quand partirons-nous ?

— Quand vous voudrez, » me dit-il.

En attendant le départ, je fais quelques excursions aux environs de Cayenne. Je loue un nègre, et me munis d'un fusil de quinze francs acheté pour la circonstance. Je reconnais les endroits où me sont arrivées quelques aventures. C'est ici que j'ai failli périr dans la vase en poursuivant une aigrette « au panache de colonel ». C'est là que, près de cocotiers, ayant voulu tirer un perroquet, mon fusil éclata, sans

me faire heureusement plus de mal qu'une minime blessure à l'œil.

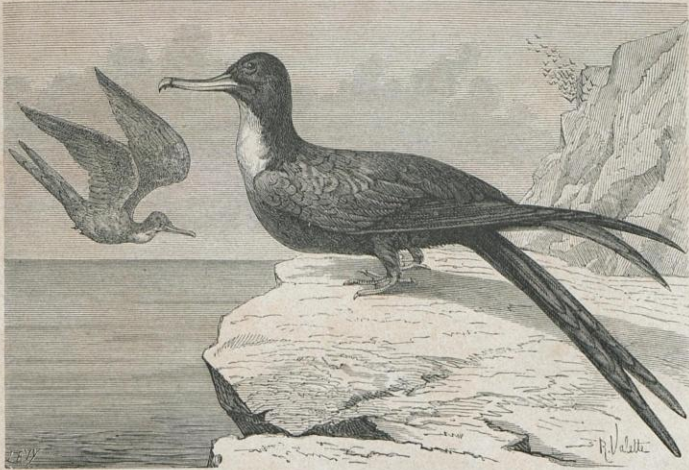
Je revois surtout avec plaisir la petite montagne de Bourda, au pied de laquelle s'élève un superbe chalet, maison de plaisance du gouverneur.

J'allai ensuite aux Iles du Salut, situées à trois heures de Cayenne, et qui sont au nombre de trois : l'île Royale, l'île du Diable et l'île de Saint-Joseph.

Mon séjour dans ces îles ne fut pas de moins de six mois : la fièvre jaune s'y déclara, et je faillis moi-même en être une victime¹.

Je note qu'il faut à peine le temps de fumer un petit cigare pour faire le tour de l'île Royale, qui est la plus considérable des trois.

Pendant les quelques journées où l'état sanitaire des officiers et des soldats fut satisfaisant, je pus explorer la rivière de Kourou sur le vapeur *Serpent*,



Frégates. — Dessin de R. Valette, d'après un de ces oiseaux rapporté par l'auteur.

chargé du service hydrographique. J'ai récolté cinq cents espèces de plantes sur les bords de cette rivière et dans des excursions sur la montagne des Pères et sur le Mont Pelé.

La pêche n'est pas très productive aux Iles du Salut. Je prenais quelquefois des langoustes et des glands de mer quand j'allais recueillir des algues marines au chenal qui sépare l'île Saint-Joseph de l'île du Diable.

On voit parfois voltiger autour des îles un oiseau appelé paille-en-queue. Je me rappelle avoir lu une lettre fort originale, où un capitaine en cabotage déclarait qu'on avait grand tort d'appeler paille-en-queue cet oiseau, qui n'est pas rare à l'île du Con-nétable, voisine de l'Îlet de la Mère. Pour lui, qui en avait tué plus d'un, il pouvait affirmer, disait-il, que les deux longs appendices qu'ils portent à leur queue ne sont pas des pailles, mais bien des plumes.

Peu de jours avant mon arrivée on avait tué deux frégates. Ces oiseaux, aux longues ailes, volent toujours très haut : on ne peut les atteindre qu'en tirant de points élevés. Le plateau du Mont à Ravets est favorable pour cette classe.

On tue quelques rares iguanes qui viennent se chauffer sur les roches de l'île du Diable.

Aux jours de pleine lune, lorsque la marée inonde les parties basses de la terre ferme, un grand nombre d'alouettes de mer viennent des Iles du Salut et se posent sur les rochers qui bordent la mer, et si près les unes des autres qu'on peut en tuer une centaine (nous les avons comptées) d'un seul coup de fusil.

1. *Note de la direction.* — Nous passons à regret sous silence toute la partie du récit qui, relative au service médical du docteur, ferait apprécier son admirable dévouement pendant l'épidémie dont il eut à combattre les ravages aux Iles du Salut comme à Cayenne.

Dans une de nos promenades, je remarque des rainures polies dans les roches de la partie basse de l'île, et je reconnais qu'il s'agit de polissoirs présentant la plus grande analogie avec ceux que l'on a trouvés dans des fouilles faites aux environs d'Amiens et qui datent de l'âge de pierre. Les rainures ont été produites par l'usure des pointes de flèches, et des tranchants de haches en pierre dont se servaient les Indiens qui peuplaient ces îles avant l'invasion des Européens en Amérique. On voit à côté de ces rainures des surfaces planes polies et des excavations en forme d'assiette qui proviennent sans doute de l'usure des faces de leurs armes tranchantes et particulièrement des haches.

Le capitaine d'un « charbonnier » qui retourne au Havre veut bien se charger de transporter en France deux énormes polissoirs que je lui remet à l'adresse du ministère de l'Instruction publique.

Lorsque je revins à Cayenne, on était près de la fin de la saison des pluies, et je n'avais que peu de temps pour préparer mon départ.

Un curé de Mana, le R. P. Krœnner, offrit de m'accompagner : il avait déjà remonté le fleuve Maroni jusqu'à l'Itany, dans la région habitée par les Indiens Roucouyennes.

Saba se hâta d'apprendre un peu de cuisine au restaurant où j'avais pris pension avec plusieurs officiers.

II

DE CAYENNE A COTICA.

Les Indiens engagés nous font faux bond. — Industrie. — Quelques étymologies. — M. Litré et le mot *hamac*. — L'illustre capitaine Bastien. — Une visite au champ des morts. — Discussion médicale. — En route. — Le saut Hermina. — Les haches en pierre, détails de fabrication. — Difficultés de la navigation dans les sauts. — Hydrographie. — Acodi en révolte. — La forêt des Guyanes. — La forêt vierge. — Les Paramakas. — Invasion des fourmis. — Le saut de Manbari. — L'Aoua et le Tapanahoni. — La saison des pluies. — Les rapides et les sauts. — Les Poligoudoux, les Bosch, les Youcas.

9 juillet 1877. Le *Serpent* est chargé de nous transporter jusqu'au pénitencier de Saint-Laurent, situé près de l'embouchure du fleuve Maroni.

Le départ est fixé à deux heures. En arrivant à bord, je trouve Mgr Emonet et Sababodi, mais je m'aperçois que deux noirs que j'ai engagés ne sont pas encore rendus à bord du vapeur. Ces hommes, sur lesquels je comptais, s'étant attardés à faire leurs adieux, arrivent à l'embarcadère au moment où le capitaine commande : « Machine en avant ! » C'est en vain qu'ils nous font des signes de détresse et s'efforcent de nous atteindre dans une pirogue : le *Serpent* ne s'arrête pas.

Ce contre-temps m'impressionne péniblement : une minute de retard me fait perdre un homme habile et

très robuste qui aurait pu me rendre de grands services.

Le bateau devant faire du charbon aux Îles du Salut, nous avons l'occasion de passer une partie de la soirée à l'île Royale. L'aide-pharmacien Bourdon et le capitaine Daussat, mes ex-compagnons d'infortune dans cette île, me reconduisent jusqu'à bord. Ces braves garçons me quittent sans partager mes espérances : ils n'ont pas confiance dans le succès de mon entreprise.

Partis à dix heures du soir, nous arrivons le lendemain à midi à l'embouchure du Maroni.

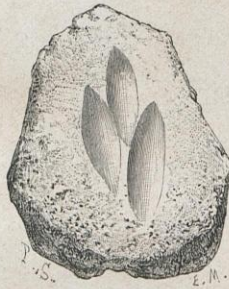
Ce n'est pas sans émotion que je contemple ce fleuve superbe dont l'embouchure n'a pas moins d'un kilomètre et demi de largeur et que je dois remonter jusqu'à ses sources.

Deux heures après, le *Serpent* jetait l'ancre devant le pénitencier de Saint-Laurent. Avant de descendre à terre, nous sommes obligés d'attendre la visite du médecin sanitaire. Le médecin-major, qui vient lui-même le long du bord, nous met en quarantaine pour six jours, ayant appris la mort récente d'un matelot à l'hôpital de Cayenne. Cette mesure gêne beaucoup nos combinaisons. Par bonheur, le fondateur et commandant des pénitenciers du Maroni, M. Mélinon, vient nous faire une visite le long du bord et met à notre disposition deux de ses embarcations pour nous conduire le lendemain à l'ancien établissement de Saint-Louis. C'est lui qui nous apprend que le R. P. Krœnner, mis également en quarantaine à son arrivée à Mana, est parti aussitôt pour l'intérieur du fleuve afin de recruter des Indiens Galibis et de louer des canots pour notre expédition.

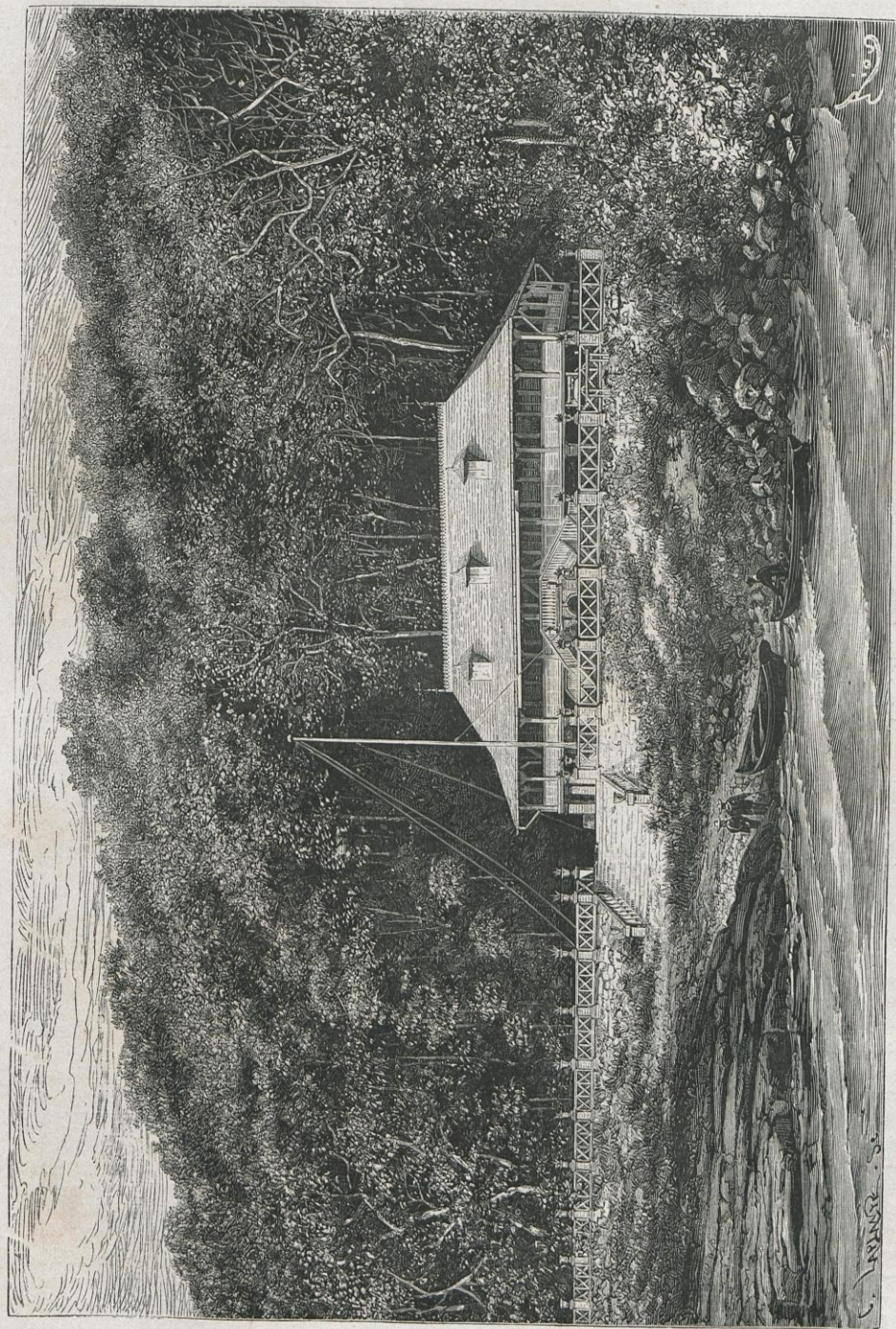
Je profite de notre séjour à Saint-Louis pour faire l'inventaire des bagages. L'aumônier de l'hôpital de Saint-Laurent, le R. P. Lecomte, se charge de nous procurer les quelques provisions qui nous manquent. Ce missionnaire se met à ma disposition pour conserver et expédier les collections que je lui enverrai ; il vient nous visiter plusieurs fois durant notre captivité. Arrivant à cheval sur le bord d'une petite rivière, qui limite d'un côté notre prison, il s'entretient avec nous d'une rive à l'autre et nous fait passer par un batelier quelques douceurs culinaires que nous adresse la supérieure des Sœurs de Saint-Paul de Chartres.

Le 11, vers cinq heures du soir, au moment où la chaleur devient moins forte, nous allons faire une promenade sur le bord du fleuve.

Pendant que j'examine dans le lointain l'établissement de M. Kœppler, situé en face et sur la rive opposée, Mgr Emonet aperçoit une embarcation qui descend le courant : c'est celle du R. P. Krœnner. Je suis heureux d'avoir un bon dîner à offrir à mon nou-



Polissoirs. — Dessin de P. Sellier.



Le chalet du gouverneur, à la montagne de Bourda (voy. p. 339). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

veau compagnon; nous vidons une bouteille de champagne en l'honneur de son arrivée.

Le lendemain, nous chargeons tous nos bagages sur un canot et une grande pirogue.

Le canot est monté par des noirs de Mana et des Chinois, la pirogue par des Indiens Portugais, de ceux désignés sous le nom de Tapanges, qui de la côte de Para sont venus se réfugier sur le bas Maroni.

Nous devons quitter l'embarcadère de Saint-Louis à trois heures du soir, au commencement de la marée montante, mais une pluie torrentielle nous empêche de partir avant quatre heures.

Un parapluie dit d'exploration, qui m'a été envoyé par le ministère de l'Instruction publique, se laisse complètement traverser; en revanche, un vêtement complet en toile de campement résiste admirablement à ce véritable déluge. En effet, une poche que j'ai né-

gligé de fermer se remplit d'eau sans en perdre une seule goutte.

C'est de l'embarcadère de Saint-Louis qu'est partie, le 9 septembre 1861, la Commission franco-hollandaise chargée de l'exploration du Maroni.

M. Vidal, président de cette commission, qui ne comptait pas moins de sept membres, raconte son départ dans les termes suivants :

« Après avoir reçu les témoignages de l'intérêt qui allait nous accompagner durant notre excursion, nous nous mîmes en route vers trois heures de l'après-midi. Le temps était très beau; une foule nombreuse, réunie sur le warf du Pénitencier, nous adressait ses derniers signaux d'adieu, pendant que la modeste artillerie de Saint-Louis signalait notre départ par des détonations réitérées. Notre flottille, composée de onze pirogues avec pavillons arborés, s'éloigna ainsi avec un entrain



L'embarcadère de Saint-Louis. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

qui faisait bien présager du succès de notre entreprise.»

Notre départ est moins solennel; les canons de Saint-Louis sont muets; la foule nombreuse qui agitait ses mouchoirs sur l'embarcadère n'est représentée que par un surveillant et sa femme, qui nous servaient pour ainsi dire de geôliers durant notre reclusion.

Le P. Krœnner a engagé trois Indiens Galibis qui nous ont promis de nous accompagner jusqu'à Paramaka. Nous sommes obligés de traverser le fleuve pour aller prendre ces habitants de la rive hollandaise. L'eau est clapoteuse, nos embarcations sont chargées à couler bas, et ce n'est pas sans danger que nous gagnons la rive opposée, distante d'environ quinze cents mètres. Nous voyons un grain nous prendre par le travers, et je propose d'abandonner le projet de traversée; mais le R. P. Krœnner, qui pourtant ne sait pas nager, nous engage à continuer.

Nous arrivons à un endroit où se trouvent accostées

plusieurs pirogues; c'est un *dégrad*¹ auquel aboutit un petit chemin frayé qui nous mène aux carbets des Indiens.

Personne ne vient au-devant de nous. Où sont les hommes engagés? Une femme répond qu'ils sont partis pour la chasse depuis le matin.

Nous remontons plus haut pour prendre un autre Indien; un sentier sous tonnelle nous conduit à une clairière occupée par des carbets, où des femmes, des enfants, des vieillards se balancent mollement dans leurs hamacs. On nous dit comme plus bas que les hommes valides sont à la chasse. Cela veut dire en bon français que ces trois Galibis ne veulent pas nous accompagner.

Tant pis et tant mieux: il est préférable d'avoir peu d'hommes bien résolus qu'une bande de gens indécis.

1. En langage créole, *dégrad* est synonyme de débarcadère.



Ces Indiens sont petits, ils ont les membres grêles, les pieds parallèles, les cheveux longs. L'absence de barbe, outre ces caractères, leur donne un aspect féminin.

Leur état sanitaire ne paraît pas florissant; nous trouvons l'un d'eux couché : il souffre d'un ulcère grave du pied; un autre est atteint d'une fièvre paludéenne qui a profondément détérioré sa constitution. Ces malheureux sauvages n'empruntent à notre civilisation que ses vices, entre autres l'abus de l'alcool.

Leur principale industrie est la fabrication de vases en terre qui ne manquent pas d'une certaine originalité. Ils les font de toute pièce, à la main, avec des

argiles qu'ils trouvent sur la berge, sous une couche de sable. Leurs gargoulettes ont l'inconvénient d'être en partie vernissées, ce qui empêche l'eau de se refroidir par l'évaporation.

J'ai profité de mes loisirs aux Iles du Salut pour me livrer à des recherches sur la langue des Galibis.

Il est à remarquer qu'un certain nombre de mots français tirent leur origine du langage des anciens habitants de la côte des Guyanes : ainsi caïman se dit, en galibi, *caïman*; pirogue, *piroque*; ananas, *nana*. Notons en passant que les ananas sont des fruits indigènes des Guyanes; j'en ai trouvé à l'état



Poteries, hamac, armes et ustensiles des Galibis. — Dessin de P. Sellier, d'après les objets rapportés par l'auteur.

sauvage dans la chaîne des monts Tumuc-Humac et sur les rives de l'Apaouani au niveau d'un grand saut.

Tapir, en galibi, se dit *tapiïr*; ara, *ouara*; macaque, *macaque*; toucan, *toucan*.

Si M. Littré avait eu connaissance de ce langage, il n'aurait peut-être pas fait dériver le mot *hamac* de l'allemand *hangermatte* (*hanger*, suspendre, et *matte*, natte); car aujourd'hui, comme du temps du P. Biet en 1652, les Galibis appellent hamac le lit dont se servent nos matelots.

Les Galibis se peignent en rouge. Ils ont pour tout vêtement un calimbé, un collier, et deux paires de jarretières, l'une au-dessus, l'autre au-dessous du mollet.

Nous avons une grande route à faire pour arriver chez le capitaine Bastien. Ne pouvant profiter de la marée que pendant cinq heures, nous ne nous arrêtons pas à l'île Portal. Mes compagnons de voyage disent que cette île est admirablement cultivée : on y trouve des plantations de café, de cannes à sucre, et des prairies artificielles pour l'élevage du bétail.

Ce grand établissement d'agriculture est l'œuvre de trois Français, les frères Bar, qui se sont fixés dans le Maroni depuis une vingtaine d'années.

Vers neuf heures le courant devient contraire; il faut toute la vigueur de nos canotiers pour faire avancer nos lourdes embarcations.



Indiens Galibis fabriquant des poteries. — Dessin de D. Maillart, d'après le texte et des photographies.

Les noirs de Mana se distinguent par leur entrain ; ils s'excitent en chantant des airs créoles et en battant la mesure à coups de pagaie.

Vers onze heures du soir, nous arrivons au but de notre course. Un nègre, petit, vieux, presque édenté, marchant en équerre, vient à notre rencontre. C'est Bastien, l'illustre capitaine Bastien, le chef de la colonie portugaise établie sur le fleuve Maroni. Cet homme, qui s'est assis à la table de plusieurs généraux et amiraux, se croit obligé de porter une casquette d'officier de marine et une canne de tambour-major. Il est pourtant de manières très simples, ce grand capitaine ; il boit volontiers les coups de *rak*¹ que je lui présente pour entrer en matière : il met sa case à notre disposition et s'en va pendre son hamac aux arbres de la forêt.

Nous sommes obligés de rester deux jours dans la colonie portugaise en attendant que Bastien et quatre de ses hommes décidés à nous suivre aient terminé leurs préparatifs.

Le dimanche matin, je pars en avant pendant que Mgr Emonet et le R. P. Krønner baptisent des enfants et célèbrent deux mariages.

En route je rencontre un malheureux jeune homme revenant des mines d'or et que M. Tollinche ramène presque mourant à l'hôpital de Saint-Laurent. Après lui avoir donné les soins qu'exige son état, je continue ma route en compagnie de M. Tollinche, qui retourne à son établissement.

Sans instruction, mais plein d'énergie, M. Tollinche a déjà rendu de grands services à l'expédition franco-hollandaise ; il se met à ma disposition pour me procurer des pirogues et enrôler sept nègres Youcas venus pour faire des échanges dans le bas du fleuve.

Je passe la nuit dans un établissement de M. Lallanne, sur l'emplacement de l'ancien pénitencier de Sparwine. M. Cazale, ancien sous-officier d'infanterie de marine, qui s'occupe de l'exploitation aurifère, m'y offre une hospitalité des plus cordiales.

Saba m'accompagne à terre, revêtu d'un splendide vêtement rouge qu'il s'est confectionné lui-même avec de l'étoffe que j'aurais mieux employée pour les échanges. Cet enfant marche derrière moi avec l'air sérieux d'un aide de camp accompagnant son général.

En attendant l'arrivée de mes compagnons, je vais visiter les tombes de mes collègues qui ont laissé leur vie dans les luttes obscures, mais glorieuses, qu'ils ont livrées en ces lieux pendant les grandes épidémies de fièvre jaune.

Beaucoup de médecins prétendent que cette maladie ne sévit que dans les ports de mer. Cependant de violentes épidémies ont fait de nombreuses victimes, non seulement à Saint-Laurent, qui est à trente kilomètres dans l'intérieur du Maroni, mais à l'ancien pénitencier de Sparwine, qui est à soixante kilo-

mètres de l'embouchure du fleuve. Nous savons bien que l'épidémie de Sparwine a été qualifiée de fièvre rémittente bilieuse ; mais M. Moysan, qui servait sous nos ordres aux Iles du Salut pendant l'épidémie de fièvre jaune, a reconnu l'identité complète de la maladie des îles avec celle de Sparwine. Déjà un chef de bataillon faisant partie d'une commission chargée de remédier à l'état sanitaire de ce pénitencier avait déclaré que la maladie désignée sous le nom de rémittente bilieuse, était connue dans son pays natal, à la Havane, dans l'île de Cuba, sous le nom de *vomito negro*.

L'expression « rémittente bilieuse » qu'on emploie journellement dans les Antilles, les Guyanes et toute la côte du Brésil, n'est qu'un nom trompeur, un masque jeté sur le fléau pour soustraire le pays aux mesures quaranténaires.

Mgr Emonet arrive le lendemain, vers dix heures, avec le R. P. Krønner ; nous nous mettons en route aussitôt après le déjeuner, que nous a offert M. Cazale. Nos quatre pirogues sont montées par vingt hommes d'équipage, tant Indiens Portugais que noirs de Mana, et nègres de la tribu des Youcas.

Mes deux compagnons et moi prenons chacun la direction d'une pirogue. Saba s'assied à côté de ma boussole sur un petit banc placé devant moi. Nous sommes abrités contre l'ardeur du soleil par des feuilles de palmier disposées en voûte au-dessus de nos têtes.

Nous arrivons au saut Hermina vers cinq heures du soir.

On a donné le nom d'Hermina à une série de sauts et de rapides qui s'étendent sur une longueur d'environ huit cents mètres.

On trouve une petite île du nom de Sointi-Cassaba, située à trois cents mètres en amont des premières roches qu'on rencontre dans le cours du fleuve.

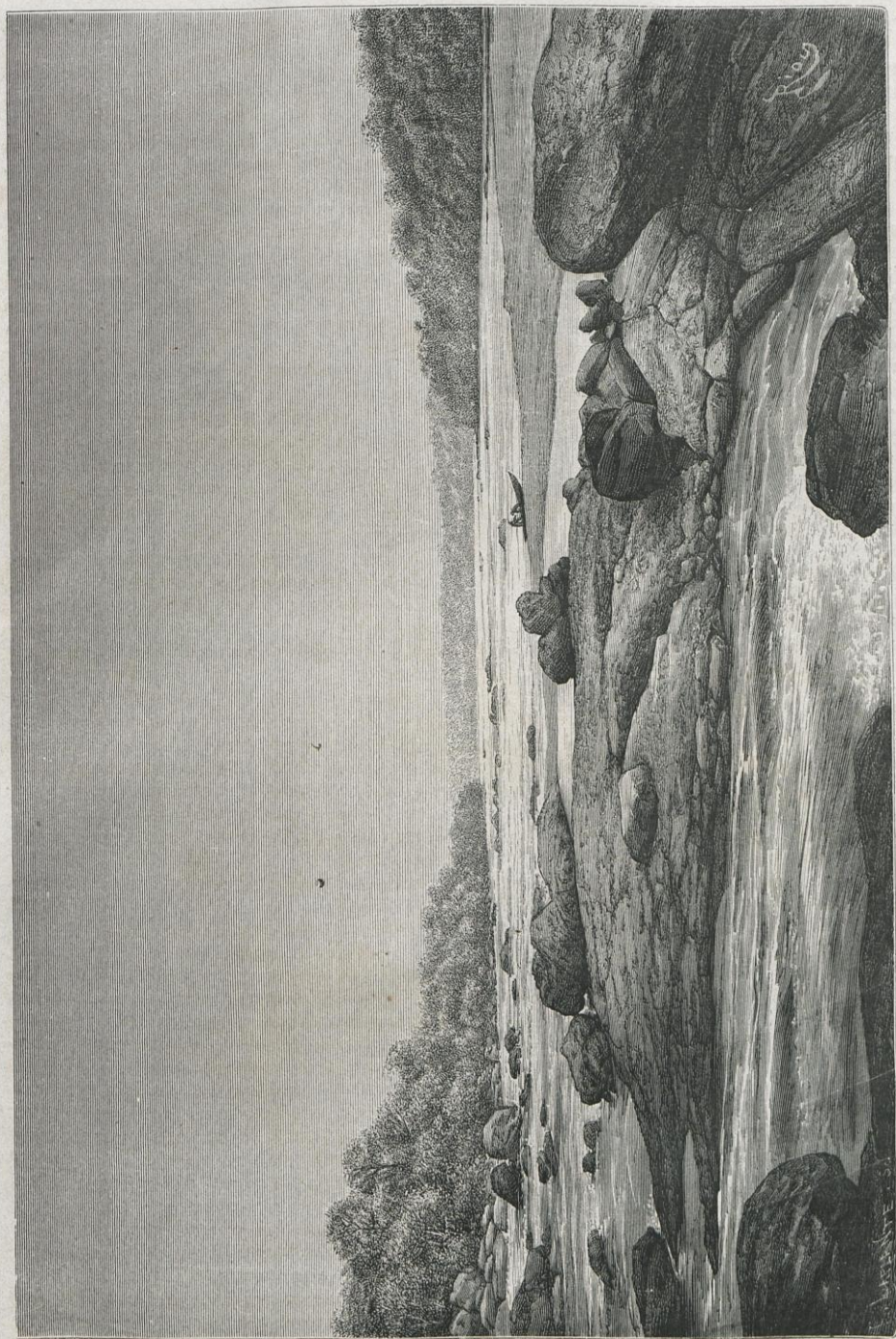
Les noirs et les Indiens qui descendent le fleuve passent quelques jours dans cette île, pour y faire provision de coumarou, excellent poisson qui ne se tient que dans les eaux vives.

Les anciens Indiens ont laissé des traces de leur passage dans cette île : on remarque en effet sur les roches de nombreuses excavations lisses, produites par le frottement d'instruments en pierre. Ces polissoirs n'ont pas la forme de rainures, comme ceux des Iles du Salut. Ils sont larges et profonds vers la partie médiane, et terminés en forme de lances aux deux extrémités. Depuis longtemps déjà l'introduction des instruments en fer a naturellement fait abandonner l'usage des haches de pierre à la plupart des sauvages.

Voici la manière dont procédaient les indigènes de la Guyane pour adapter un manche à la pierre :

Une incision longitudinale était pratiquée à travers le tronc d'un jeune arbre ; on plaçait le bord de la pierre opposé au tranchant dans cette espèce de boutonnière, et quelque temps après, la cicatrice

1. Terme de marine pour désigner le tafia du bord. Cette expression provient sans doute du mot caraïbe *arak* (pain de palmier).



Rapides de la Guyane. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

s'étant effectuée, l'instrument était solidement fixé.

Le saut Hermina est facile à franchir, car il n'a que quatre à cinq mètres de hauteur, sur une largeur de huit cents mètres, comme il est dit plus haut.

Il est téméraire de s'engager dans un saut sans avoir à l'avant et à l'arrière de la pirogue un homme habitué dès l'enfance à franchir ces passages périlleux. Les noirs de la côte ne valent rien pour la navigation dans les sauts; leur impéritie a déjà causé la mort d'un grand nombre de mineurs.

Nous faisons ici une recommandation capitale, qui s'adresse particulièrement aux chercheurs d'or remontant les fleuves des Guyanes : c'est d'abandonner à jamais l'usage des canots avec quille et gouvernail; seules, les pirogues des nègres Bosch et des Indiens, creusées dans un tronc d'arbre, sont capables de manœuvrer au milieu de torrents impétueux ou de gouffres tourbillonnants.

Un vieux nègre Boni et sa femme, établis sur la petite île, nous procurent des morceaux de maïpouri (tapir) boucané.

Partis le lendemain matin de très bonne heure, nous éprouvons une certaine appréhension en franchissant les rapides et les petites chutes situées en amont de cette île Sointi-Cassaba.

Tous ces fleuves de la Guyane française ne sont navigables, pour les bateaux à vapeur, que sur une étendue de douze ou quinze lieues au-dessus de leur embouchure.

Plus haut, ces fleuves sont obligés de déchirer, pour ainsi dire, des collines et des montagnes, afin de se frayer un passage. Des blocs durs, souvent granitiques, opposent, dans le lit même, mille obstacles à l'écoulement des eaux. Puis, des roches disposées dans le sens longitudinal rétrécissent le cours de la rivière, et forcent la masse liquide à marcher d'autant plus vite que l'espace est plus restreint : c'est ce qui constitue un rapide; et dans ce rapide, les roches transversales forment un barrage, une digue par-dessus laquelle l'eau se précipite pour tomber en cascade. Tels sont les sauts de la Guyane française et les cachéieras du Brésil.

« Les sauts, dit M. Vidal, établissent une série de bassins dont ils constituent eux-mêmes les digues de retenue.

« Le courant, d'une rapidité vertigineuse dans les sauts, est faible et quelquefois presque nul entre deux de ces obstacles. C'est grâce à ce régime tout à fait spécial aux rivières de la Guyane que le Maroni peut retenir ses eaux malgré la pente sensible et disproportionnée qu'offre le profil de son lit. »

Un fait à signaler, c'est que le cours des fleuves change généralement après un saut ou un rapide. En examinant les rives, on voit que l'eau, après avoir détruit une partie de la colline sur les débris de laquelle elle s'est frayé un chemin, a rencontré des obstacles plus forts qui ont résisté à sa violence. C'est son impuissance qui se traduit par une déviation dans la direction de son lit.

Le 16 juillet, les Youcas, excités par un des leurs, veulent nous laisser en route. Un vieux Youca refuse de remonter dans ma pirogue sous prétexte que j'y ai dépouillé un singe hurleur, animal qu'ils considèrent comme sacré.

Acodi, mon patron de canot, qui est un grand enfant capricieux, s'est mis à la tête de cette mutinerie. Ce sauvage à la taille élevée, aux muscles puissants, est au fond un garçon très doux, qui n'est pas sans me porter quelque intérêt. Au moment où il paraît le plus irrité, je lui dis d'un ton calme : « Va chercher mon hamac, et pends-le; je suis fatigué! » Acodi hésite une seconde, et part en courant exécuter mon ordre. Voyant qu'il sourit au retour, je lui offre un bon coup de tafia, et tout est oublié.

L'absence d'habitants pendant plusieurs jours rend la navigation des plus monotones. Afin de nous distraire nous faisons de petites excursions pendant nos haltes, pour examiner le pays.

La Guyane est recouverte d'une immense forêt qui généralement n'est interrompue que par des cours d'eau et de rares éclaircies dans les endroits où le sol n'est pas assez fertile pour nourrir des arbres.

Les terrains qu'on appelle savanes sont recouverts de graminées, et servent à l'alimentation du bétail, qu'on y laisse paître en toute liberté.

Les savanes occupent le bas des Guyanes, près du littoral; nous n'en avons rencontré qu'une seule dans l'intérieur : c'est près du village de Cotica, dans le pays des Bonis.

Peu de personnes se font une idée exacte de la forêt équatoriale. Les dessinateurs et les romanciers ont habitué le public à voir dans ces forêts des palmiers sans nombre, des arbres aux formes bizarres, recouverts de parasites et entremêlés de lianes courant de branche en branche comme des cordages aux mâts d'un navire.

Cette description n'est guère vraie que pour les petites îles de la côte des Guyanes et pour le bord des rivières près de leur embouchure.

La forêt vierge, le grand bois, comme on l'appelle en Guyane, se présente sous un aspect froid et sévère. Mille colonnades ayant trente-cinq ou quarante mètres de haut s'élèvent au-dessus de vos têtes pour supporter un massif de verdure qui intercepte presque complètement les rayons du soleil.

A vos pieds, vous ne voyez pas un brin d'herbe, à peine quelques arbres grêles et élancés, pressés d'atteindre la hauteur de leurs voisins pour partager l'air et la lumière qui leur manquent. Souvent ces colonnades, trop faibles pour résister aux tempêtes, sont soutenues par des espèces d'arcs-boutants ou béquilles comparables à celles des monuments gothiques désignés sous le nom d'arcabas.

Sur le sol, à part quelques fougères et d'autres plantes sans fleurs, gisent des feuilles et des branches mortes recouvertes de moisissure.

L'air manque. « On y sent la fièvre, » me disait un



Les grands bois de la Guyane. — Dessin de Riou, d'après le texte.

de mes compagnons. La vie paraît avoir quitté la terre pour se transporter dans les hauteurs, sur le massif de verdure qui forme le dôme de cette immense cathédrale.

C'est à cette hauteur de quarante mètres que l'on voit courir les singes; c'est de là que partent les chants de milliers d'oiseaux aux plumages les plus riches et les plus variés.

Au niveau des cours d'eau, la végétation perd sa sévérité pour gagner en élégance et en pittoresque.

Ici, le soleil est le privilège des plus grands arbres, qui s'élancent au-devant de lui; mais les plus petits trouvent aussi leur part de chaleur et de lumière. Les herbes, les arbrisseaux, prenant tout leur développement, sont couverts de fleurs et de fruits aux couleurs éclatantes. Le hideux champignon, l'obscur fougère font place à des plantes aux feuilles riches en couleurs, aux fleurs élégantes. Des lianes s'élèvent du sol jusqu'au sommet des plus grands arbres, en prenant des points d'appui sur les arbrisseaux qu'elles rencontrent. Ce sont des traits d'union entre les grands et les petits.

La lumière, également partagée, engendre l'harmonie, non seulement dans le règne végétal, mais encore dans le règne animal. Là-bas, c'est la bête fauve et le hideux crapaud; ici, ce sont des animaux de toute espèce qui viennent partager, tous ensemble, les bienfaits de la nature.

Le 18 juillet, une heure après notre départ, nous voyons sortir d'une anse creusée dans une petite île une pirogue portant sept personnes, toutes du sexe féminin. Elles sont placées les unes derrière les autres, à la file indienne. La seule personne âgée est au milieu; mon nègre Bosch me dit que c'est une « *man-man* ». Nous leur faisons quelques petits présents, et elles s'en vont, vers la rive gauche, récolter leur riz.

Quelques instants après, nous arrivons au village de Paramaka.

Les nègres Paramakas, au nombre d'une centaine, sont d'anciens esclaves de la Guyane hollandaise, qui ont échappé aux poursuites de leurs maîtres vers 1826.

Le R. P. Krønner, qui a fait un long séjour chez ces noirs redevenus sauvages, me dit que le nom de Paramaka vient de deux mots galibis : *para*, rivière, et *maka*, nom du fruit d'un grand arbre qu'ils ont trouvé en abondance dans l'endroit où ils se sont établis.

En arrivant, je fais un présent au chef de la tribu; je lui remets un manteau en velours vert, provenant d'un assortiment de costumes de théâtre que le ministre de l'Instruction publique m'a expédié sur ma demande.

Cet homme, qui paraît d'abord enchanté, se montre ensuite fort désappointé, en apprenant que nous possédons de plus jolis vêtements dans nos bagages.

Craignant un coup de main pendant la nuit, car ces nègres ont la réputation de dévaliser les chercheurs d'or, je couche dans un carbet près du village,

et je place des hommes de garde dans mes canots.

Acodi propose de garder ma pirogue, disant qu'il serait bien aise de trouver une occasion de tuer un nègre Paramaka.

Pendant la nuit nous sommes tous réveillés par des piqûres douloureuses dans toutes les parties du corps. C'est une invasion de fourmis qui s'abat sur le village. Les indigènes font un grand feu en cercle pour se protéger contre ces animaux. Je trouve plus simple d'aller rejoindre Acodi dans ma pirogue, où je puis dormir quelques heures.

Le lendemain, les deux missionnaires demandèrent à baptiser les enfants du village, mais le chef de la tribu s'y opposa.

Nous partîmes à huit heures du matin, après que Mgr Emonet eut dit une messe à laquelle assistaient tous les sauvages de la tribu.

Après sept jours de marche, pendant lesquels nous n'avons rien à signaler, nous arrivons, au pied du grand saut de Manbari, à un autre établissement de M. Lalanne. Son intendant nous fait visiter un chantier d'exploration aurifère, sur la rive droite du fleuve.

Mgr Emonet tue deux singes hurleurs et des maraîlles.

Nous ne sommes plus séparés que par quelques lieues du confluent de l'Aoua et du Tapanahoni, mais le fleuve est ici parsemé de chutes épouvantables. Ce sont principalement les sauts de Singa-Tetey (doublez l'amarre), de Man-Bari (l'homme crie), et de Man-Caba (l'homme finit).

La navigation des rivières des Guyanes est moins périlleuse pendant la saison sèche (de juillet à novembre) que pendant les grandes pluies. Vers la fin de décembre, le courant est tellement rapide qu'il est presque impossible de diriger une embarcation: aussi les indigènes ne sortent-ils à cette époque qu'autant qu'ils sont pressés par la faim.

A l'exemple des Indiens, le voyageur ne doit entreprendre un long voyage que pendant la saison sèche. Malheureusement les fièvres sont plus fréquentes et plus graves pendant cette saison, dans l'intérieur du pays aussi bien que sur les côtes. Elles ont leur maximum d'intensité vers la fin de juillet, c'est-à-dire au moment où les terres commencent à se découvrir.

Nous pensons qu'il serait prudent de ne pas se mettre en route avant le 10 ou le 15 août, c'est-à-dire un mois après la fin des pluies.

La Commission franco-hollandaise qui remonta le Maroni en 1861, partie de l'embouchure du fleuve le 9 septembre seulement, n'eut pour ainsi dire pas à souffrir de la fièvre. Sur sept officiers, un seul fut atteint de la maladie. La navigation des fleuves est beaucoup moins périlleuse en montant qu'en descendant. Le danger le plus redoutable lorsqu'on descend un cours d'eau, c'est de se laisser entraîner inopinément dans une chute.

Nous devons rassurer les voyageurs en leur apprenant que le courant, du moins dans la saison sèche, n'est généralement pas violent au-dessus des plus grands sauts. Nous savons par expérience qu'une embarcation mal manœuvrée ou abandonnée au courant éprouve un mouvement d'arrêt avant de franchir une cascade. Cela tient à un remous des eaux qui luttent contre les roches formant barrage.

D'ailleurs on est généralement prévenu par un grondement qui s'entend parfois jusqu'à la distance de deux kilomètres.

L'attention du voyageur devra redoubler lorsque, en descendant un cours d'eau, il le verra parsemé d'un grand nombre d'îles : c'est un indice presque constant de l'existence de sauts et de rapides.

Pour franchir un rapide ou une chute, il faut que les hommes payent de toute leur force, car on ne peut diriger une embarcation qu'autant que sa vitesse est plus grande que celle du courant. L'homme qui est à l'avant doit être aussi habile que le patron qui est à l'arrière. Chez les nègres Bosch, c'est lui qui, à l'aide d'une longue perche appelée *tacari*, dirige l'embarcation et lui fait éviter les écueils qu'il aperçoit, ou plutôt qu'il devine à l'aspect des ondulations de l'eau qui se produisent au niveau des roches.

En remontant les sauts, on est souvent obligé de tirer sur les pirogues au moyen d'une liane ou d'une corde amarrée à l'avant.

Il faut avoir bien soin de maintenir l'embarcation dans le sens du courant, autrement il serait absolument impossible de résister à la puissance de l'eau. Lorsqu'on navigue avec plusieurs embarcations, on emploie tous ses canotiers pour remonter chacune d'elles successivement.

Le 23, nous arrivons à la bifurcation du Maroni en Aoua et Tapanahoni. Nous remontons cette dernière branche pendant un mille, et nous trouvons une petite agglomération de carbet pouvant contenir environ cinquante personnes. Le chef de cette bourgade, le Gran-man des Poligoudoux, et la plupart des habitants sont allés danser au village de Malobi, chez les Youcas.

Partis depuis quatre jours, ils ne reviendront que demain soir.

Je demande au chef qui remplace le Gran-man de me louer une petite pirogue pour aller jusqu'à Malobi. Il me répond par un refus catégorique : tout ce que je puis obtenir de lui, c'est l'envoi d'un messager pour prévenir le Gran-man.

Les Poligoudoux tiennent à montrer qu'ils sont les gardiens de la tête du Maroni. Le chef nous fait attendre deux jours.

Nous avons une soirée superbe : Mgr Emonet et moi nous nous promenons en long et en large sur une grande place qui occupe le centre du village. Le sol argileux est parfaitement tassé et soigneusement nettoyé ; on en arrache jusqu'aux herbes. C'est une belle promenade.

Nous éprouvons un vrai plaisir à mettre en mouvement nos jambes, ankylosées à la suite de neuf jours de canotage, à raison de huit heures par jour en moyenne.

En somme, nous sommes enchantés de la première partie du voyage. Nous avons parcouru cent milles marins en peu de temps et sans nous trouver incommodés le moins du monde.

Nous nous sentons tous les trois aussi bien portants qu'à notre départ de Cayenne, et cela nous fait bien augurer de l'avenir. Nous nous proposons même de modifier notre premier plan de voyage. Je sou mets à mes compagnons le projet suivant :

Le P. Krœnner irait rejoindre ses paroissiens à Mana, par un affluent de droite du Maroni, la crique Inini, par exemple ; je traverserais les montagnes Tumuc-Humac avec Mgr Emonet ; et nous nous séparerions une fois arrivés au delà, pour revenir, lui par l'Oyapock, et moi par le Yary et l'Amazone.

Pendant que nous nous livrons à ces combinaisons, l'équipage ayant fait connaissance avec les indigènes se livre avec eux aux danses les plus frénétiques. C'est à qui surpassera l'autre par l'agilité de ses mouvements et par le bruit qu'il produira en frappant le sol de la plante de ses pieds.

Les noirs de Mana entonnent un de leurs chants favoris ; les Bosch et les Poligoudoux ne tardent pas à saisir l'air et les derniers mots du refrain ; tous répètent en chœur : *Aya maman, aya maman !*

En attendant le Gran-man, je fais une excursion en rivière avec une pirogue montée par deux nègres Poligoudoux ; mon but est de juger de l'importance relative des deux grands affluents du Maroni, l'Aoua et le Tapanahoni.

Nous considérons l'Aoua comme la continuation du Maroni. En effet, un examen attentif de la largeur et de la profondeur des eaux ainsi que de la vitesse du courant nous fait estimer que le Tapanahoni est d'environ un tiers moins important que l'Aoua.

D'après M. Vidal, au mois de septembre, c'est-à-dire au milieu de la saison sèche, le débit de l'Aoua est de trente-cinq mille neuf cent soixante mètres cubes par minute, tandis que celui du Tapanahoni est de vingt mille deux cent quatre-vingt-onze mètres.

Les nègres Poligoudoux qui vivent au confluent de ces deux rivières nous ont déclaré dans leur langage simple que l'Aoua est la maman du Maroni.

La Commission franco-hollandaise, qui a remonté le Tapanahoni pendant cent soixante-douze kilomètres, pensait avoir atteint un point très rapproché des sources. Mais, au dire du Boni Apatou, qui est allé chez les Indiens Frios, le Tapanahoni s'étend à une distance considérable du saut d'Hingui-Foutou, au pied duquel la Commission s'est arrêtée.

D'après les relations des Roucouyennes, le Tapanahoni aurait ses sources dans la chaîne de Tumuc-Humac, en face de la rivière Parou.

Les nègres Poligoudoux sont des soldats noirs de

la Hollande qui ont déserté pendant les guerres soutenues par cette colonie contre les nègres Bonis.

Les Youcas, qui ont plusieurs villages sur le Tapanahoni, sont d'anciens esclaves marrons fugitifs de la Guyane hollandaise; dans cette dernière colonie on les désigne généralement sous le nom de nègres Bosch, ce qui veut dire nègres des bois.

L'évasion de ces noirs marrons a commencé en 1712, après la prise de Surinam par l'amiral français Cassar. La capitale de la Guyane hollandaise ayant

été imposée pour une somme d'un million et demi de francs, les autorités eurent la malheureuse idée de répartir cette contribution de guerre d'après le nombre des esclaves.

De grands propriétaires juifs qui voulaient se soustraire à cet impôt engagèrent une partie de leurs nègres à se réfugier dans la forêt. Beaucoup de ces malheureux préférèrent la vie misérable du grand bois à l'esclavage dans une colonie prospère.

Ces bandes de nègres marrons, dont le nombre



Un saut en Guyane (voy. p. 350 et 351). — Dessin de Riou, d'après une photographie.

augmentait tous les jours, finirent par compromettre la sécurité des habitants isolés. Plusieurs plantations furent complètement saccagées.

Les Hollandais leur déclarèrent la guerre; mais la maladie d'un côté, de l'autre les balles et les flèches d'ennemis acharnés, jetèrent le désarroi dans la petite colonne d'expédition, qui dut renoncer à tenir campagne.

Devant des hostilités sans cesse renouvelées, les propriétaires de plantations se virent obligés de traiter avec leurs anciens esclaves. Les conditions furent

discutées et signées en 1761 à l'habitation d'Auka.

Les esclaves obtinrent la liberté complète, à la condition qu'ils rendraient à leurs maîtres, à partir de cette époque, les esclaves fugitifs qui viendraient leur demander asile.

A la suite de ce traité, les nègres Youcas cessèrent leurs incursions guerrières pour s'établir sur les bords du Tapanahoni.

Docteur Jules CREVAUX.

(La suite à la prochaine livraison.)



Incantation à l'entrée d'une case, dans un village des Poligoudoux. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'INTÉRIEUR DES GUYANES,

PAR M. LE DOCTEUR JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE¹.

1876-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

III

Le Grand-man consulte le ciel, qui se montre propice, mais à des conditions inacceptables. — Une panique. — Encore la fièvre. — Saba malade. — Une toilette qui m'horripile. — Cotica. — Réception. — L'état-major du Grand-man. — Toujours la fièvre! — Le R. P. Kronner et Mgr Emonet tombent malades : je les renvoie au pénitencier de Saint-Laurent. — Seul! — Josepi. — Une pluie diluvienne. — La tribu des Bonis et son histoire. — Conséquences désastreuses d'une promesse non remplie : guerre entre les Hollandais et les Bonis. — Guerre des Bonis avec les Oyampis. — Un brillant fait d'armes. — Guerre avec les Oyacoulets. — Reprise des relations entre les Bonis, les Hollandais et les Français.

Le Gran-man des Poligoudoux, au retour de ses fêtes et de ses danses chez les Youcas, ne consent à nous donner des hommes qu'après avoir consulté le ciel ou le Dieu (Gadou). Pour faire ces invocations, il se barbouille le front avec une argile blanche, et paraît ensuite à la fenêtre d'une case, où il entonne

une chanson lugubre qui ne dure pas moins de deux heures. Ce noir, se livrant à des contorsions d'épileptique, et roulant ses grands yeux dans leur orbite en regardant le ciel, nous fait songer involontairement à un damné demandant une place au Paradis.

Le Gadou, nous dit-il, autorise le Gran-man à nous fournir des hommes, en remplacement de deux de nos noirs malades et de tous nos Youcas qui nous

1. Suite. — Voy. page 337.

abandonnent. Mais les conditions qu'on veut nous imposer nous semblent tellement onéreuses, que nous ne pouvons les accepter. Mgr Emonet, le R. P. Krœnner et moi, après avoir pris conseil, nous nous décidons à nous mettre en route avec les huit hommes d'équipage qui nous restent.

Mes deux compagnons partent en avant avec le patron Bastien et ses Indiens Taponyes. Je monte le deuxième canot, qui est le plus lourd, avec quatre noirs de Mana.

Arrivés à deux kilomètres du village, nous rencontrons un petit saut que la première embarcation franchit sans beaucoup de peine. Cependant, au moment où nous touchons l'obstacle, mes hommes sont pris tout à coup d'une véritable panique en voyant que l'embarcation recule, et que la force du courant menace de nous entraîner dans une grande chute. L'un d'entre eux s'étant jeté à l'eau, l'autre ayant perdu sa pagaie, je me trouve dans une situation très-embarrassante et dont j'ai beaucoup de peine à sortir.

Le découragement de ces hommes, qui m'accusent de vouloir les faire noyer tout exprès, m'oblige à revenir sur mes pas pour demander des secours aux Poligoudoux.

Bon gré mal gré, il faut que je passe par toutes les conditions que m'impose le chef de la tribu.

L'excédant de mes bagages est déposé en toute hâte sur un deuxième canot, et je m'empresse de rejoindre mes compagnons, qui commencent à s'inquiéter de moi.

Nous mettons six jours pour aller du village des Poligoudoux au pays des Bonis; on pourrait facilement faire ce voyage en quatre jours; mais nos guides montrent beaucoup de mauvaise volonté, et s'attardent à pêcher dans les sauts, me faisant perdre ainsi un temps précieux.

D'un autre côté, ces arrêts intempestifs, en plein midi, nous exposent aux ardeurs d'un soleil torride qui commence à altérer ma santé. Le quatrième jour, je suis pris d'un accès de fièvre, au moment où nous arrivons au terme de notre étape, c'est-à-dire à l'endroit où nous allons passer la nuit.

Impatient d'arriver au plus vite chez les Bonis, je veux partir en avant, avec une petite pirogue que nous rencontrons sur notre route, mais les deux indigènes qui la montent refusent de me prendre avec eux, sous prétexte que leur embarcation, trop légère, pourrait chavirer dans les sauts qui nous séparent de leur village. Je suis obligé de m'incliner devant cette observation, et il nous faut deux jours pour faire un trajet de quelques heures avec mon misérable patron de canot, qui se fait toujours un malin plaisir de nous exposer à l'ardeur du soleil.

Mon petit Saba, pris d'une fièvre intense, est obligé de se coucher dans mon canot. Quant à moi, je ne parviens pas à digérer le modeste repas composé de sardines et de biscuit que je prends avec mes com-

pagons sur une roche nue, par une température excessivement élevée; je rejette tout, aliments et boissons.

Cependant je me console en voyant que nous approchons du terme de cette pénible excursion. Je supplie le patron de l'embarcation d'accélérer la marche; mais au lieu de me répondre, ce vieillard sans pitié, me laissant en plein soleil, perd deux grandes heures à faire sa toilette, c'est-à-dire à arranger son calimbé et à se badigeonner le front avec de l'argile blanche.

Enfin nous arrivons, à la grande satisfaction de tout le monde, près du petit village de Cotica, où est établi le Gran-man des Bonis.

Pour annoncer notre arrivée, j'ordonne à mes hommes de tirer quelques coups de fusil en l'honneur de mes nouveaux hôtes. Cette manière de les saluer a le don de leur plaire.

Le cérémonial de l'arrivée terminé, je fais distribuer un litre de tafia à tout l'état-major, et me hâte de gagner mon hamac, que j'ai fait suspendre à l'écart. Depuis une heure, en effet, je sens ma tête tourner, et je fléchis sur mes jambes comme un homme ivre. Sababodi se couche près de moi; nous sommes tous les deux en proie à une fièvre violente.

Dans la soirée, malgré mon état pitoyable, je suis obligé de me lever pour apaiser une querelle qui s'est élevée entre les Bonis et le capitaine Bastien sur un sujet de peu d'importance, mais qui, blessant les coutumes de ces sauvages, aurait pu avoir des conséquences graves. On entourait déjà le pauvre capitaine avec des hurlements sauvages. Je parvins heureusement à faire cesser le malentendu.

Le mal empira jusqu'au troisième jour, à la fin duquel mon état s'améliora subitement; mais ce fut alors le tour du R. P. Krœnner de tomber malade, et plus gravement que moi, car la fièvre me laissait de courts moments de repos, tandis que, chez mon compagnon, elle était absolument continue.

Pendant que je me rétablis assez rapidement et que la fièvre persiste chez le R. P. Krœnner, Mgr Emonet est pris d'un léger mal de tête, un soir, en revenant de la chasse; le lendemain, une violente crise se déclare dans la matinée. Le surlendemain, il est sous le coup d'une fièvre comateuse qui, pendant deux jours, ne nous laisse aucun espoir.

La constitution des deux missionnaires apostoliques est profondément altérée par ces maladies de quelques jours. Je les fais descendre au plus vite, pour les diriger sur l'hôpital du pénitencier de Saint-Laurent.

Mes compagnons ainsi partis, avec un Bonis et trois de nos hommes, je fais venir le Gran-man, pour lui demander une escorte et des vivres, afin de pouvoir continuer ma route. Il me répond qu'il ne peut accéder à ma demande sans l'assentiment du grand conseil, qui ne se réunira que dans deux jours.

Pendant ce temps, j'enrôle un mulâtre de la côte nommé Josepi, qui a passé sa vie au milieu de ces

sauvages. C'est, me dit-on, un habile patron de canot qui, entre autres qualités précieuses, possède celle de pouvoir me servir en même temps d'interprète. Je m'engage à lui payer dix francs par jour, et une gratification de cinq cents francs, s'il m'accompagne jusqu'au terme de mon voyage, c'est-à-dire jusqu'à l'Amazonie. Cet homme m'ayant été chaleureusement recommandé par un de mes collègues, je lui donne en toute confiance la direction de mon équipage.

Cependant le conseil s'est réuni et a décidé, après de grandes délibérations, que mon départ ne pourra avoir lieu que dans dix-sept jours, après la fin des fêtes données en l'honneur du Gran-man défunt.

Ce délai n'est en réalité qu'un prétexte fallacieux pour me décourager et me forcer à abandonner mon projet d'exploration. Ils pensent que, après cette attente, je n'aurai plus de vivres, et que ma santé,

déjà profondément altérée, ne me permettra pas d'aller plus loin.

Les accès de fièvre me reprennent, et je passe trois jours étendu sur mon hamac. Pendant la nuit du troisième jour, je manque d'être écrasé par mon carbet, qui s'effondre sous le poids de l'eau, à la suite d'une pluie diluvienne comme il n'en tombe que sous les Tropiques.

En vain je supplie le Gran-man de me donner des hommes, rien ne peut faire changer la décision du conseil. Je voudrais partir avec mon équipage, mais Josepi ne consent à m'accompagner qu'autant que j'aurai avec moi quelques Bonis choisis parmi les plus vigoureux et les plus habiles.

Pendant ce séjour forcé d'un mois au milieu de ces sauvages, j'ai recueilli de nombreuses notes sur l'histoire des Bonis, sur leurs mœurs, sur leur reli-



Pluie diluvienne. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

gion et leur langage, notes que je transcris ici textuellement.

La tribu des Bonis. — Leur histoire. — En 1772, un nègre intelligent, audacieux, nommé Boni¹, donna le signal de la révolte contre la Hollande, à la suite d'une injustice dont il avait été victime.

Accompagnant son maître dans un voyage en Europe, il avait reçu la promesse qu'il aurait sa liberté dès son retour à Surinam. La non-exécution de cet engagement fut la cause des plus grands désastres pour la colonie.

Non content de s'échapper en entraînant à sa suite un grand nombre de ses compagnons d'esclavage, Boni voulut tirer vengeance de cet acte de mauvaise foi.

L'habitation de son ancien maître fut complètement

saccagée, les noirs mis en liberté, et tous les blancs massacrés, à l'exception de l'intendant, qu'ils chargèrent d'annoncer à son patron la perte de sa fortune.

Des troupes furent envoyées dans toutes les directions pour s'emparer de ce chef d'insurgés si dangereux. Mais on avait affaire à forte partie. Boni, traqué de tous côtés et sachant sa tête mise à prix, ne songea même pas à prendre la fuite. Il persista à errer autour des habitations pour semer la révolte au milieu des esclaves.

Entre autres exploits de cet aventurier, on raconte que se trouvant un jour à la pêche avec sa femme, dans une petite crique aboutissant à la Cotica, il vit passer une embarcation chargée de soldats hollandais envoyés à sa poursuite. A la vue des soldats, sa femme, effrayée du danger qui menaçait son mari, allait jeter les hauts cris, lorsque, l'arrêtant d'un geste

¹ Nous donnons cette histoire de Boni telle qu'elle nous a été racontée par les anciens du pays.

et lui montrant son sabre, il la menaça de l'égorger au premier mouvement.

Il s'avança en rampant le long de la rivière, et, arrivé à la hauteur de l'embarcation, il bondit comme une panthère au milieu de ses ennemis, puis, à coups redoublés, il tua plusieurs soldats et fit chavirer l'embarcation avant que l'équipage, surpris de la soudaineté de l'attaque, eût pu songer à se défendre.

Ayant ensuite regagné la rive, il tua à coups de sabre ceux qui tentaient de se sauver à la nage. Seul, l'officier qui commandait cette escouade fut respecté, afin qu'un homme annonçât à la colonie la nouvelle de la défaite¹.

Vingt-trois habitations furent détruites en quelques jours. Les esclaves délivrés formèrent une escorte dévouée à ce chef intrépide², auquel ils devaient la liberté.

Boni emmena sa bande dans le Maroni, et vint se fixer un peu en aval de la crique Paramaka, sur des terrains qui sont connus sous le nom de Bonidoro. Il y établit une plantation de manioc et de bananiers, dont il reste encore quelques vestiges.

Les Hollandais auraient laissé ce chef vivre en paix dans cet endroit éloigné, s'il n'avait fait de fréquentes incursions aux environs de Surinam.

Chaque fois quelques habitations étaient saccagées, leurs noirs mis en liberté, et le représentant du maître avait seul la vie sauvée pour annoncer le désastre.

Quelques escouades isolées étaient incapables de tenir tête à ce chef habile, la colonie se vit obligée de demander des secours à la métropole.

Le prince d'Orange lui envoya douze cents hommes, sous les ordres du colonel Fourgaud, d'origine française.

Boni, familiarisé avec toutes les ressources que lui offrait la topographie des lieux, remporta d'abord quelques avantages sur cette petite armée, qui avait été renforcée par un grand nombre de nègres enrôlés pour la circonstance. Une compagnie attaquée par sa bande à Feti-tabiki (ce qui veut dire : l'île de la bataille) fut presque complètement anéantie. Les vainqueurs se livrèrent sur les blessés et les morts à des actes de sauvagerie que l'on n'ose pas mentionner.

Les Hollandais eurent un jour pouvoir surprendre Boni dans son campement à Bonidoro. Mais celui-ci, prévenu de l'arrivée de l'ennemi par ses éclaireurs qui sillonnaient la rivière dans tous les sens, avait transformé sa résidence en une véritable forteresse. Des milliers de bananiers, coupés à la hâte et entassés autour du village, formaient un rempart qui abritait les assiégés contre le feu des Hollandais.

Les troupes, arrivant en colonnes serrées, furent re-

çues par une nuée de flèches et de balles tirées à bout portant. Une centaine de soldats trouvèrent la mort dans cette expédition; les autres furent obligés de déloger sans tambour ni trompette.

Quelque temps après, les Hollandais tentèrent une nouvelle attaque avec toutes leurs forces. Boni, obligé de battre en retraite, se retira dans la rivière Aoua, où il fit un abatis connu sous le nom de Pampou-groon (*pampou*, melon d'eau, citrouille; *groon*, terrain).

L'armée hollandaise, entraînée par un chef dont l'opiniâtreté était devenue proverbiale, poursuivit les Bonis jusqu'à cette dernière résidence. Les Youcas, qui avaient reçu de nombreux présents, marchaient en avant de la colonne hollandaise.

Une bataille terrible s'engagea dans l'abatis de Pampou-groon entre les Bonis et les Youcas.

Ces derniers furent complètement battus; mais les Bonis ayant épuisé leurs balles et leurs flèches pendant une lutte de toute une journée, ne purent résister à l'attaque des troupes disciplinées du colonel Fourgaud.

Ils battirent donc prudemment en retraite et profitèrent de leur connaissance du terrain pour éviter les surprises d'un ennemi trop puissant.

Ils se retirèrent près de l'embouchure de la crique Inini, sur la rive droite de l'Aoua.

Les Youcas, à l'instigation des Hollandais, poursuivirent les Bonis jusque dans cette dernière retraite; mais après un combat qu'ils durent livrer à leurs ennemis près de la crique Inini, les Youcas demandèrent et conclurent la paix.

Leur chef, pour témoigner de la sincérité de son engagement et de son amitié, offrit à Boni la plus jolie de ses femmes.

Une paix heureuse dura depuis plus d'une année. La guerre avait été remplacée par des danses auxquelles assistaient tous les noirs du haut Maroni.

Un jour, plusieurs embarcations montées par des Youcas arrivèrent près de la crique Inini, au lieu désigné sous le nom de Feti-campan, qui veut dire champ de bataille.

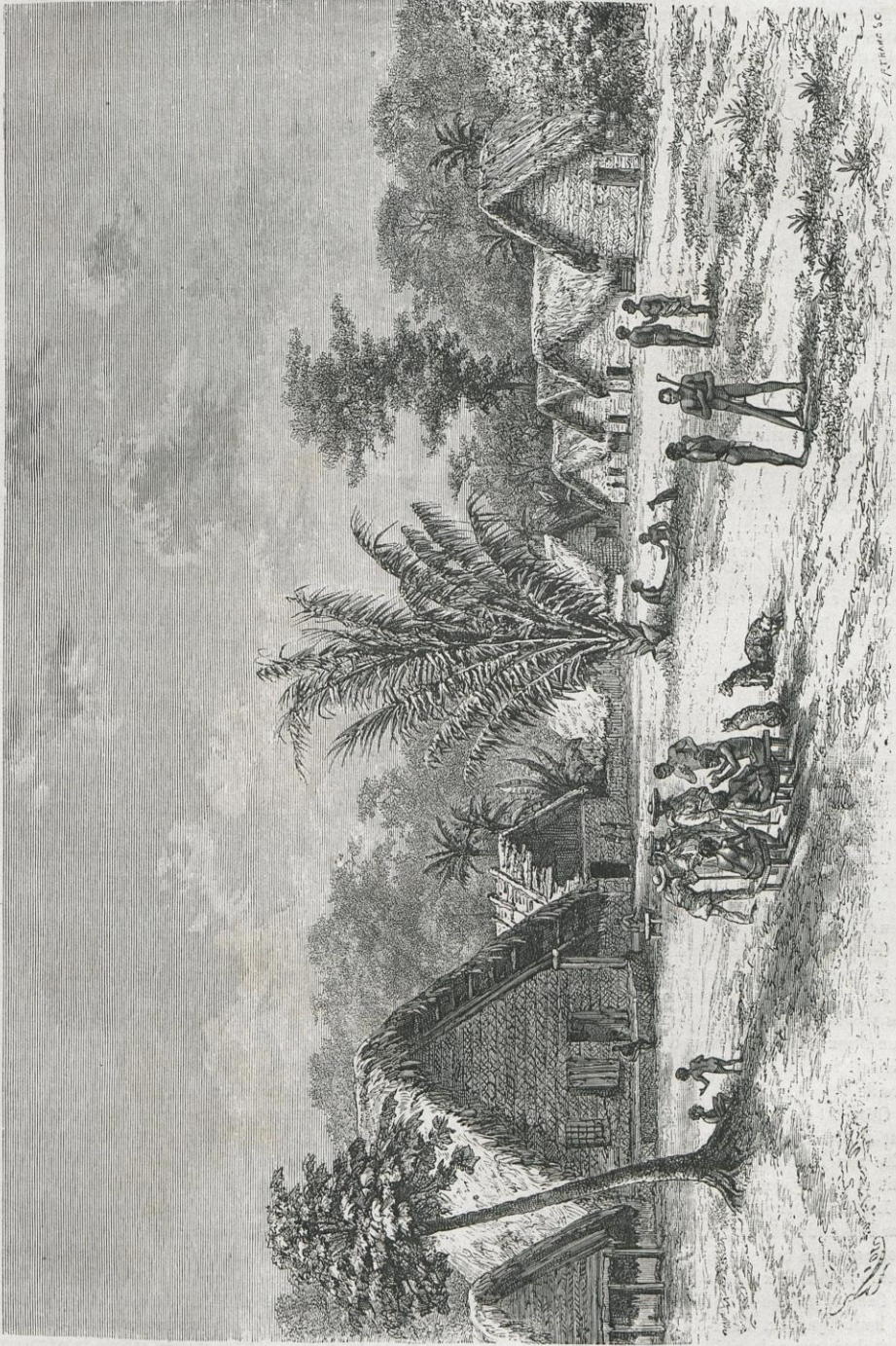
Boni, voyant arriver des amis, descendit sur la plage pour les recevoir. C'est au moment où il allait tendre la main à ses hôtes qu'il reçut une balle en fer qui lui traversa la poitrine. Ce brave guerrier fit encore quelques pas pour aller prendre un sabre, mais il expira au moment de se jeter sur ses adversaires. Atopa, le fils aîné de ce malheureux chef, fit battre aussitôt le tambour d'alarme et courut à la poursuite des assassins de son père.

Mais les Youcas avaient gagné du terrain. Voyant qu'il ne peut les atteindre, Atopa change de tactique; il laisse ses pirogues à l'embouchure de la crique Gonini et gagne par terre le village de Piquet, qu'occupaient les Youcas.

Il atteint ce village au moment même où les anciens de la tribu délibéraient en place publique sur le moyen d'aller saisir la tête de Boni, que les Hollandais avaient mise à prix.

1. C'est en l'honneur de cet exploit que les descendants de Boni ont désigné leur village principal sous le nom de Cotica.

2. Les villages de la Paix, de Providence (Pobianchi) et de Coromontibo ont tiré leurs noms des exploits de Boni près des habitations de la Paix, de Providence et de la rivière de Coromontibo.



Village d'Indiens Bonis. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

Embusqués dans les bananiers qui entourent les habitations, les Bonis font une décharge sur le conseil assemblé et se précipitent dans le village, où ils tuent bon nombre de leurs ennemis avant que ceux-ci aient le temps de se préparer à la défense.

Atopa, n'étant pas en force suffisante pour engager un combat régulier, regagne ses canots au plus vite et remonte l'Aoua jusqu'à la crique Inini.

Les Bonis ont à peine terminé les funérailles de leur chef qu'ils sont de nouveau assaillis par les Youcas.

Plusieurs embarcations à la pêche sont surprises par les Youcas arrivés à l'improviste. Ces derniers, maîtres du terrain, réclament la tête du chef assassiné. Les Bonis, sachant le prix que les Hollandais attribuent à ce trophée, ont eu soin d'enterrer leur chef au milieu de la forêt, dans un endroit inaccessible, et de mettre le cadavre d'un autre guerrier dans le lieu destiné à sa sépulture. C'est à ce cadavre que les Youcas enlèvent la tête pour la présenter au gouvernement hollandais.

Le Gran-man des Youcas reçut en récompense de ses services une rente viagère pour lui et ses successeurs, ainsi qu'un hausse-col et une canne de tambour-major.

Ainsi se termina cette guerre acharnée de la Hollande contre ses esclaves fugitifs.

Sur les douze cents soldats envoyés par le prince d'Orange pour mettre fin aux incursions des esclaves révoltés, une centaine à peine revirent leur pays.

La colonie perdit en outre un grand nombre de soldats noirs qui s'enfuirent dans la forêt. Ces déserteurs, qui ont formé la tribu des Poligoudoux, reçurent plus tard leur grâce à la condition qu'ils s'uniraient aux Youcas pour empêcher une nouvelle invasion des Bonis.

On leur assigna comme établissement la contrée qui confine à l'embouchure de l'Aoua, avec mission d'empêcher l'ennemi de descendre le cours du fleuve.

Ces exploits du chef Boni sont encore vivants dans la mémoire de toutes les tribus du haut Maroni.

J'ai remarqué un grand nombre d'invalides parmi les vieillards. Plusieurs étaient couverts de cicatrices; l'un d'eux portait les traces d'une grande plaie qui lui divisait le cuir chevelu, l'autre n'avait plus qu'une oreille.

C'étaient les survivants des combats que les Bonis ont dû livrer après la mort de leur grand chef, non plus aux Hollandais, mais aux Oyampis, aux Français et aux Oyacoulets.

Les Bonis, ne pouvant plus avoir de communications par le bas du Maroni, essayèrent d'établir des relations avec les Indiens de l'intérieur. Dans ce but plusieurs d'entre eux se rendirent par la crique Inini et le Camopi jusqu'à la tribu des Oyampis, établie dans le haut Oyapock. Ceux-ci les reçurent d'abord très amicalement; mais craignant que les Bonis ne vins-

sent s'emparer de leurs possessions, ils se tournèrent bientôt contre eux.

Vingt-cinq Bonis revenant faire leur trafic et leurs échanges furent reçus à coups de flèches et tous massacrés.

Les Bonis, ne voyant pas revenir leurs compagnons, se mirent à leur recherche; mais ils reçurent à leur tour le même accueil, et cinq d'entre eux, seuls, échappèrent au massacre et revinrent sur le Maroni.

Escortés d'une troupe bien décidée et animés de l'espoir d'une revanche éclatante suivie de pillage, les derniers survivants revinrent à la charge contre les Oyampis; une nouvelle et terrible bataille s'engagea, dans laquelle les Bonis perdirent beaucoup de monde, mais qui leur valut du moins la liberté de navigation dans l'Oyapock.

Mais un autre danger menaçait les Bonis. Les colons français établis dans le bas de l'Oyapock craignirent pour la sûreté de leurs habitations et demandèrent qu'un poste militaire fût établi sur le fleuve, dans la petite île de Casfésoca, qui est située un peu au-dessous du premier saut.

Le poste leur fut accordé. Les Bonis, après avoir parlé avec le commandant du poste, s'avancèrent en toute sécurité pour échanger contre leurs produits quelques objets de l'industrie européenne, lorsque, au moment de franchir avec leurs femmes le passage de Casfésoca, ils furent accueillis par une grêle de balles, qui tua la moitié d'entre eux. Les malheureux qui tentèrent de s'échapper à la nage furent tués à coups de sabre. Un petit nombre de prisonniers, en grande partie des femmes et des vieillards, furent envoyés à Cayenne.

Ce fait d'armes, qui fut annoncé comme un combat glorieux, ne coûta pas grand-peine aux vainqueurs. De tous les soldats blancs et noirs qui occupaient la petite forteresse de Casfésoca, pas un seul ne reçut la moindre égratignure.

La vérité est que les Bonis, pleins de confiance dans l'hospitalité et dans la parole d'un chef blanc, se laissèrent égorger sans tirer une flèche, sans donner un coup de sabre.

Pourchassés par les Hollandais et traqués sans merci par les Français, les Bonis firent une incursion dans le haut Maroni.

En remontant l'Itany, ils rencontrèrent une tribu d'Indiens qui ramassaient des œufs d'iguanes dans les bancs de sable mis à découvert pendant la saison sèche. Ils furent surpris de la taille élevée de ces hommes, de leur teint pâle, de leurs cheveux blonds et de leur barbe blonde, qui les faisaient ressembler à des Hollandais, sauf le costume.

Les Bonis crièrent de loin : *Firi* (ami); les Oyacoulets répondirent d'un ton pacifique : *Coulé-Coulé*. Les Bonis s'approchèrent et firent connaissance avec ces sauvages, qu'ils voyaient pour la première fois. Ils restèrent huit jours avec eux, pour aller à la pêche, à

la chasse, boire du cachiri, et danser des nuits entières. Des cadeaux furent échangés entre les deux parties. Plusieurs Oyacoulets, qui descendirent jusque dans le pays des Bonis, reçurent le meilleur accueil. L'année suivante, à la belle saison, une douzaine de Bonis remontèrent avec leurs femmes jusque dans le pays de leurs amis, qu'ils avaient désignés sous le nom d'Oyacoulets. Ils les trouvèrent dans le grand bois, à une certaine distance de la crique Oyacoulés. La réception fut sympathique : les femmes apportèrent des escabeaux aux nouveaux arrivés; leur servirent du poisson bouilli avec du piment, et firent circuler des calebasses contenant une liqueur fermentée faite avec de la farine de manioc.

Au moment où les Bonis terminaient leur repas, le chef des Oyacoulets frappa sur un tronc d'arbre de son gigantesque tomahawk : c'était un signal convenu pour l'extermination des visiteurs. Une centaine d'Indiens tombèrent sur eux à coups de haches en pierre.

Hommes et femmes, les Bonis prirent la fuite dans toutes les directions; trois seulement d'entre eux purent regagner leurs canots. Les autres, dans leur fuite, buttant contre des lianes invisibles que les Oyacoulets avaient tendues en travers au pied des arbres, furent massacrés par ces ennemis impitoyables.

C'est dans cette circonstance que le capitaine Tjagui, qui nous a raconté lui-même ses impressions, reçut l'énorme balafre qu'il porte sur le cuir chevelu.

Quelques années après, les Bonis surprisent à leur tour une famille d'Oyacoulets qui ramassaient des œufs d'iguanes dans l'Itany.

Six hommes furent tués, et trois jeunes filles amenées prisonnières à Cotica.

Il y a une vingtaine d'années, les Bonis firent une nouvelle tentative pour établir des relations avec les colons de la Guyane française. Ils se rendirent, par la crique Inini, dans la rivière de l'Approuague, qu'ils descendirent jusqu'à son embouchure.

Cette fois ils furent parfaitement reçus par un honorable colon qui exploitait un placer dans cette rivière : M. Couy, non content de leur donner une hospitalité généreuse, leur procura le moyen de se rendre à Cayenne, où on les présenta au gouvernement.

Depuis cette époque, les gouverneurs de la Guyane française et de la Guyane hollandaise essayent d'établir des relations avec ces noirs de l'intérieur.

Les commissions envoyées par les deux gouvernements ont éprouvé de grandes difficultés à cause de la défiance bien naturelle des indigènes envers les blancs.

Les Bonis reprochent aux Hollandais l'assassinat de leur chef, et aux Français le guet-apens de Casfésoca.

Tous les efforts qui ont été faits pour assurer la navigation du fleuve ont été presque sans résultat.

Les Youcas arrêtent les embarcations des Indiens Trios qui veulent descendre le Tapanahoni.

Les Poligoudoux, qui sont les alliés des Youcas, empêchent souvent les Bonis de descendre le fleuve.

D'autre part, les Bonis se vengent des Poligoudoux et des Youcas en arrêtant les embarcations qui remontent l'Aoua. Enfin, les Bonis interdisent aux Roucouyennes, aux Emerillons et aux Oyacoulets de descendre l'Aoua.

IV

Constitution physique. — État moral. — Maladies et remèdes. — Costumes. — Ornaments. — Habitation. — Religion. — Magie. — Place du Conseil.

Tous ces sauvages se ressemblent au physique et au moral. Cela tient sans doute à ce qu'ils ont tous une origine commune, et qu'ils ont vécu dans les mêmes milieux.

Ce sont des noirs de la côte d'Afrique, qui ont été esclaves plus ou moins longtemps dans la Guyane hollandaise, et qui sont redevenus sauvages après un court séjour dans la forêt vierge.

Quelques femmes portent une jolie rosace autour de l'ombilic.

Cette espèce de tatouage se pratique en faisant de petites incisions sur la peau. La cicatrice n'étant pas assez saillante après une première opération, on est obligé de refaire quatre ou cinq fois des incisions sur les cicatrices.

Il est à noter que, chez les nègres, les plaies n'intéressant que le derme produisent des cicatrices couleur de jais, tandis que les plaies profondes sont complètement blanches après la guérison.

Ces sauvages ne se peignent pas la peau comme tous les indigènes de l'Amérique. Ils se barbouillent le front avec une argile blanche lorsqu'ils font des invocations à leur divinité.

Les hommes et les femmes se font des tresses en forme de couronne, et quelquefois leur coiffure affecte une forme pyramidale.

Pour donner à leur chevelure la forme qu'ils désirent, ils enduisent leurs cheveux d'un corps gras, tel que l'huile de carapa.

Les hommes ne portent jamais la barbe, qui est d'ailleurs peu développée. Ils se rasent avec des tessons de bouteilles ou avec des couteaux plus ou moins bien affilés.

Leurs peignes sont faits de bois. Les dents en sont très volumineuses et très longues. Les jeunes gens se donnent beaucoup de peine pour faire de ces instruments un véritable objet d'art, qu'ils offrent en signe d'amitié à la beauté de leur choix.

Tous ces noirs ont des dents magnifiques et d'une blancheur remarquable. Le premier soin d'un Boni ou d'un Youca en se levant, est de se laver la bouche avec de l'eau tiède, que sa femme est chargée de préparer. Jamais ils ne finissent un repas sans se rincer la bouche, mais cette fois avec de l'eau froide.

Les hommes et les femmes, ainsi que les plus petits

enfants, ne passent jamais un jour sans se plonger dans la rivière.

Le plus souvent ils prennent leur bain quand ils ont très chaud. Ils trouvent qu'il n'y a pas le moindre danger à se plonger dans l'eau au milieu de la plus forte transpiration.

Leur état sanitaire est généralement satisfaisant. Les maladies les plus fréquentes chez eux sont les maladies de la peau.

Nous avons remarqué plusieurs cas d'éléphantiasis.

Les ulcères des membres inférieurs sont assez fréquents.

Ces sauvages ont généralement la vue bonne. Le strabisme et les affections de la conjonctive et de la cornée sont rares. Celles du cristallin sont plus communes; nous avons rencontré un assez grand nombre de vieillards atteints de cataracte.

Les maladies des nerfs de la moelle et du cerveau sont beaucoup moins communes que dans la race blanche : cela tient sans doute à ce que les noirs ont le système nerveux beaucoup plus apathique que les blancs.

La scrofuleuse est peu fréquente.

Nous n'avons pas rencontré d'individus porteurs de cicatrices provenant d'abcès ganglionnaires, mais nous avons vu une jeune fille et un enfant atteints de coxalgie.

Les infirmes, ne connaissant pas l'usage des béquilles, se traînent péniblement en s'appuyant sur un grand bâton.

L'anémie et la chlorose se traduisent par une décoloration de la peau.

On peut établir, en fait général, que ces sauvages se portent d'autant mieux, et paraissent d'autant plus



Au premier plan : pirogue des Bonis (voy. p. 362); au second plan : pirogue des Galibis.
Dessin de Riou, d'après les croquis du docteur Crevaux.

beaux, que leur tégument cutané est d'un noir plus brillant et plus foncé.

Beaucoup d'enfants ont le ventre très volumineux. Les hernies ombilicales sont extrêmement fréquentes, mais peu volumineuses.

Cette infirmité provient peut-être de ce qu'ils coupent le cordon au ras de l'ombilic.

Parmi les plantes usitées par ces sauvages pour le traitement des maladies, nous n'en avons remarqué qu'une seule présentant un intérêt réel. C'est le bamba, qui donne un liquide limpide et aromatique (*ouata bamba*, eau de bamba) dont ils se servent pour la destruction de leurs parasites.

Ils obtiennent ce liquide en faisant des incisions profondes dans le tronc de l'arbre désigné sous le nom de bamba, et qui appartient à la famille des laurinées.

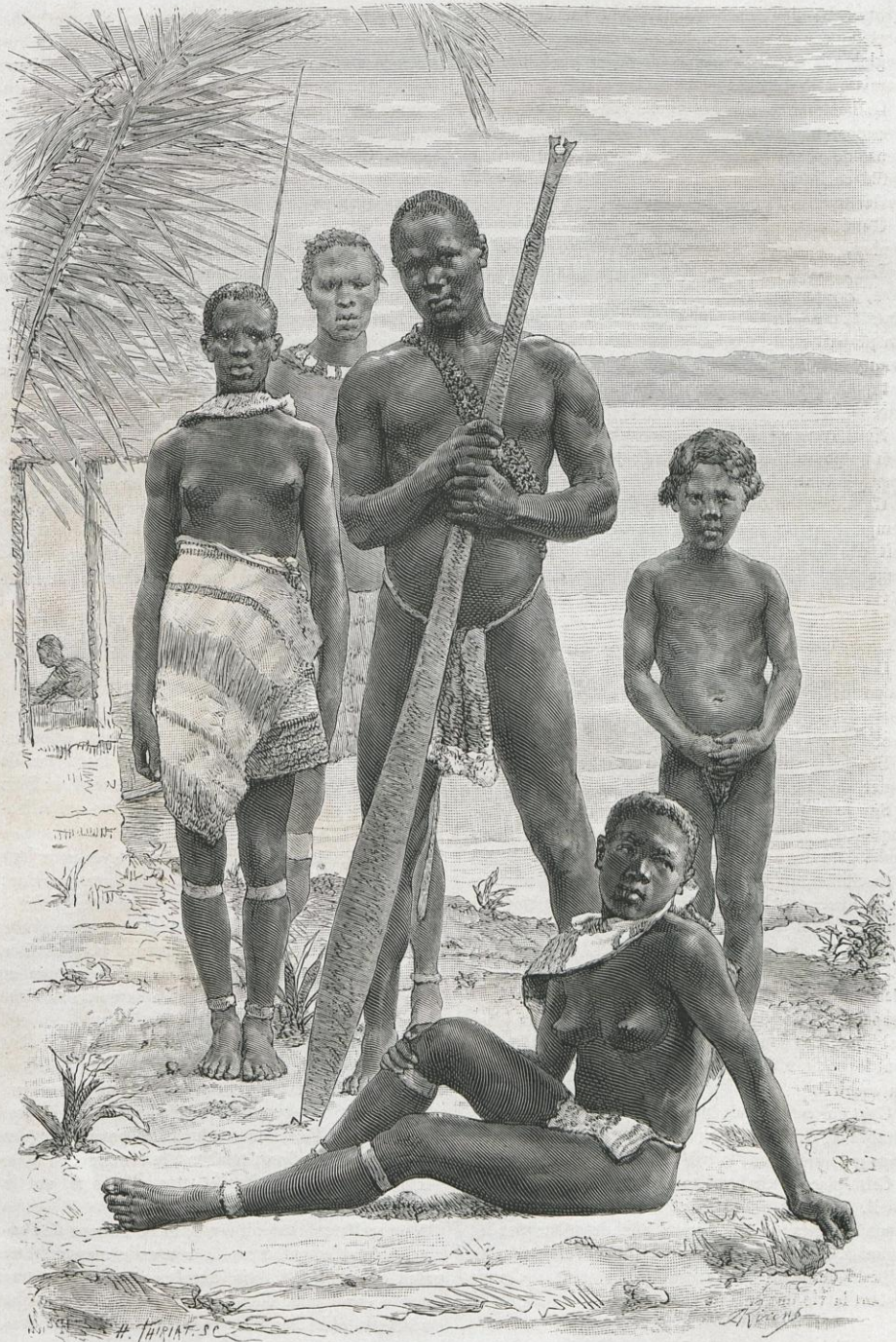
Ces noirs, redevenus sauvages, n'ont pas tardé à

réduire leur costume à sa plus simple expression. La plupart des femmes ne portent, pour tout vêtement, qu'un morceau d'étoffe de dix centimètres carrés, suspendu, comme un linge qu'on fait sécher, à une ficelle fixée autour de la ceinture. Dans les grandes circonstances seulement, elles s'enveloppent d'un morceau d'étoffe, qui va de la ceinture jusqu'à mi-cuisses (*camisa*).

Les hommes portent un linge passé entre les cuisses et fixé à une ceinture à l'avant et à l'arrière (*calimbé*).

Les hommes et les femmes ont de nombreux colliers et des anneaux au cou, aux poignets et aux jarrets. Ces sauvages tiennent beaucoup à leurs ornements. Les nègres Poligoudoux, qui m'accompagnent jusque chez les Bonis, n'ont jamais voulu se présenter à leurs voisins sans avoir revêtu toutes leurs parures.

Ces colliers ont généralement une signification reli-



Indiens Bonis. — Dessin de A. Rixens, d'après des photographies.

gieuse. Le vieux chef Yagui, dont j'ai déjà parlé, porte au cou un morceau d'argile dans lequel se trouve englobée la tête d'un aiglon, de façon que le bec seul paraisse à l'extérieur.

Ce bonhomme m'ayant prêté son collier pour le dessiner, me demanda un peu de rhum en récompense de ce petit service. J'ai constaté qu'il avait insufflé ce liquide sur son morceau de terre sans en avaler une goutte.

C'était une offrande qu'il faisait à son Dieu ou Gadou.

Les Bonis vivent généralement sous des huttes carrees, recouvertes de feuilles de palmier. Quelques-unes de ces habitations sont ouvertes à tous les vents. La plupart sont fermées de tous les côtés, et l'on ne peut y entrer que par un orifice étroit et très bas, qui est quelquefois fermé par une porte munie d'une serrure en bois.

Nous avons vu une seule maison ayant un étage, où l'on ne pouvait d'ailleurs monter que par une échelle appuyée contre la fenêtre.

C'est dans cette espèce de réduit, qui sert en même temps de poste, que le Gran-man des Poligoudoux fait des invocations au Gadou, comme on le voit page 353.

On trouve généralement, à côté des maisons, des calebasses coupées en deux et placées sur un trépied en bois, élevé à un mètre du sol.

Ces calebasses contiennent des herbes cuites à l'eau, qu'on pourrait prendre pour une soupe à l'oseille. Cette décoction possède toutes sortes de propriétés magiques.

Une jeune fille buvait de ce breuvage pour se faire aimer, disait-elle, par un de nos canotiers.

Sur le seuil de la maison, on remarque un bâton auquel est suspendu un petit linge provenant du calimbé d'un des ancêtres.

Ce chiffon, qu'ils arrosent fréquemment, en manière de sacrifice, est chargé d'empêcher l'introduction des voleurs. C'est une image des dieux lares des Romains.

Les maisons qui constituent un village sont disposées en une circonférence plus ou moins régulière; l'espace libre qui se trouve au milieu sert de place publique. Les femmes y font sécher le riz ou préparent les racines de manioc pour faire de la cassave et du cachiri¹.

C'est sur cette place que les anciens, assis sur des escabeaux, délibèrent gravement sur toutes les questions qui intéressent la tribu.

Cette place est balayée tous les matins au lever du soleil. Les plus petits brins d'herbe sont soigneusement arrachés par les femmes, afin de débusquer les serpents, les araignées-crabes, les scorpions, enfin les milliers de bêtes venimeuses qui mettent à chaque instant la vie des enfants en péril.

1. *Cachiri*, boisson fermentée faite avec le manioc.

Dans tous les villages j'ai remarqué une petite habitation soigneusement fermée, située en un endroit un peu écarté. En passant chez les nègres Paramakas, j'avais eu l'idée de m'établir dans cette habitation, afin de reposer plus tranquillement. Personne n'est venu me déranger pour voir mes bagages. Ces sauvages ne pénétraient pas dans cette case, même lorsque je les appelais pour leur faire des cadeaux.

La réserve de ces populations, qui ennuiet si souvent le voyageur par leur indiscrete curiosité, m'étonna fortement; j'ai su plus tard que cette maison est un temple exclusivement réservé aux femmes pendant certaines périodes.

Chez les Bonis, j'ai trouvé une petite case au milieu de laquelle se dresse une grossière statue en argile, remarquable par ses immenses mamelles.

Cette espèce de divinité s'appelle *maman-groon* (mère de la terre).

Ayant demandé aux Bonis si ce n'est pas cette déesse qui fait pousser le manioc et le riz, ils me répondirent, en riant, que *maman-groon* ne fait rien autre chose que de s'amuser.

En voyant à ses pieds un tambourin et divers instruments de musique, j'ai pensé que c'est la déesse de la danse et des plaisirs.

V

Forêt. — Pirogues. — Productions naturelles. — Animaux.
Pêche et chasse.

La forêt vierge, qui couvre presque toute l'étendue des Guyanes, ne permet pas l'usage des bêtes de somme : on est obligé ou bien d'aller à pied, ou bien de naviguer sur les nombreux cours d'eau qui sillonnent le pays.

Les nègres Bosch passent une grande partie de leur existence à courir les rivières. Les embarcations dont ils se servent sont faites d'un tronc d'arbre creusé à coups de hache; elles sont très longues, mais très étroites, l'avant et l'arrière fortement relevés. Les bois dont ils se servent sont souvent le grignon et le bamba. Ce dernier est préféré à cause de sa légèreté et de sa résistance à la putréfaction.

Les Bonis évitent surtout de se servir du bois d'un arbre qui possède la propriété de conduire l'électricité. Plusieurs d'entre eux naviguant dans une crique où il y avait des gymnotes électriques, avec des canots faits du bois bon conducteur, ressentirent des secousses qui les firent tomber à la renverse.

Leurs pagayes, étroites et très allongées, ont la forme d'une lance.

Pour calfater leurs pirogues, ils se servent de l'aubier, préalablement écrasé à coups de massue, d'un grand arbre (*Berthoetia excelsa*) qui donne une amande enveloppée d'une coque trigone : coque que les habitants du bas Yary expédient en Europe sous le nom de castana.

En guise de goudron, ils imprègnent cette étoupe d'une substance dure, noirâtre, appelée manil.

Cette résine est employée par les indigènes des Guyanes pour enduire les fils des arcs et des flèches.

Les voyageurs qui remontent le Maroni ne doivent pas compter sur les produits agricoles des populations noires.

Ils doivent se procurer, dans le bas des rivières, la quantité de conac et de riz indispensables pour arriver chez les Roucouyennes de l'Itany.

Depuis Sparouine jusqu'au village des Roucouyennes, on doit se considérer comme traversant un désert de plus de cent lieues de largeur, nécessitant trente jours de navigation à raison de huit heures par jour.

Les nègres des grands bois cultivent quelques plantes : le riz, les ignames, les patates, le maïs, les cannes à sucre; mais ils s'occupent si peu de ces diverses plantations qu'il est à peine utile de les mentionner.

Le riz. Le riz est remarquable par la grosseur de ses grains. Il se conserve bien moins que le riz acheté à Cayenne, venant de Chine, sans doute parce que sa dessiccation n'est pas aussi complète.

Pistaches. Nous avons mangé quelques pistaches qui nous ont paru plus belles que celles du Sénégal; il est à regretter que cette culture soit à peu près abandonnée.

Café. Le café est d'un grain très gros et très aromatique; mais on a beaucoup de mal à s'en procurer plus de quelques poignées.

Coton. Le coton est également de bonne qualité, mais excessivement rare; la plupart des hamacs sont de fabrication indienne.

Tabac. Le tabac est bon, mais rare. Les nègres Bosch des deux sexes fument la pipe et la cigarette. Les pipes sont faites avec de l'argile qu'ils font cuire comme les vases en terre.

Les Bonis connaissent l'usage du tabac. Les personnes des deux sexes fument.

Ils remplacent le papier à cigarette par l'écorce de divers arbres qui se divise, après dessiccation, en lamelles minces; leurs cigarettes sont longues d'environ quinze centimètres; elles renferment une feuille de tabac non découpée. Pour les empêcher de se dérouler, ils les entourent avec une ou deux petites lanières de la même écorce.

Les Bonis ont une manière particulière de priser : ils se servent, non pas de la poudre de tabac, mais du produit d'une macération concentrée de cette plante. A les voir aspirer par le nez ce liquide noir, qui retombe ensuite sur leurs lèvres, on ne se sent guère de velléité de les imiter.

Légumes. La culture des légumes est insignifiante; les abatis ne contiennent que du piment, quelques calalous et des melons d'eau.

Ce dernier fruit était autrefois cultivé en très grande quantité. J'ai déjà dit que le village de Pampou-groon,

qui a été occupé par les Bonis fuyant les Hollandais, tirait son nom de *pampou*, melon d'eau, et de *groon*, qui veut dire terrain.

Arbres fruitiers. On trouve également quelques arbres fruitiers aux alentours des villages. Ce sont des manguiers, des bananiers, des orangers, des papayers et quelques ananas. On rencontre plusieurs manguiers d'une taille gigantesque près de Cotica, à l'endroit où s'élevait le village de Pobianchi (Providence), qui était jadis habité par le chef de la tribu.

Sucre. On cultive quelques cannes à sucre, pour les manger au fur et à mesure qu'elles mûrissent, sans aucune préparation. On en fait aussi une boisson légèrement fermentée, qui est des plus agréables. Nous l'avons toujours trouvée de beaucoup supérieure au cachiri, qui est, ainsi que nous l'avons expliqué déjà, un produit de la farine de manioc fermentée.

Pêche. La pêche et la chasse sont les occupations favorites de ces sauvages.

La pêche ne se fait guère que de deux façons. On prend les petits poissons avec des plantes enivrantes, telles que le conami, le sinapou et la liane du robinia nicou. Les deux premières sont cultivées dans tous les abatis, tandis que le nicou se récolte dans la forêt vierge, sur le bord des rivières.

On chasse plutôt qu'on ne pêche le gros poisson au moyen de flèches en roseau terminées par un harpon. Les principaux poissons qu'on prend de cette façon sont le coumarou, l'aymara et le comta.

Le coumarou est un poisson qui se tient dans les eaux vives et limpides des sauts. Il pèse trois ou quatre livres; sa chair blanche et ferme est excellente, rôtie ou bouillie avec du piment.

La partie la plus recherchée est celle qui est voisine de la tête; les sujets les plus gras sont les plus estimés. Lorsque la pêche est abondante, on voit les Bonis ouvrir le ventre aux poissons et les rejeter aussitôt s'ils ne trouvent pas assez de graisse autour des intestins.

Le coumarou, très musclé, jouit d'une vivacité extraordinaire; on l'attaque généralement au moment où il remonte les rapides. On le trouve en telle quantité dans certains sauts de l'Aoua et du Yary, qu'on peut en prendre deux ou trois en l'espace de quelques minutes.

Le coumarou atteint par une flèche munie d'un harpon continue sa course, mais il nage beaucoup moins vite, non seulement à cause de sa blessure, mais parce que le poids de la flèche tend à le renverser de côté. Lorsque ces poissons sont en grand nombre, les Bonis lancent quatre ou cinq harpons à la suite, sans s'inquiéter du résultat de leurs coups. Ce n'est qu'après avoir épuisé tous leurs engins qu'ils se mettent à la poursuite des poissons blessés.

En retirant le poisson de l'eau, il faut avoir soin de tenir un sabre d'abatis dans la main droite, afin d'assommer l'animal quand sa tête paraît à fleur d'eau.

La pêche au coumarou est une véritable passion, non seulement pour les noirs, mais pour tous les Indiens des hautes Guyanes; les nègres Bosch ne passent jamais un saut sans s'arrêter pendant des heures entières à cette occupation récréative. Pendant ce temps, le voyageur est abandonné en plein soleil, et n'a d'autre ressource pour se délasser que de se promener sans abri sur des rochers qui lui brûlent les pieds.

Ce sont ces arrêts intempestifs qui ont failli causer la mort des deux missionnaires qui nous accompagnaient, et du pauvre petit Indien qui me servait de domestique.

Ce qui exaspère surtout le voyageur, c'est de voir ses canotiers s'amuser à pêcher lorsqu'ils ont déjà du poisson en quantité plus que suffisante. Cependant malheur à lui s'il s'impatiente et se laisse aller jusqu'à adresser des reproches à ses hommes pour les rappeler à leur devoir! car, plus il s'emportera, plus ceux-ci s'obstineront à le laisser cuire aux ardeurs du soleil.

L'aymara, plus gros que le coumarou, pèse quatre ou cinq kilogrammes; il présente une certaine analogie de forme avec la carpe de nos rivières; sa chair tendre et grasse est meilleure bouillie avec du piment que rôtie.

La meilleure partie est la queue. Ce poisson a l'inconvénient de se conserver très peu de temps par le boucanage; la graisse qui continue à suinter, même après cette opération, amène très rapidement la putréfaction.

L'aymara ne vit que dans les eaux calmes; on le rencontre surtout près de l'embouchure des petites criques, où on le voit dormir sur la vase.

Pour le surprendre au gîte, il faut avoir soin de marcher très doucement avec une légère pirogue. Un jour, un de nos hommes a tué à coups de fusil un gros aymara qu'il avait aperçu dormant dans le tronc d'un arbre pourri, tombé au milieu de la rivière. Il est impossible de tirer un second coup sur un poisson manqué, car en fuyant il trouble tellement la vase qu'il n'est plus visible.

L'aymara blessé se réfugie souvent dans des racines ou des broussailles, où il parvient quelquefois à se dégager de la flèche qui le blesse.

Si l'on voit qu'il est sur le point de s'échapper, il faut s'empresseur de lui décocher un nouveau harpon.

L'aymara et le coumarou se nourrissent de graines, d'herbes, ainsi que de petits poissons. On les trouve en grand nombre sous les copayers (*copahiva Guyanensis*) qui laissent tomber leurs graines dans la rivière.

Nous avons vu souvent le coumarou manger les herbes qui couvrent les roches des rapides et qui sont alternativement baignées et desséchées dans les diverses saisons de l'année. Le *mouvera fluvialis*, remarquable par ses jolies fleurs violettes et ses

feuilles, qui ressemblent beaucoup à celles de l'acanthé, est désigné par les noirs du Maroni sous le nom de *coumarou nianian* (nourriture des coumarous).

Le *Comata* (langue bosch), *Alamachi* (langue roucouyenne), est un poisson moins volumineux que le coumarou, et remarquable par la singulière conformation de sa bouche, qui a la forme d'un véritable suçoir. Cet animal aspire, avec cet organe, le limon qui se trouve sur les roches.

C'est un véritable géophage: nous n'avons jamais ouvert les entrailles de ce singulier animal sans les trouver remplies d'une grande quantité de boue.

Il est probable que la terre dont il se nourrit contient en abondance des animaux et des plantes microscopiques.

Les Bonis s'amuseut quelquefois à lancer des flèches sur un poisson désigné sous le nom de pirai. Cet animal, un peu plus gros que le coumarou, est très redouté de tous les indigènes des Guyanes.

Deux Bonis, que nous avons eus à notre service, ont été attaqués par ce poisson pendant qu'ils trainaient des pirogues dans les chutes. L'un d'eux a eu deux doigts de pied enlevés, l'autre a perdu un gros morceau des chairs du talon.

Ces poissons suivent quelquefois les embarcations, comme les bonites et les requins qui nagent dans les eaux du navire; il est très dangereux de mettre ses mains dans la rivière pour les rafraichir.

Un jour, un de nos hommes ayant éprouvé de la résistance en relevant sa pagaye, nous a dit que ce devait être quelque pirai qui s'y était attaché. En effet, nous avons pu nous convaincre de la puissance des mâchoires de ce poisson, en voyant l'empreinte profonde de ses dents à l'extrémité de la rame.

Il ne faut pas supposer que ces sauvages sont tous d'une grande habileté à frapper le poisson de leurs flèches. Quelques-uns d'entre eux sont même d'une insigne maladresse.

Durant mon séjour chez les Bonis, je fus une fois réveillé par une dispute très vive entre l'homme et la femme d'une case voisine de la nôtre. La cause de cette querelle de ménage était la maladresse du mari, auquel sa femme se plaignait d'en être réduite à ne manger que des queues de coumarou et des têtes d'aymara, c'est-à-dire les plus mauvais morceaux de ces poissons, que lui distribuaient les voisins.

Chasse. — Les noirs du Maroni ont une passion extrême pour la chasse. Ils ne naviguent jamais sans avoir des chiens dans leurs embarcations; et quand ceux-ci, apercevant ou flairant un gibier sur la berge, donnent de la voix, les canotiers abordent au plus vite, et poursuivent le gibier pendant des heures entières.

Il arrive souvent au voyageur de se trouver inopinément abandonné dans une pirogue, qu'il est obligé de garder jusqu'au retour de son équipage.

Il ne faut pas lutter contre leur entraînement pour



Pêche au coumarou. — Dessin de Riou, d'après une photographie et un croquis du docteur Crevaux.

la chasse : ce serait un infallible moyen de les amener à la désertion.

Nous avons remarqué un grand luxe de chiens chez les Bonis, qui font tous les ans des voyages de plus de cent lieues pour se les procurer chez les Indiens Roucouyennes de l'Itany et du Yary.

Les armes dont ils se servent pour la chasse sont, outre les flèches, quelques mauvais fusils qu'ils échan- gent dans le bas du fleuve.

Les gibiers principaux sont :

Parmi les mammifères : le tapir, le paca, le cabiai, l'agouti, le singe rouge, le conata, le macaque, l'ai ou paresseux et le tigre ;

Parmi les oiseaux : le hoco, la maraille, le paracoi, le canard sauvage, l'ara, le toucan ;

Parmi les sauriens et les reptiles : l'iguane, le caï- man, le boa et autres serpents.

Mammifères. — *Le tapir.* — Ce pachyderme, très commun dans les Guyanes, est connu par les noirs de la côte sous le nom de maïpouri, tandis que tous les Indiens (*Emerillons, Roucouyennes, Galibis*) l'appellent tapir. De la grosseur d'un petit cheval, il a beaucoup de ressemblance avec l'éléphant. Il a le dos très large, les jambes courtes, le nez terminé par une espèce de trompe.

Cet organe, qui se raccourcit à volonté, sert au toucher et non à la préhension : le tapir prend les objets avec ses dents.

Durant notre voyage nous avons trouvé très sou- vent des empreintes de cet animal, et aussi bien dans le haut des rivières que près de leur embouchure.

Le tapir se tient généralement aux environs des cours d'eau. On s'assure facilement de sa présence par les profondes empreintes qu'il laisse dans l'argile.

Ses membres antérieurs sont terminés par quatre doigts recouverts de sabots, et les postérieurs par trois seulement.

Les déjections de cet animal, qu'on rencontre à chaque instant sur les rives du Maroni et du Yary, ont la plus grande ressemblance avec celles du cheval. Le tapir se nourrit exclusivement de plantes herbacées.

Le tapir circule surtout pendant la nuit ; nous avons été réveillés quelquefois par son passage à quelques pas de nos hamacs. On l'entend, dans l'obscurité, brouter l'herbe et les jeunes pousses qui se trouvent sur les bords de la rivière.

On pourrait croire que cet animal, qui n'a pour toute défense que l'épaisseur de sa peau, souffre beau- coup des tigres ; mais un Boni nous a dit avoir achevé un grand tigre qui avait été blessé dans une lutte avec un maïpouri.

Celui-ci, attaqué par derrière au moment où il dor- mait paisiblement, s'était précipité tête baissée au milieu d'un fourré très épais, et y avait assommé son adversaire.

La tête du tapir comprimée latéralement agit comme l'éperon d'un navire pour ouvrir un passage à travers les fourrés les plus épais.

Cet animal est assez facile à tuer lorsqu'on le sur- prend au moment où il traverse les rivières ; sur neuf tapirs que nous avons poursuivis, nos hommes n'en ont tiré que deux, parce qu'ils n'employaient que des chevrotines.

En examinant les victimes de nos chasseurs, nous avons vu que les chevrotines glissent sur la peau en n'y produisant qu'une simple contusion ; il n'y a que les balles tirées à une faible distance qui soient capa- bles de produire des plaies pénétrantes.

Le tapir n'est dangereux que lorsqu'il est blessé : il lui arrive alors de se retourner même contre une pirogue, qui le poursuit, et de la faire chavirer d'un coup de tête.

La chair du tapir est excellente ; lorsque l'animal est gras et jeune, elle a tout à fait le goût du bœuf ; la partie la plus recherchée est une bosse de graisse très ferme, ayant la consistance de la couenne de lard, et qui se trouve au niveau de la crinière.

Le tapir, d'un naturel timide, n'attaque pas l'homme, même pour ses jeunes.

Ayant poursuivi un jour un tapir femelle et son petit, dans un endroit où le Yary est large, mais peu profond, nous avons vu celle-ci prendre la fuite toute seule. Il est vrai qu'elle n'a point quitté le rivage avant que nous ayons relâché sa progéniture qu'un de nos nègres tenait enlacée dans ses bras vigou- reux.

Le petit animal poussait des sons aigus, compa- rables aux sifflements de certains singes.

On a dit que le tapir ne sortait dans la journée que par les temps de pluie : c'est une erreur. Nous avons vu neuf tapirs se promener près des bords de la ri- vière et la traverser pendant la saison des fortes sé- cheresses, en plein midi.

Au dire des habitants du haut Maroni, il arrive quelquefois que le tapir, broutant l'herbe de la ri- vière, est assailli par un serpent boa qui l'enlace rapidement de ses anneaux. Il ne succombe gé- néralement pas dans cette lutte avec le géant des reptiles. Ceux qui ont observé un de ces combats disent qu'une fois saisi il fait un mouvement d'ex- piration pour diminuer le diamètre de sa poitrine ; le boa profite de ce mouvement pour resserrer les an- neaux autour de sa proie ; alors le tapir, d'un mouve- ment d'inspiration, qui est d'autant plus grand que l'expiration a été plus forte, dilate subitement son thorax et détend les anneaux du reptile.

Les Bonis racontent qu'un homme vigoureux de leur tribu est parvenu à se dégager ainsi de l'étreinte d'un boa, en dilatant fortement sa poitrine.

Paca, Agouti, Cabiai. — Ces trois gibiers appar- tiennent à la famille des rongeurs.

Les mots *agouti* et *cabiai* ont été empruntés à la langue des indigènes des Guyanes. *Agouti* se pro- nonce en galibi et en roucouyenne comme en fran- çais, mais *cabiai* se dit *capiai* et quelquefois *ca- piouar*.

L'agouti et le paca ont une chair ferme et excellente.

Le cabiai est le plus gros des rongeurs connus ; il présente la particularité d'avoir des pattes à moitié palmées ; c'est ce qui lui permet de passer une partie de son existence à courir les rivières. S'il est poursuivi par les chasseurs, il plonge comme un canard.

Nous avons rencontré un grand nombre de cabiais sur le bord de toutes les rivières des Guyanes. Dans les chutes du Yari nous avons vu quelquefois de petites familles de ces bêtes, composées du père, de la

mère et d'un petit, regarder passer notre pirogué sans manifester la moindre crainte.

Pécari. Au sujet de cet animal nous transcrivons textuellement les notes suivantes que nous avons écrites le 5 août dans le village de Gotica :

« Je suis allé aujourd'hui au village de Pobianchi, voir un sauvage nommé Apatou, qui paraît décidé à remonter le fleuve.

« Au retour, nous entendons un cri d'alarme qui part du village : « Pingo ! pingo ! »

« Mon compagnon court ventre à terre et disparaît en un clin d'œil. Ne sachant de quoi il s'agit et voyant



Chasse aux pécaris. — Dessin de Riou, d'après un croquis du docteur Crevaux.

les femmes et les enfants se précipiter vers la rivière, je cours moi-même dans cette direction, pensant qu'un grand malheur est arrivé, et que mes connaissances médicales pourront servir.

« Pingo ! pingo ! Gadou ! » s'écrie une femme qui me montre plusieurs points noirs dans la rivière. Quinze pirogues sillonnent le fleuve dans tous les sens ; on entend des coups de fusil, et l'on voit les pagayeurs se lever à chaque minute pour frapper à coups redoublés sur les corps noirs en question.

« Quel est donc l'animal qui donne lieu à cette chasse effrénée ? Est-ce un poisson, ou bien un mammifère amphibie ? Enfin le champ de bataille se rapproche,

on distingue les combattants. Les points noirs sont des têtes qui ressemblent à celle du sanglier, la lutte va finir ; les derniers survivants reçoivent sur le nez de grands coups qui les assomment. Une petite tête dépassant à peine le niveau de l'eau a échappé aux regards des chasseurs ; je reconnais un petit pécari que je recueille dans mes bras au moment où il atteint la rive.

« Les pirogues chargées à couler bas reviennent au plus vite. On pousse des cris de joie. Une légère embarcation montée par un homme et sa femme rapporte sept pécaris d'un poids moyen de vingt kilogrammes. Notre équipage, n'ayant plus de canots et s'étant em-

barqué à bord de différentes pirogues montées par des Bonis, reçoit trois pécaris et demi pour sa part de prise.

« Le soir, après dîner, je vais fumer un cigare dans la case d'un voisin. Ces braves gens sont radieux et bénissent le Gadou (bon Dieu) de leur avoir donné trente-huit pingos. Hommes et femmes travaillent avec la plus grande activité à préparer la viande. Tous ne procèdent pas de la même façon pour enlever les poils, qui ressemblent aux soies de sanglier : les uns passent le corps tout entier sur une flamme vive et raclent la peau avec un couteau; les autres coupent la viande par quartiers et la plongent dans l'eau bouillante pour arracher ensuite les poils à la main.

« Je remarque qu'on rejette au loin un morceau de

peau de la région lombaire : elle renferme une glande sécrétant une matière blanche qui a l'odeur du musc. Cette glande, se trouvant immédiatement sous le derme, a une longueur de six centimètres, sur trois de largeur, et sept ou huit millimètres d'épaisseur; à l'œil nu, elle présente les plus grandes analogies de structure avec les glandes salivaires de l'homme; son canal excréteur débouche dans un petit mamelon qui est recouvert de poils.

« La viande est disposée sur des espèces de treillis élevés à un mètre du sol et soutenus par trois ou quatre piquets. Au-dessous, on allume un grand feu qu'on entretiendra pendant toute la nuit.

« Demain, on aura une viande qui se conservera pendant quatre ou cinq jours; elle sera boucanée.



Pécari. — Dessin de R. Valette.

« Le boucanage est le seul procédé employé par les indigènes des Guyanes pour la conservation du gibier et du poisson. La viande boucanée est réellement bonne; la surface, devenue un peu croustillante à la flamme, a une légère odeur qui flatte le palais.

« En voyage, on peut conserver le gibier pendant longtemps si l'on a soin de le placer chaque nuit sur un boucan.

« La chair ainsi conservée se mange généralement bouillie, mais on peut la consommer sans aucune préparation. Il est à noter que les noirs du Maroni, aussi bien que tous les Indiens, n'enlèvent pas la peau du gibier, mais se contentent seulement d'arracher les poils.

« Nous avons été quelquefois effrayés par des beuglements épouvantables qui partaient de la rivière : c'était une bande de loutres qui remontaient le courant à la poursuite du poisson.

« Les Bonis ne chassent la loutre que pour se divertir, car ils ne font aucun cas de sa viande, qui a mauvaise odeur, ni de sa peau, parce qu'ils n'ont pas besoin de fourrures.

« En descendant le Yary, un de nos hommes a été assez habile pour envoyer sa flèche dans la bouche d'une loutre au moment où elle arrivait à la surface de l'eau pour respirer. »

Docteur Jules CREVAUX.

(La suite à la prochaine livraison.)



Chien délivré des étreintes d'un boa voy. p. 371). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'INTÉRIEUR DES GUYANES,

PAR M. LE DOCTEUR JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE¹.

1876-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VI

Les singes. — Un duo par un seul singe hurleur. — Macaque et abeilles. — Oiseaux : le hoco, la maraïlle, l'agami. — Sauriens. Serpents. — Les danses. — Le mariage. — La religion. — Les funérailles. — Le gouvernement et la justice. — Le langage.

Mammifères (suite). — Les Bonis chassent trois espèces de singes, ce sont : le singe rouge ou hurleur, que les anciens habitants des Guyanes désignaient sous le nom d'alouata; le singe noir ou couata, et le singe blanc, que les Bonis et les noirs de la côte appellent macaque.

Le singe rouge est très commun dans tout le pays; il n'est pas de nuit où nous n'ayons été éveillés par ses hurlements, qui, bien que plus forts que les beuglements d'un bœuf qu'on égorge, ont une certaine ressemblance avec eux.

Cet animal se fait entendre surtout le matin, à l'heure où les coqs réveillent les habitants du village.

Une particularité intéressante, c'est que le singe hurleur est capable de donner en même temps des sons aigus et des sons graves, de manière à faire croire que deux individus s'accompagnent.

L'examen attentif de l'appareil vocal du singe hurleur nous rend compte de ce phénomène.

Chez lui, l'air sortant des poumons par la trachée peut suivre en même temps deux directions différentes : ou sortir directement par la glotte, ou passer par une énorme cavité creusée dans l'os hyoïde, et qui forme un véritable résonateur. L'air qui sort directe-

1. Suite. — Voy. pages 337 et 353.

ment donne les sons aigus, tandis que celui qui passe dans la caisse de l'os hyoïde produit les sons graves et sonores.

En examinant à plusieurs reprises des bandes de singes hurleurs, nous avons remarqué que lorsque l'un de ces animaux se livre à ces exercices de chants plus ou moins harmonieux, il se promène seul tout le temps que dure ce concert peu récréatif, tandis que ses compagnons restent dans une immobilité complète.

Il est à noter que c'est toujours le plus gros mâle qui lance en se promenant ces véritables duos à travers l'espace.

Le singe hurleur a le cerveau petit relativement à la grosseur de son corps, et encore ses circonvolutions cérébrales sont-elles peu développées.

Le couata ou singe noir est beaucoup plus intelligent et plus habile que le singe hurleur. Il a le cerveau relativement volumineux et les circonvolutions cérébrales nombreuses.

Nous avons vu un couata de taille moyenne poursuivre un gros singe rouge, qu'il frappait à coups de bâton.

Les mains du couata sont remarquables par leur peu de largeur et leur longueur démesurée.

La chair de ce singe constitue un excellent aliment, de beaucoup préférable à celle du singe rouge et du macaque.

La graisse du couata, liquide à la température de la zone torride, est excellente pour graisser les fusils et pour faire la cuisine.

Le macaque ou singe blanc est l'espèce la plus commune dans les Guyanes. Cet animal donne des preuves manifestes d'intelligence.

Pendant que nos hommes couraient le bois, nous avons assisté un jour à un curieux spectacle :

Un gros macaque se tenait posté devant un essaim de mouches à miel : l'index gauche, placé devant l'ouverture du nid, se relevait de temps en temps comme le clapet d'une soupape.

La mouche qui se présentait à cette porte entr'ouverte était habilement saisie entre le pouce et l'index de la main droite et placée sous la dent.

Un tout petit singe, qui se trouvait à côté, manifestait un air d'envie à chaque capture. Enfin, furieux de ne pas prendre part à ce festin, dont l'éloignait impitoyablement la menace d'une calotte bien appliquée par le gros singe, il se précipite d'un bond sur le nid, le met en morceaux, et s'enfuit au galop. Le gros macaque, auquel sa glotonnerie n'avait pas permis de prévoir ce tour machiavélique, est assailli par des milliers de mouches qui lui font payer cher son égoïsme.

Oiseaux. — Les meilleurs oiseaux sont ceux qui appartiennent à la famille des gallinacées, principalement le hoco et la maraille.

Le hoco, qui est du volume d'une petite dinde, est très facile à tuer; son bréchet est recouvert d'une

couche musculaire épaisse, que l'on peut faire griller comme de véritables filets de bœuf.

Le mâle se fait entendre assez souvent pendant la nuit, et de grand matin, comme le coq. Il se distingue de la femelle en ce que le panache, qu'il porte en guise de crête, est complètement noir, tandis que celui de la femelle est tacheté de blanc.

Cet oiseau, très facile à apprivoiser, se promène comme les poules autour des habitations; nous en avons vu une paire apprivoisée qui faisait son nid sur un arbre.

Les hocos se servent de petites branches qu'ils cassent avec leur bec et qu'ils disposent avec les pattes d'une façon très ingénieuse.

La maraille se tient sur les arbres; elle donne une chair excellente lorsqu'elle est grasse.

Agami. — Très commun sur le bord des rivières, on ne le mange qu'à défaut d'autre gibier. Ces oiseaux attaquent les serpents les plus dangereux pour en faire leur pâture.

Sauriens. — Dans l'ordre des sauriens, nous trouvons le caïman. Le mot *caïman*, qui sert à désigner les crocodiles d'Amérique, est usité chez les indigènes des Guyanes qui n'ont jamais eu de rapports avec la civilisation. La chair de ce saurien, qui a une forte odeur musquée, n'est jamais mangée par les nègres Bosch.

Il nous est arrivé de mettre pied à terre à côté d'un caïman que son immobilité nous faisait prendre pour un morceau de bois mort. Cet animal féroce n'avait qu'à ouvrir la gueule pour nous saisir par une jambe; mais, loin de nous attaquer, il se laissa choir à l'eau et se sauva.

Un Boni qui m'accompagnait ayant voulu prendre des œufs de caïman fut poursuivi avec une telle célérité qu'il ne trouva d'autre moyen d'échapper à son adversaire qu'en grim pant au plus vite sur un arbre. Notre compagne serait resté de longues heures dans cette position s'il n'avait frappé d'une balle le caïman, qui l'assiégeait avec l'opiniâtreté d'une mère défendant sa progéniture.

Le caïman attaque avec avantage tous les mammifères qui traversent la rivière; mais, à terre, le tigre lui livre des combats desquels le puissant représentant de la race féline sort généralement vainqueur.

Nous avons vu un caïman sans queue que des pirates dévorèrent tout vivant. Nos compagnons nous ont dit que ce malheureux avait dû se battre avec un tigre qui lui avait arraché cet appendice.

Le tigre, n'osant affronter la mâchoire formidable de son ennemi, saute sur son dos et lui arrache la queue, qu'il dévore à son aise. Le caïman mutilé regagne au plus vite la rivière pour se mettre en sûreté, mais il est aussitôt attaqué par les pirates, qui lui déchirent la plaie pour se repaître de son sang.

Iguanes. — On trouve un grand nombre d'iguanes sur le bord des rivières; on peut les tuer avec un fusil ou une flèche lorsqu'on les voit sur des arbres qui sur-

plombent la rivière. Souvent ces animaux se précipitent dans l'eau dès qu'ils voient une pirogue. Nous avons saisi un iguane qui s'était assommé en tombant sur le bord de notre embarcation. Lorsque la rivière n'est pas profonde, les Bonis fléchent l'animal ou bien vont le prendre à la main, ce qui est très-facile.

Serpents. — Les reptiles sont représentés par un grand nombre d'espèces dans les Guyanes. Ces animaux se tiennent de préférence sur les lianes qui bordent les rives; nous avons manqué de nous faire piquer en cueillant les fruits parfumés d'une passiflore que les gens de la côte appellent Marie-tambour, et dont les serpents sont très-friands.

Une espèce de serpent aquatique, que les Bonis appellent *ouatra yacouca*, est particulièrement dangereuse pour les voyageurs qui suivent les rivières.

Le serpent boa est assez commun dans les rivières ou sur leurs bords. Cet animal se nourrit d'animaux inoffensifs qu'il surprend lorsqu'ils viennent s'abreuver sur le bord des rivières ou bien lorsqu'ils les traversent.

Mon fidèle Apatou, voyant un jour son chien emporté dans la rivière par un boa gigantesque, n'hésita pas à se porter à son secours, et ce ne fut pas sans une grande émotion que j'ai assisté à la lutte de mon compagnon de route contre le redoutable habitant de ces contrées peu hospitalières. Les anneaux du reptile gigantesque entouraient le pauvre animal, le pressaient, l'étouffaient et semblaient devoir faire déjà craquer ses os; mais bientôt ils furent tranchés par le sabre d'Apatou, qui ramena triomphant son chien vivant sur le rivage.

Les nègres Youcas mangent volontiers la chair du boa, ainsi que celle des serpents venimeux. Une répugnance invincible m'a empêché de goûter de ce mets peu engageant.

Danses. — Les nègres du Maroni aussi bien que tous les noirs d'Afrique dansent avec frénésie. Des chants et une musique infernale, composée de tam-tam et quelquefois de vieilles casseroles, donnent au danseur un entrain indescriptible.

Les femmes laissent échapper par intervalles de petits sons perçants; parfois leurs jambes ne se déplacent pas : elles font seulement quelques petits mouvements qui rappellent, jusqu'à un certain point, les Espagnoles dansant la bandera.

Ces sauvagesses ont une manière particulière de saluer : elles abaissent légèrement le corps par une flexion des genoux, sans incliner le buste, et se relèvent brusquement. C'est ainsi qu'elles remercient le voyageur qui leur fait cadeau de quelques aiguilles ou autres menus objets.

Mariages. — Les nègres Bosch n'ont généralement qu'une femme; il n'y a guère que les chefs qui en possèdent deux ou trois. Le Gran-man n'accorde une femme aux jeunes gens qu'autant que ceux-ci ont montré leurs dispositions pour le travail en plantant un champ de manioc et en construisant une petite maison.

Un jeune homme paresseux ou incapable est condamné au célibat. Les unions entre cousins germains sont assez fréquentes, mais elles sont rares entre frère et sœur. Les enfants nés de ces derniers mariages ne m'ont pas paru moins forts que les autres. Nous devons pourtant signaler que cette sorte d'union est un acte réprouvé par les sauvages. Un nègre Youca qui vit dans de semblables conditions est obligé de se tenir dans l'isolement, ses voisins refusant la fréquentation de sa maison.

Ces noirs ont généralement trois ou quatre enfants, et quelquefois huit ou dix; les jumeaux ne sont pas rares; on nous a montré une femme qui avait eu trois enfants de la même couche. La poitrine de ces négresses est d'un volume ordinaire et n'a rien de répugnant.

Je donne textuellement mes impressions telles que je les ai écrites au village de Cotica le 12 août 1877.

Religion. — Un chef (le Gran-man) m'apporte une poule domestique qu'il vient de tuer avec une flèche. Je l'invite à s'asseoir dans mon carbet, et, pendant que nous prenons du café, je l'interroge sur ses croyances religieuses. Il me dit que tous les nègres du haut Maroni ont un bon Dieu qu'ils appellent



Singe hurleur et macaque. — Dessin de R. Valette, d'après le texte.

Gadou. C'est lui qui a fait les hommes, les singes rouges, le riz, les pingos, le manioc (*sic*).

Le Gadou a une femme connue sous le nom de Maria et un fils nommé Jest Kisti.

J'étonne beaucoup mon sauvage en lui disant que nous appelons le fils de Dieu, Jésus-Christ, et sa mère Marie.

Il n'a aucune notion sur le Saint-Esprit.

Je lui demande ce que les nègres Bonis deviennent après la mort : il me répond qu'il n'a pas d'opinion bien arrêtée sur cette question, mais il pense que les bons vont avec le Gadou et les mauvais avec le Didibi ou diable.

D'où viennent ces idées religieuses, qui ont une si grande analogie avec le christianisme ?

Il est hors de doute qu'elles leur ont été transmises par leurs ancêtres qui furent captifs chez les blancs.

Les Bosch adorent certains animaux, mais pas tous les mêmes ; telle famille respecte le singe rouge, telle autre la tortue, telle autre le caïman, etc.

Beaucoup ne mangent pas la viande de capiaï sous prétexte qu'elle donnerait la lèpre. Remarquons que cet animal présente beaucoup d'analogie avec le cochon. N'y aurait-il pas chez ces sauvages une notion vague de la loi de Moïse, qui, par mesure hygiénique, défendait à son peuple de manger la viande de porc ?

Ces noirs sont très superstitieux : ainsi jamais ils ne diront le nom d'un saut au moment où ils le passent. Le voyageur fera bien de se renseigner avant le départ sur les chutes qu'il doit successivement franchir dans la journée.

Lorsque l'obstacle est dangereux, ils recommandent aux canotiers étrangers de garder le plus profond silence, ou au moins de ne parler que très bas afin de ne pas éveiller la colère de la Divinité. Quelquefois ils me demandaient un peu de tafia pour faire une offrande au Gadou vers le milieu de la chute.

Il est vrai que le sacrificeur prélève généralement une forte part sur ces libations.

Funérailles. — Les morts sont conservés huit jours, pendant lesquels on se livre à des danses et à des chants lugubres.

Le cercueil est transporté matin et soir dans tout le village par des hommes qui l'inclinent à droite et à gauche pour imiter des mouvements de salutation. On considère comme un bon augure ces politesses que le défunt semble adresser en passant devant les carbets.

Ledit cercueil fait de longues haltes au milieu du conseil, réuni sur la place pour le recevoir. Les plus anciens lui font chacun des questions auxquelles il répond en s'inclinant à droite, à gauche, en avant, en arrière.

Tous les matins, un vieillard dont la voix n'est pas moins désagréable que celle du singe rouge, pleure en chantant jusqu'à ce que ce roi des forêts vienne s'associer à la douleur de la nation.

Les cadavres ne sont inhumés qu'en état de pu-

tréfaction avancée. J'ai été assez heureux pour ne pas rencontrer le Gran-man et sa femme défunts en chair et en os. Ceux-ci, étant morts dans le bas de la rivière, n'ont pu être transportés tout entiers : on s'est contenté de rapporter leurs cheveux et leurs ongles.

La fosse, qui avait six pieds, était garnie au fond de madriers disposés en long et en travers. De nombreux objets ayant appartenu aux défunts furent déposés dans la terre avec leurs restes.

Gouvernement. — Justice. — Épreuves. — Les diverses tribus noires du Maroni sont gouvernées par un chef qui porte le titre de Gran-man. Le pouvoir est héréditaire. Le Gran-man actuel des Bonis est par les hommes un descendant du fameux chef qui a donné son nom à la tribu. Mais nous devons signaler que le droit d'aïnesse n'existe pas ; le Gran-man désigne pendant sa vie celui de ses enfants ou de ses frères qui doit lui succéder. Le Gran-man, aidé de plusieurs lieutenants, est surtout chargé du pouvoir exécutif. A lui doit s'adresser le voyageur pour obtenir des canotiers.

Toutes les affaires générales sont discutées par un conseil composé des notables de la tribu. Les jeunes gens en sont exclus jusque vers l'âge de trente ans, tandis que les vieillards en font partie de droit. Ce conseil est également chargé de régler les différends qui existent entre personnes d'une même tribu. Lorsqu'il y a une affaire entre des sujets de deux tribus, le conseil de justice est mixte. Les assemblées se tiennent en plein vent ; tous les membres sont assis sur des escabeaux, à l'exception de l'orateur, qui se tient debout.

J'ai remarqué que presque tous parlent avec une facilité qui ne le cède en rien à la faconde des races latines. La plaisanterie n'est pas interdite à l'orateur, et l'on voit souvent l'auditoire éclater de rire.

Les affaires criminelles sont réglées par le Gran-man et ses lieutenants.

Tout individu soupçonné de meurtre est obligé de boire le poison d'épreuve.

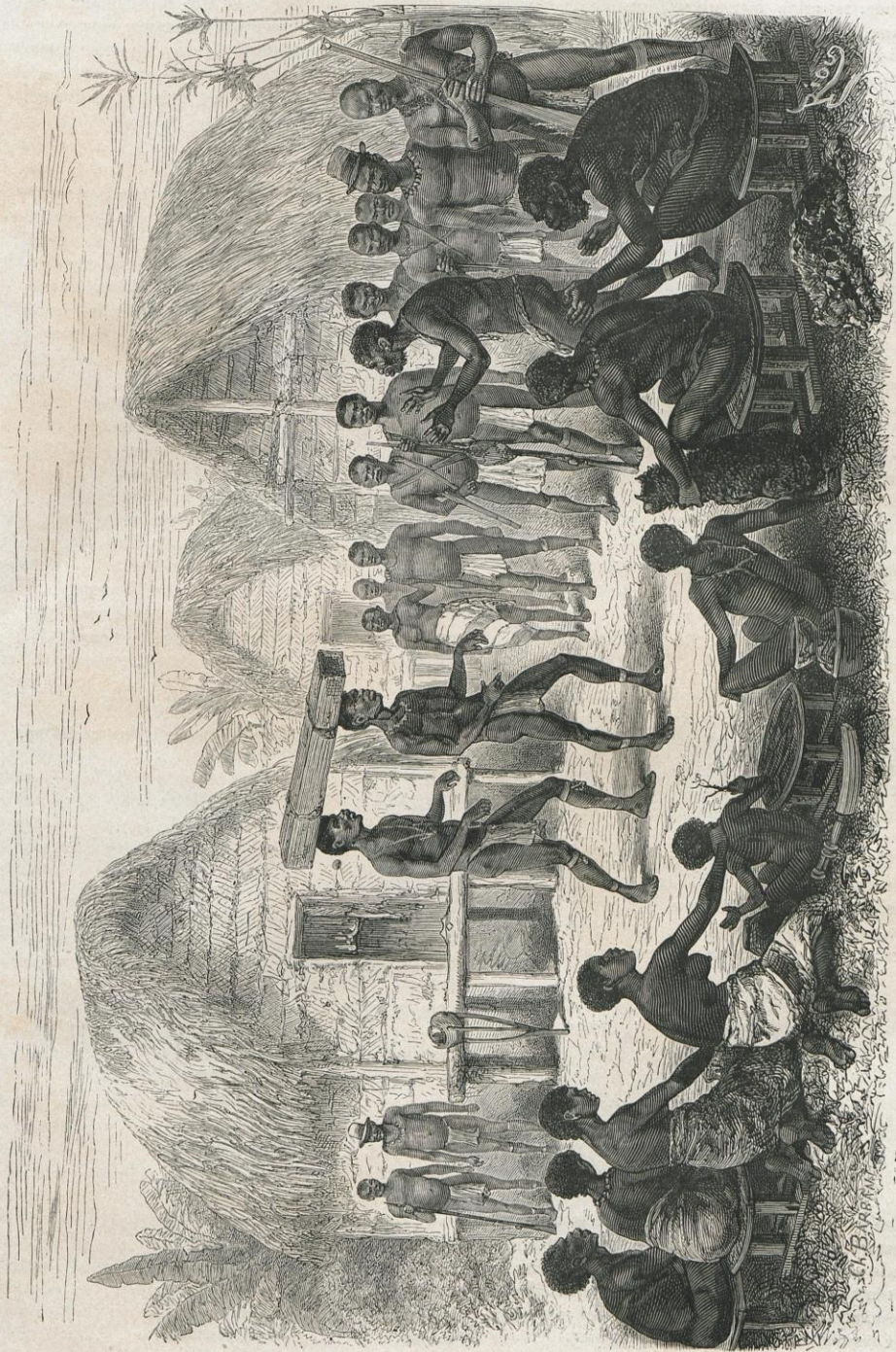
Nous savons par expérience que l'écorce servant à faire l'infusion présentée au criminel, et quelquefois au voyageur qu'on veut effrayer, ne présente aucune propriété toxique.

Quand les accusés tombent en syncope, ce qui arrive, c'est qu'ils se sentent coupables.

Les innocents n'éprouvant aucun malaise après la prise de ce breuvage : ne sont-ils pas convaincus qu'il est toujours sans action sur ceux qui n'ont pas commis de crime ?

J'engage les voyageurs à demander à boire le poison d'épreuve ; c'est la manière de prouver à ces sauvages qu'on vient les voir sans mauvaise intention. Ce n'est qu'après avoir bu ce prétendu poison qu'on peut circuler librement chez les Bonis et les Youcas.

L'arbre qui fournit le poison d'épreuve n'est connu que par le Gran-man et ses lieutenants. D'après la



Enterrement des cheveux et des ongles d'un Gran-man et de sa femme chez les Bois. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

légende, cet arbre merveilleux, capable de tuer les criminels et de guérir les maux les plus incurables, a été indiqué par le Gadou lui-même au premier chef de la nation des Bonis.

Les assassins sont condamnés à la peine de mort : on les brûle vivants sur la place publique.

Langage. — Le langage des noirs du Maroni est surtout composé de mots hollandais et anglais plus ou moins altérés. On trouve en outre des expressions empruntées à l'espagnol, au français et aux divers langages des indigènes américains.

A part les mots empruntés aux sauvages, la langue bosch est identique au créole qui se parle actuellement dans toute la Guyane hollandaise.

Noms de nombre.

ouan	un	tina neigui	dix-neuf
tou	deux	tiventi	vingt
dili	trois	tiventi-neigui	vingt-neuf
fo	quatre	di tenti	trente
feivi	cinq	fortenti	quarante
signuisi	six	feiventi	cinquante
seibi	sept	siguisenti	soixante
eiti	huit	seibenti	soixante-dix
neigui	neuf	ouan hondro	cent
tini	dix	(hondred, hollandais)	mille
tina ouan	onze	ouan	
touloufou	douze		douzound
tina dili	treize		(dinzend, hollandais)

Chaque individu n'a qu'un seul nom pour le distinguer de ses semblables; ce n'est pas un nom de famille : c'est simplement un prénom, ce qu'est chez nous le nom de baptême, et il est donné, tantôt suivant le caprice des parents, tantôt d'après un véritable calendrier qui ne diffère du nôtre que par sa simplicité.

Chez nous on a le choix entre autant et plus de prénoms pour chacun des deux sexes qu'il n'y a de jours dans l'année; tandis que chez eux il n'y a que sept noms pour les garçons et sept noms pour les filles; ils correspondent aux jours de la semaine.

Calendrier des nègres Bosch.

	Noms d'hommes.	Noms de femmes.
Dimanche	Couachi	Couachiba
Lundi	Codio	Adiouba
Mardi	Couami	Abéniba
Mercredi	Couacou	Acouba
Jeudi	Yao	Yaba
Vendredi	Cofi	Afiba
Samedi	Couamina	Amba

Ces gens naïfs croient que le jour de la naissance, et par suite le nom qu'il impose au nouveau-né, influent sur le caractère des individus. Ainsi les femmes qui sont nées le dimanche et s'appellent Couachiba ont la réputation d'être frivoles; les Codio sont rancuniers, les Couacous ivrognes, etc.

Faisons observer que, sans être superstitieux à cet égard, nous aussi nous nous laissons souvent influencer pour ou contre les individus rien qu'en entendant prononcer leurs noms. Ces préjugés sont quelquefois une cause d'ennuis, et même de malheurs, pour toute une existence.

Jours de la semaine.

Monday	Lundi (1 ^{er} jour de travail)
Tou day woko	Mardi (2 ^e jour de travail)
Dili day woko	Mercredi (3 ^e jour de travail)
Fo day woko	Jeudi (4 ^e jour de travail)
Feda	Vendredi (5 ^e jour de travail)
Sata	Samedi (6 ^e jour de travail)
Sunday	Dimanche (7 ^e j. de travail)

Noms des mois.

Ouan moun	Janvier (1 ^{er} mois)
Tou moun	Février (2 ^e mois)
Dili moun	Mars (3 ^e mois)
Fo moun	Avril (4 ^e mois)
Feivi moun	Mai (5 ^e mois)
Signuisi moun	Juin (6 ^e mois)
Seibi moun	Juillet (7 ^e mois)
Eiti moun	Août (8 ^e mois)
Neigui moun	Septembre (9 ^e mois)
Tini moun	Octobre (10 ^e mois)
Tina ouan	Novembre (11 ^e mois)
Touloufou	Décembre (12 ^e mois)

Quelques autres noms d'hommes.

Cofi, Acodi, Lomi, Acoman, Diamoli, Apatou, Alamo, Dogue-Mofou.

Noms de femmes.

Yaca, Sankina.

Substantifs.

sopi	eau-de-vie
glasi	verre
banki	banc
siki	malade
bata	bouteille
bolo	bec
foui	oiseau
mapapi	aile
tè	queue
saca	sac
nefi	couteau
yemba	coton
hamaca	hamac
soula	saut
can	soleil
moun	lune
smoko	fumée
folo	poule
cacafoli	coq
sebita	pléiades

lingua	pendant d'oreille
ouidi	poil
mongo	montagne
rataman	serpent
pecina	orange
eggi	œuf
nodou	bois
faya	feu
faya wodou	bois à brûler
osou	carbet
chitou	roche
data	père
maman	mère
piquin eigué	petit garçon
piquin ouman	petite fille
patata	pommes de terre
planca	planche
saoutou	sel (<i>zout</i> en hollandais)
niamichi	igname
tatamela	fourmis
alichi	riz (<i>ryst</i> en holl. et <i>areci</i> en créole de Surinam)
tifi	dent
beley	ventre
coumba	ombilic
aï	œil
cocoti	tatouage en relief
nosou	nez
mofou	bouche
Gadou	bon Dieu et Ciel
kini	genou
tapa-bali	tonnerre (bruit en haut)
groom	terrain (<i>grond</i> , hollandais)
yesi	oreille
neki	cou
coyipi	mollet
tinga	doigt
cepou	jarretière
tetey	corde
boui	anneau
tikifoutou	jarret
manga	ongle
boto	pirogue ou canot
pali	pagaye
hamaca tetey	corde de hamac
bototetey	corde pour haler les pirogues dans les sauts
watra	eau
watramofou	salive (eau de la bouche)
apouana	bras
ibaca	dos
knopou	bouton (<i>knop</i> , holl.)
hempi knopou	bouton de chemise
casaba	cassave
tabaka	tabac
bouschi	grand bois
doti	terre
cofi	café

neugré	nègre
Youca neugré	nègre Youca
Poligoudou neugré	nègre Poligoudou
coco	poitrine
cocosiki	malade de la poitrine
tabiki	île
feti	bataille

Verbes, adverbess et autres parties du discours.

maignan	manger
cognan	viens manger
deday	mourir
suigui	chanter
slibi	dormir
gui	donner
gui mi piquin casaba	donnez-moi un peu de cassave
ïa	oui
adey	rien
äipi	beaucoup

Adjectifs.

amoi	joli (<i>mooi</i> , holland.)
knopoyamoi	joli bouton
odio	bon
broco	cassé

VII

DE CATICA AU PIED DES MONTS TUMUC-HUMAC.

Excursion au placier d'Aoura. — L'établissement de M. Labourdette désolé par la famine. — Saba et moi nous gagnons la fièvre. — Sans nouvelles de Catica. — Trahison de Joseph. — Heureuse intervention de M. Labourdette. — Je suis obligé de renvoyer des hommes et de me séparer de Saba. — Joseph Folo. — Dogue-Mofou, Alamo et Apatou. — Leur passion pour la pêche et la chasse. — Agréments d'une station de plusieurs heures sous un soleil torride. — Avantages de la résignation. — Une observation importante pour un voyageur. — Un accès de fièvre persistant. — Le programme d'une journée de voyage. — Heureux contre-temps. — Les histoires d'Apatou et de Dogue-Mofou. — Influence de la fumée de mon cigare sur le moral d'Apatou. — Nous arrivons chez les Roucouyennes. — La maladie me quitte la veille du départ. — En route pour les Tumuc-Humac. — Trente Indiens m'accompagnent. — Joseph et ses querelles. — Nègres et Indiens. — Quelques détails de mœurs. — Le Knopofamoi. — Le Maroni. — Préparatifs de départ.

Joseph s'étant chargé de faire mes provisions et de recruter un équipage, j'eus l'idée de remonter le fleuve pour aller faire des études géologiques au placier d'Aoura-Soula, situé à quatre jours de marche en amont. Je trouve l'établissement de M. Labourdette désolé par la famine; les Bonis, occupés de leurs danses, ont négligé de transporter les vivres qu'on attendait depuis plus d'un mois. A mon arrivée, tout l'établissement est en émoi; la moitié du personnel est en proie à des accès de fièvre violents; les coulies et les Arabes ne sont pas plus épargnés que les Européens. Sababodi et moi, nous retombons malades le lendemain de notre arrivée.

Après cinq jours de fièvre continue, je me rétablis rapidement; mais ce qui me désole, c'est que le délai de dix-sept jours s'est écoulé, et je ne reçois pas de

nouvelles de Cotica. Après quatre longs jours d'attente on vient m'annoncer l'arrivée des canots, au moment où je me décidais à partir à la recherche des retardataires.

Joseph a manqué doublement à sa parole : d'abord en ne venant pas, ensuite en ne m'envoyant point de vivres. Les Bonis, après avoir tenté de m'arrêter par la

maladie, essayent sur moi d'un autre petit jeu cent fois plus terrible : la famine.

M. Labourdette, auquel je suis heureux de témoigner ici toute ma reconnaissance, me sauve de cette situation en m'offrant un baril de coac qu'il vient de recevoir ; mais ce n'est pas assez pour nourrir dix hommes pendant une traversée de quinze jours. Je me



Iguanes (voy. p. 370). — Dessin de R. Valette, d'après des sujets rapportés par l'auteur.

vois, à mon grand regret, obligé de renvoyer quatre noirs de Mana et de me séparer de mon pauvre petit Sababodi, qui est d'ailleurs gravement malade.

Le lendemain, je me mets en route avec un seul canot et quatre hommes. Saba, que j'ai fait transporter sur la plage, sur le dos d'un Indien Emerillon, qui chassait près de là, verse des torrents de larmes en me quittant. Forcé par les circonstances de l'aban-

donner, je lui remets des lettres pour mes collègues, le recommandant à leurs bons soins ; ils se chargeront de le remettre sur pied, et il restera à leur service jusqu'à mon retour.

Mon équipage se compose d'un homme de Mana, nommé Joseph Foto, et de trois Bonis. Deux de ces sauvages sont des vieillards de soixante-cinq à soixante-dix ans. L'un d'eux, nommé Dogue-Mofou, très grand



Le docteur Crevaux et Sahabodi. — Dessin de A. Rixens, d'après des photographies.

et très gros, fait enfoncer par son poids mon canot au point de le faire submerger. L'autre, qui répond au nom d'Alamo et frère du précédent, est tout petit, malingre et incapable de marcher, par suite de nombreuses blessures qui lui ont occasionné la perte de tous les doigts du pied droit. Le troisième Boni se nomme Apatou. C'est un homme d'environ trente à trente-cinq ans, qui présente des qualités physiques parfaites. C'est lui que je choisis comme patron de notre embarcation. Joseph Foto, mon cuisinier, est un sujet rempli, j'allais dire pétri, de bonnes intentions; mais c'est un canotier des plus médiocres. D'un autre côté, mes hommes ne témoignent pas d'un bien vif enthousiasme; ce n'est qu'en doublant leur solde que je parviens à les entraîner.

Nous marchons bien le premier jour; mais, à peine arrivés dans les grands sauts à la bifurcation de l'Aoua, les Bonis, à l'exemple des Poligoudoux, passent de longues heures à flécher le coumarou, pendant que je me morfonds au soleil en les attendant. La chasse a pour eux encore beaucoup plus d'attrait que la pêche. S'ils aperçoivent la queue d'un gibier minuscule sur la rive, vite mes scélérats sautent à terre et courent le grand bois pendant des heures entières. Force est aux voyageurs de se résigner à les attendre avec la patience d'un autre Job : ce que je me résous à faire d'autant plus facilement que j'ai la triste expérience de ce qu'il en coûte de contrarier les passions de ces faces de café au lait. Après avoir passé les grands sauts qui se trouvent près de l'embouchure de la crique Maroni, nous entrons dans les eaux calmes de l'Itany.

En remontant l'Itany l'on est frappé de la monotonie du paysage. La rivière présente souvent l'aspect d'une longue avenue masquée au fond par une colline au pied de laquelle on aperçoit des roches dénudées par les eaux. Devant ce tableau qui se renouvelle à chaque pas, le voyageur se demande souvent de quel côté va tourner la rivière. Rien n'est cependant plus facile que la solution de ce problème. La rivière tourne toujours à droite si les rochers qui sont au pied de la colline se trouvent près de la rive gauche; elle tourne à gauche si les roches sont situées près de la rive droite.

Le pourquoi, le voici, et il s'applique également aux sauts. Les rochers forment comme le squelette d'une partie de la colline ravagée par les eaux. Le courant n'ayant pu traverser le noyau de cette masse, a dû, pour se frayer un passage, subir une déviation du côté opposé à la résistance. Cette remarque, sur laquelle j'ai insisté, est des plus importantes pour le voyageur; elle m'a permis de prendre un grand ascendant sur mon escorte, lorsque à une distance très éloignée encore, sur la nappe d'eau qu'on aurait pu croire sans fin, j'indiquais à mes hommes, qui d'abord refusaient d'y croire, même après expérience, si la rivière tournerait à droite ou à gauche. Ces hommes naïfs, surpris de me voir deviner ainsi le cours de la rivière, ne tardèrent pas à partager ma confiance sur l'issue d'une

expédition que le Gadou protégeait si visiblement.

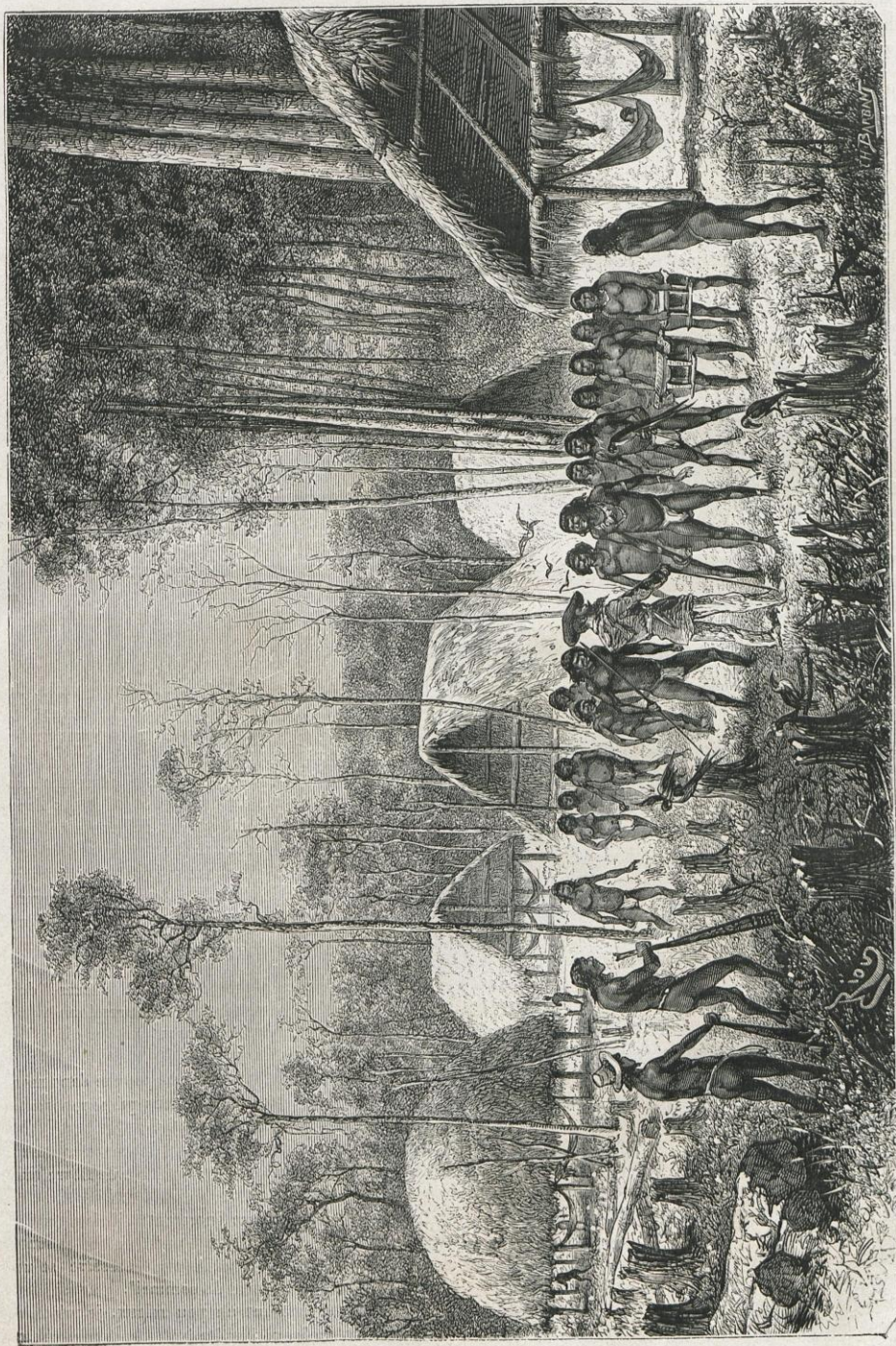
Les rives basses et marécageuses de la rivière me plaisent d'autant moins que je prévois des accès de fièvre. En effet, après le cinquième jour de voyage, je sens mon appétit diminuer et finalement disparaître complètement. Je passe une nuit agitée, et le matin je vomis le café à la quinine que j'avais pris à mon lever. Je sens qu'un repos de quelques jours me serait indispensable, mais il faut marcher; nous avons encore six jours de traversée pour arriver au pays des Roucouyennes.

Ce qui me fait le plus souffrir, c'est de ne pouvoir confier à personne le secret de ma maladie. Je trompe Joseph en jetant aux poissons les repas qu'il continue à me servir régulièrement. Nous continuons à marcher pendant six jours, et pendant tout ce temps la fièvre ne cesse de me tourmenter. Je n'ai d'autres soulagements que de m'arrêter pendant un instant au moment de la forte chaleur, qui correspond généralement avec le maximum d'intensité de ma fièvre.

Voici à peu près le programme d'une de ces journées, dont le souvenir restera éternellement gravé dans ma mémoire :

Je me lève à cinq heures avec un léger mal de tête. Je vais me laver le front au bord de la rivière, mais la fraîcheur de l'eau ne produit aucun effet. Joseph me prépare mon café, que je prends avec un morceau de biscuit dont j'ai emporté une petite provision; mais les insectes s'y sont mis, et je ne le mange qu'avec beaucoup de répugnance. Pendant ce temps, mes hommes mangent quelques gros poissons, aymaras ou coumarous, qu'ils font bouillir avec du piment. Nous nous mettons en route vers sept heures; je m'installe sur mon petit banc, ma boussole d'embarcation en face de moi, mon cahier de notes sur les genoux. J'inscris le tracé de la route au fur et à mesure que nous avançons; ce travail ne me laisse de répit que lorsque la rivière suit un long trajet en ligne droite. Vers huit heures, la soif me prend. Je puise un peu d'eau le long du bord, avec une calabasse, et j'en bois une gorgée. Mais, cinq minutes après, le supplice recommence, ma soif devient aussi vive qu'auparavant, et malgré les pressantes recommandations du brave Apatou, qui paraît me témoigner beaucoup d'intérêt, je bois en une heure environ un litre d'eau; et cela en me retenant le plus possible.

Vers neuf heures, je suis pris de nausées suivies de vomissements. A ce moment, généralement, j'éprouve un peu de tranquillité. La soif disparaît peu à peu, mais j'ai plus chaud, et je suis obligé de changer mon gros veston de laine contre un autre plus léger. A la fraîcheur du matin succède un soleil torride. Je mets une serviette sous mon chapeau de feutre pour me garantir contre les insulations, qui sont toujours très graves. Quelquefois cependant il s'élève un peu de vent vers dix heures; j'éprouve alors une sensation de froid telle, que je serais tenté de croire à un abaisse-



Arrêtée chez les Roucouyennes (voy. p. 386). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

ment subit de la température de l'air; cependant mes baromètres n'indiquent qu'une variation minime, quelquefois nulle.

Vers midi, le soleil commence à devenir chaud; l'attention que je suis obligé de donner à mon tracé me fatigue beaucoup. C'est le moment de prendre quelques instants de repos; malheureusement, le feuillage n'est jamais assez fourni pour m'abriter complètement contre l'ardeur du soleil, qui, je l'ai déjà dit, est d'autant plus dangereux qu'il frappe au repos. Je remédie autant que possible à cet inconvénient en disposant tant bien que mal ma couverture au-dessus de ma tête. Vers une heure, je commence à transpirer, et, à deux heures au plus tard, nous reprenons notre marche en avant. Parfois je me trouve tout à fait bien à partir de ce moment; d'autres fois j'éprouve une peine indicible à abandonner mon hamac, et il me faut un grand bain dans la rivière pour réveiller mon organisme. La température de l'air atteint son maximum vers le moment du départ; je mouille alors la serviette qui est placée sous mon chapeau. L'évaporation de l'eau me procure une légère fraîcheur qui n'est pas désagréable.

A partir de quatre heures, le soleil est généralement masqué par un rideau de grands arbres qui bordent la rive. Mais lorsque les bords sont marécageux comme dans l'Itany, le soleil nous incommode jusqu'à cinq heures.

Cinq heures, c'est la fin de notre étape; nous avons marché pendant huit heures en tout. Il nous arrive quelquefois de ne pas trouver un endroit convenable pour y établir notre campement; nous continuons alors jusqu'à six et même sept heures. Ces contre-temps, dont je suis loin de me plaindre, me font gagner beaucoup de chemin. Mes canotiers, que presse le besoin de se réconforter par un bon et solide repas, marchent deux fois plus vite que pendant la journée.

Arrivé au lieu du campement, je prends rapidement le croquis d'un gibier ou d'un poisson que je rencontre pour la première fois, je calcule la distance parcourue, qui varie entre quinze et vingt-cinq kilomètres, suivant les obstacles que nous avons eu à franchir; je prends ensuite mon bain, et j'attends l'heure du repas sur mon hamac ou sur un rocher.

Je prends quelques notes sur les montagnes, les îles, les criques et les sauts que nous avons rencontrés.

Apatou et Dogue-Mofou éprouvent un vrai plaisir à me raconter, à propos de chaque accident de terrain, les faits historiques qui s'y rattachent. C'est par ce chemin que le fils de Boni vint surprendre les Youcas réunis en conseil, pour venger la mort de son père; c'est là, près de la crique Juini, que les Youcas ont assassiné Boni.

En passant près de la crique Oyacoulet, ils me racontent le massacre de leurs ancêtres par les farouches Indiens qui ont donné leur nom à la crique. Actuellement les ennemis les plus redoutables des Bonis

sont encore les Oyacoulets; c'est précisément pendant cette saison que ces sauvages viennent dans l'Itany à la recherche des œufs de lézard dans les bancs de sable mis à sec. Mes hommes font le quart à courir avec leurs fusils.

Entre six et sept heures du soir, Joseph ayant préparé le dîner pour tout le monde, Alamo et Dogue-Mofou ayant préparé par le boucanage le poisson et le gibier, nous mangeons à la lueur d'un morceau d'encens fixé dans un piquet planté en terre. Après le dîner, je m'assieds par terre près du feu en fumant un cigare avec un plaisir qui est toujours en rapport direct avec mon état sanitaire. Apatou est content de me voir fumer: non point parce que je lui donne habituellement la moitié de mon cigare, mais parce qu'il voit dans ces dispositions un signe de santé chez moi. Avant de me coucher, je partage avec lui, et quelquefois avec tout l'équipage, lorsque la journée a été bonne, quelques gouttes de rhum fabriqué par les sœurs de Mana.

Apatou pend son hamac à côté du mien, et, quand je suis bien disposé, je lui fais raconter ses exploits de chasse. Je remarque que cet homme est très observateur; il me donne, sur les mœurs des animaux du pays, des détails pleins d'intérêt.

Pendant la nuit mes hommes entretiennent un grand feu qui sert à boucaner le gibier et à chasser les animaux dangereux.

Après seize jours d'une marche non interrompue, nous arrivons enfin au village des Roucouyennes. Je fais un peu de toilette pour me présenter devant les chefs de ces sauvages et je fais tirer quelques coups de fusil en leur honneur.

Personne ne vient au *dégrad*, les aboiements des chiens indiquent seuls la présence d'habitants dans ces parages. Apatou me dit que les Indiens n'ont pas l'habitude de se déranger; il faut aller les trouver. A notre arrivée à la plus grande case, les hommes, nonchalamment étendus dans leurs hamacs, ne bougent pas, mais les femmes nous apportent deux escabeaux et deux vases en terre contenant du poisson bouilli avec du piment.

Quelques oiseaux apprivoisés, des toucans, des aras et des agamis, paraissent seuls impressionnés par notre arrivée. Les agamis tournent autour de nous en faisant des bonds singuliers.

Après une légère collation, je me couche dans mon hamac au milieu de quelques Indiens qui se reposent; leurs femmes travaillent aux abatis.

Pendant mon séjour au milieu de ces peuplades sauvages, je suis pris d'un nouvel accès de fièvre que je suis obligé de leur cacher.

Devant leur surveillance incessante, il faut que je me donne les apparences d'un homme en bonne santé qui éprouve seulement une fatigue excessive et un pressant besoin de repos et de sommeil.

Une nuit, me trouvant un peu mieux, je m'entretiens avec les chefs que j'invite à un repas somptueux

préparé par Joseph. Trois boîtes de conserve, une bouteille de vin, un litre de tafia, sont absorbés dans ce festin. Je ne me retire que lorsque mes invités me disent, dans leur langage fort réaliste, qu'ils sont satisfaits et que leur « ventre est plein. »

Je ne puis dormir une seconde : nous sommes littéralement dévorés par les moustiques.

La fièvre me reprend dans la journée; je fais accrocher mon hamac dans un carbet, dans le grand bois, où les Indiens passent la nuit pour éviter les moustiques.

Un peu remis dans la soirée, j'offre un nouveau festin au *tamoutchi* (chef) et aux deux membres les

plus notables de la tribu. Je trouve mes hôtes plus communicatifs que la veille : c'est sans doute parce qu'ils ont vu tous mes bagages étalés au soleil; ces beaux couteaux, ces glaces, ces étoffes aux couleurs brillantes ont excité leur convoitise.

Le tamoutchi consent à me donner tous les hommes valides de la tribu pour m'accompagner jusqu'au Yary. Il enverra le lendemain une embarcation pour prévenir tous les gens qui se trouvent dans leurs abatis. En attendant, les femmes nous préparent des galettes de conserve pour le voyage.

Le lendemain, me sentant encore indisposé, je



Un abatis chez les Roucouyennes. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

prends un purgatif et de la quinine dans mon carbet, où je me traite sans être vu par personne. Malgré ces précautions il est évident que les Indiens et les Bonis commencent à avoir des craintes sur ma santé. Parfois ils s'approchent de mon hamac pendant la nuit pour m'épier. La vérité est que je me trouve dans un état de faiblesse extrême, et, en essayant mes forces, je constate que je ne puis faire cent pas sans m'asseoir.

Comment ferai-je donc pour franchir toute la chaîne des monts Tumuc-Humac ? Ma situation est déplorable : je n'ai plus qu'une minime confiance dans le résultat de mon exploration. D'ailleurs l'insuccès de mes prédécesseurs n'est pas fait pour m'encourager ;

c'est dans ces parages que s'est arrêtée la Commission franco-hollandaise qui avait l'intention d'aller au Yary. Mon collègue Chevalier a tenté deux fois le passage des montagnes, et deux fois la maladie a trahi son énergie et sa ténacité. Il est arrivé une première fois jusqu'à Cotica, et une deuxième au *dégrad* des Roucouyennes, à la tête du sentier de l'Apaouani.

Joseph, qui l'accompagnait, m'a dit que l'état de faiblesse dans lequel il se trouvait lui fit perdre l'équilibre en traversant le premier ruisseau qu'on rencontre sur la route. Une chute violente acheva de l'épuiser et le contraignit d'abandonner son projet.

Le R. P. Krœnner n'a pas été plus heureux : la

maladie l'a arrêté une première fois chez les Indiens Roucouyennes, et cette fois-ci chez les Bonis.

Dernièrement un chercheur d'or audacieux, M. La-bourdette, est venu tenter fortune jusque dans cette région. Ce jeune homme a été obligé de se retirer devant les pluies qui l'ont empêché de faire aucune observation.

Par un bonheur extrême la fièvre me quitte la veille du jour que j'avais fixé pour le départ.

Le lundi, 17 septembre, je me mets en route avec trente Indiens Roucouyennes, hommes et femmes.

Nous arrivons au point de campement vers cinq heures du soir.

Pressés d'avancer, mes Bonis et mes Indiens n'ont pris que deux aymaras et un petit couata. Le chef de mon escorte indienne, Apoïké, qui se montre très flatté des égards que j'ai pour lui, m'apporte un gros morceau du poisson qu'il a préparé lui-même. Il se montre fort étonné, presque humilié, en voyant que je consomme à peine la dixième partie de son plat.

La vérité est que ne jouissant pas encore d'une santé très florissante, bien que la fièvre ait cessé, je dois encore prendre beaucoup de ménagement. Mon système nerveux n'est pas remis des secousses violentes qu'il a éprouvées.

Joseph, dont l'unique souci est de me bourrer de poisson bouilli ou de gibier, ne s'occupe en rien de mon état sanitaire; il passe des heures entières à me remplir les oreilles de ses histoires, qui, par malheur, ne sont ni instructives ni intéressantes. Ensuite surviennent des discussions stupides à propos de rien entre cet irascible cuisinier et Dogue-Mofou. Ce sont à tout moment des disputes animées, qui finiraient par des coups de poing si je n'étais constamment là pour m'interposer. Leur ignorance leur suggère incessamment les questions les plus absurdes du monde, ce que je ne parviens pas à leur persuader. Ces affreux nègres passent le reste de leur temps à gémir et à se plaindre du défaut de nourriture et de l'excès de travail.

Les Indiens, au contraire, ont marché toute la journée sans se plaindre et presque sans parler. Quand ils se sentaient fatigués, je les ai vus prendre leurs flûtes, qui sont faites de tibias de biche, et donner le change à leur fatigue en jouant de petits airs pendant que les autres continuaient à pagayer. Arrivés au lieu du campement, ils se mettent à rire et à causer entre eux, avec une modération qui me frappe beaucoup et qui contraste singulièrement avec la grossièreté de mes noirs.

L'Indien des grands bois, sobre dans son langage comme dans ses amusements, se rapproche plus de la civilisation que les noirs qui ont été élevés ou qui ont vécu parmi les blancs. L'esclavage, ou le mépris dont ils ont eu à souffrir, ont sans doute contribué à dégrader ces derniers. Les voyageurs en Afrique, tels que Livingstone, ont trouvé plus de qualités intellectuelles et morales chez beaucoup d'indigènes.

Me trouvant assez dispos au réveil, je me mets en route après le lever du soleil dans une toute petite pirogue montée par deux Indiens de bonne volonté. Le jeune Yaouchi, le meilleur joueur de flûte de sa tribu, me sert de patron de canot. Le beau Tartaïcu, qui a eu l'originale idée de se peindre en noir des pieds à la tête pour paraître plus beau, se tient à l'avant de ma pirogue. L'embarcation n'étant pas chargée de bagages, nous marchons avec une rapidité prodigieuse. Mais si notre vitesse est considérable, notre attention doit être bien grande pour nous bien tenir en équilibre, car le moindre mouvement de travers peut faire chavirer notre fragile esquif et nous envoyer prendre un bain dans les eaux profondes de l'Itany, ce qui, par parenthèse, ne nous eût souri que tout juste.

Vers dix heures, nous abordons enfin à un abatis des Indiens Roucouyennes, situé dans le bois à une distance d'un kilomètre environ de la rive gauche. Nous récoltons quelques bananes et des cannes à sucre; je fais suspendre mon hamac entre deux arbres et me repose en attendant l'arrivée de mes canots.

Alamo étant tombé subitement malade dans la matinée, je le fais redescendre. Je regrette beaucoup la perte de cet homme qui se montrait très serviable et dont la belle humeur égalait la bonne volonté.

Nous nous remettons en route vers une heure pour arriver à cinq heures à notre lieu de campement. Notre navigation sur le fleuve Maroni est terminée. Enfin! Après trente-trois jours de marche avec une moyenne de huit heures par jour, nous arrivons au *dégrad* où les Indiens laissent leurs canots dans leurs voyages à travers la chaîne des Tumuc-Humac. La largeur de l'Itany à ce point varie entre douze et quinze mètres. Les Indiens nous apprennent que la rivière cesse d'être navigable à une demi-journée de marche de notre station, un peu au-dessus de l'embouchure des criques Saranaou et Coulé-Coulé.

Nous pourrions aller visiter une énorme roche de quartz blanc, réputée dans le pays et désignée par les Bonis sous le nom de Knopoiamoï. Ce nom barbare est composé de *Knop*, qui en boni veut dire bouton (c'est le hollandais *knoop*), et de *moi*, qui veut dire joli (c'est le hollandais *mooi*). C'est à ce mamelon célèbre que s'est arrêtée la Commission franco-hollandaise dans son exploration du Maroni. En raison de ce souvenir nous lui avons donné le nom de M. Vidal, président de cette commission, qui est encore aujourd'hui au service de la marine française.

La direction générale du Maroni est sud un quart sud-ouest, en considérant l'Aoua et l'Itany comme la continuation du fleuve.

Les affluents dignes d'être signalés sont :

Sur la rive gauche, les criques Ana, Paramaka, Japanahoni, Gonini, les Trois Isles, Oyacoulet, Aroni, Oueï-Foutou.

Sur la rive droite, les criques Sparonine, Abou-



Passage sur des troncs d'arbres (voy. p. 384). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

nami, Inini, Araoua, Maroni, Alama, Saranaou, Coulé-Coulé et Ouaremapan.

Le Maroni est un beau fleuve qui n'a pas moins de douze à quinze cents mètres de largeur jusqu'à une distance de vingt lieues au-dessus de l'embouchure, et quatre à cinq cents mètres à quatre-vingt-dix lieues dans l'intérieur. Sa longueur n'est pas en proportion avec le débit de ses eaux ; en comptant les détours il n'y a que cent trente-trois lieues depuis sa source dans les monts Tumuc-Humac jusqu'à son embouchure.

La hauteur du Maroni au-dessus du niveau de la mer est d'environ cent dix mètres au point où nous l'avons quitté près de la crique Saranaou.

Son cours est entravé par des barrages formant une série de bassins ; il présente plutôt l'image d'un escalier que d'un plan incliné.

Dans la soirée mes hommes descendent tous les bagages et font leurs derniers préparatifs de départ pour le lendemain matin.

Après une bonne nuit de repos, je vais prendre un bain dans la rivière et faire une petite promenade pour essayer mes forces. Je m'aperçois avec plaisir que je suis plus solide sur mes jambes que les jours précédents. Joseph, avec sa franchise brutale, m'avait annoncé, il y a quelques jours, que mes yeux devenaient jaunes. Je trouve par hasard, en défaisant mes bagages, une petite glace, qui faisait partie des objets que je destinai aux sauvages. Je constate effectivement que mon domestique avait raison ; mais peu m'importe la teinte de ma peau et la couleur de mes yeux, je suis trop heureux de pouvoir me tenir sur mes jambes. Si mes forces ne viennent pas à me trahir, dans une heure j'aurai dépassé tous mes devanciers.

Du reste, si je voulais me laisser aller à mes réflexions sur ma situation présente, je la trouverais aussi mauvaise, sinon plus, que celle de tous les ex-

plorateurs qui sont arrivés jusque dans cette région. N'est-ce pas, en somme, une véritable folie que de s'engager dans ces forêts désertes, avec des accès de fièvre presque journaliers, et une maladie de foie qui a déjà profondément altéré ma constitution et qui peut devenir très grave ? Que vais-je devenir si le mal vient à empirer dans ces solitudes ? J'ai la triste perspective de me voir abandonner par mes hommes aux premiers symptômes du mal.

Les Indiens m'ont déclaré, en effet, avant de se mettre en route, qu'ils seraient obligés de me quitter en cas de maladie, pour ne pas succomber eux-mêmes à la famine.

Mais, en vue du résultat, je ne veux pas arrêter ma pensée sur ce que je puis craindre. Le sort en est jeté. En avant !

Le 29 septembre, à huit heures et demie, mes trois Indiens ont fini de charger mes bagages et mes provisions sur des hottes qu'ils ont fabriquées avec des feuilles de palmier. Pour les mettre en train, je leur distribue trois litres de tafia ; au fond, je dois avouer que ma générosité n'est pas aussi grande qu'ils pouvaient le supposer : je ne saurais emporter ce liquide.

A trois heures nous nous mettons en route.

J'éprouve un moment de défaillance au départ ; je crains que mes jambes ne se refusent à un trajet

aussi fatigant. Il me faut un grand effort de volonté pour me mettre au pas ordinaire sans que mes compagnons s'aperçoivent de ma faiblesse. J'y réussis mieux que je ne l'avais espéré.

Nous sommes obligés de traverser sur des rochers et des troncs d'arbres les nombreux cours d'eau qui sillonnent notre route.

Docteur Jules CREVAUX.

(La suite à la prochaine livraison.)



Toucans (voy. p. 330). — Dessin de R. Valette, d'après des sujets rapportés par l'auteur.



En route. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'INTÉRIEUR DES GUYANES,

PAR M. LE DOCTEUR JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE¹.

1876-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

VIII

A TRAVERS LES TUMUC-HUMAC.

La file indienne et le sentier des Indiens. — Espoir. — La crique Saranaou. — En'avant! — La crique Coulé-Coulé. — Un peu d'hydrographie. — Les *Crocrous*. — Les monts Foubou et Yombé-Caf. — Le mont Casaba-Tiki. — Une bouteille de champagne et le baptême du mont Lorquin. — Le Polioudoux. — Manière de découvrir un horizon par Apoiké. — La crique Apaouani et le mont Chiton-Mongo. — Les garde-manger des Indiens. — Encore la fièvre. — Apoiké et Dogue-Mofou charrons. — Leur ardeur au travail. — Deday, deday! — Arrivée d'Indiens Roucouyennes. — Échanges en faveur d'un musée ethnographique. — *Calina* et *papa*. — Détails techniques sur les Tumuc-Humac.

Peu à peu mes idées tristes se dissipent. Les Indiens, mis en gaieté par le tafia, me communiquent leur entrain. Je laisse mes nègres au loin derrière moi et vais prendre le deuxième rang de la file indienne, derrière mon ami Yaouchi, qui, malgré sa charge, marche d'un pas accéléré et trouve même

moyen de jouer quelques petits airs sur la flûte pour entretenir ma bonne humeur.

Je marche ainsi, comme un automate, pendant quatre heures consécutives, sans avoir conscience du chemin que je parcours; mon esprit est occupé ailleurs; je suis plein d'enthousiasme à l'idée que dans trois jours j'arriverai au sommet d'une chaîne de montagnes que nul n'aura traversé avant moi. Il

1, Suite. — Voy. pages 337, 353 et 369.

fait que j'atteigne ce but, dussé-je succomber en y arrivant.

Une chose surtout me frappe dans le cours de cette excursion, c'est de voir comment mon guide parvient à reconnaître sa route. Depuis que je marche dans le sentier des Indiens) c'est ainsi qu'on l'appelle), je n'ai pas encore vu la moindre trace de pas, ni le moindre indice qui puisse nous diriger.

Vers une heure, nous arrivons à un carbet en ruine, où mes compagnons se sont arrêtés pendant la dernière saison sèche, en allant visiter leurs amis du Yary.

Pendant que le gros de mon escorte prend un moment de repos, je pars en avant avec Apoïké et Apatou.

A la cinquième heure de marche, je vois avec plaisir que nous avons laissé loin derrière nous les terrains marécageux pour gravir des collines.

Pendant notre marche à travers la plaine, nous avons rencontré la petite crique Saranaou, que nous avons pu traverser sur des troncs d'arbres.

Le lendemain nous arrivons, au bout d'une heure et demie de marche, à une roche granitique où les Indiens aiguissent les sabres d'abatisés et les couteaux que je leur ai donnés.

Un peu plus loin, nous trouvons une montagne que les Bonis désignent sous le nom d'Adidon-bogo-Goni, ce qui veut dire : *Adidon a cassé son fusil*. Nous en faisons l'ascension presque à pic. Je consulte mes instruments, et je constate que de sept cent cinquante-deux millimètres qu'il marquait au pied de la montagne, le baromètre s'est abaissé à 743^{mm},5 à notre arrivée sur le long plateau qui la surmonte.

Nous suivons la crête et nous arrivons près de la crique Coulé-Coulé, où nous établissons nos hamacs. Notons que, au point de vue hygiénique, il vaudrait mieux coucher sur les hauteurs que dans les vallées, mais le besoin d'eau pour faire la cuisine nous oblige à toujours camper sur le bord des criques.

Le troisième jour, nous suivons la rive droite de la crique Coulé-Coulé. Cette rivière, un des principaux tributaires du fleuve Maroni, mesure de dix à douze mètres de large; l'eau n'atteint pas plus d'un mètre pendant cette saison; mais la hauteur de l'escarpement des rives, qui ont jusqu'à huit ou dix mètres, me fait penser que le Coulé-Coulé charrie un volume d'eau considérable pendant la saison des pluies. En suivant cette rivière, nous sommes obligés de nous tenir à une certaine distance, à mi-côte des montagnes, de peur de nous laisser entraîner dans son lit, qui est un véritable précipice.

Chaque colline est séparée de sa voisine par une petite vallée marécageuse, où l'on ne rencontre que des palmiers. Il serait absolument impossible de faire ce trajet pendant la saison pluvieuse, car, même au plus fort de la sécheresse, on enfonce quelquefois dans la boue jusqu'au-dessus des genoux. Aussi les Indiens ne font-ils leurs voyages à travers la montagne qu'au

milieu de la saison sèche, dans les mois de septembre et d'octobre.

Nous franchissons en quatre heures les quatorze collines que les nègres Bonis désignent sous le nom de *Crocrou-Crocrou*. Je n'ai pu savoir l'étymologie de ce mot. *Crocrou*, en langue roucouyenne et en galibi, sert à désigner un panier à jour en *arouma*, dans lequel on met des fruits.

Nous traversons successivement les montagnes de Foubou et de Yombé-Caï. Cette dernière a tiré son nom d'un Indien nommé Yombé, qui est tombé là dans un précipice : *caï* veut dire *tomber*.

En descendant la montagne, nous entendons un grand bruit vers l'ouest: c'est une chute de la crique Coulé-Coulé qui ne mesure pas moins de quinze mètres d'élévation sur une étendue de vingt mètres. La roche principale qui forme le saut est taillée à pic sur une hauteur de plus de dix mètres. Apatou et moi nous nous asseyons un instant pour admirer cette cascade aux eaux limpides, qui offre un aspect des plus majestueux. La rivière, à cet endroit, a quatre mètres de largeur, et l'eau coule en nappe sur une épaisseur qui ne dépasse pas dix à quinze centimètres.

La température de l'eau n'est que de vingt-trois degrés deux dixièmes.

Cependant nous approchons rapidement du but de cette excursion. Encore une heure de marche, et je serai au sommet des monts Tumuc-Humac.

La montagne Casaba-Tiki, qui est en face de nous, n'est que la continuation de la montagne Yombé-Caï, dont nous venons de parler, et dont elle est séparée par une échancrure peu profonde, où la crique Coulé-Coulé prend sa source. En faisant l'ascension de cette montagne, Apatou me fait remarquer une éclaircie dans les arbres, d'où nous pouvons contempler, à une distance d'environ quatre lieues, dans une direction nord-est-ouest, un mamelon surplombé d'une grosse roche blanche. On dirait les ruines d'un gros château féodal.

Arrivé au sommet, je constate que le baromètre s'est abaissé à 728^{mm},5. De ce plateau, Apoïké me montre une autre montagne, également mamelonnée, dans la direction du nord-est-ouest, et à une distance qui ne dépasse pas dix kilomètres, car je distingue facilement les arbres à l'œil nu.

Je suis enfin arrivé à mon but. Advienne maintenant que voudra, je suis sûr de ne plus être abandonné par mon escorte; on ne pourra plus revenir sur ses pas. Poussés par la faim, car l'extrême sécheresse a fait descendre tout le gibier dans la plaine, mes hommes, afin de pourvoir à leur nourriture par la chasse, sont obligés forcément de se diriger sur l'Apouani, qui n'est distant que de deux petites journées de marche, tandis qu'il en faudrait au moins trois pour retourner à l'Itany.

Je voudrais bien séjourner un peu sur la crête du Tumuc-Humac, mais les Indiens me font observer que

nous manquons d'un indispensable élément, l'eau. Cependant je ne veux pas quitter ce point important, qui sépare le bassin du Maroni de celui de l'Amazonie, sans y laisser quelque vestige de mon voyage. Je partage avec mon escorte une bouteille de champagne, la dernière, que j'avais soigneusement emballée et mise de côté pour le baptême de la montagne, à laquelle, en souvenir de mon pays natal, je donne le nom de mont Lorquin. La bouteille vide servira de monument pour attester le passage d'un Français dans ce pays inconnu jusqu'à ce jour.

Nous reprenons notre marche à la suite de cette importante cérémonie.

Le baromètre, après une demi-heure, ne descend pas au-dessous de sept cent trente-quatre degrés. Plus loin, en arrivant à un point où le baromètre marque sept cent trente-sept degrés, nous rencontrons une petite crique, ou plutôt un torrent qui est une branche du Coulé-Coulé.

La montagne qui s'élève sur la rive opposée de cette crique est désignée sous le nom de Polioudoux, du nom d'un arbre dont se servent les Indiens pour faire leurs pagayes.

Nous arrivons au couchage vers quatre heures, après une marche effective de huit heures.

Quatrième jour, 22 septembre. — Avant de partir, je note la température de l'air, qui est de 20°,7; le baromètre marque 738°,3 à six heures et demie du matin.

En route à sept heures, nous arrivons au sommet du mont Polioudoux après une demi-heure de marche. La température est de vingt-quatre degrés, et la pression barométrique de 730^{mm},5. A peine arrivés sur le plateau de la montagne, Apoïké, qui devine mes moindres intentions, a l'idée de faire un abatis pour me découvrir l'horizon. Pour cela, il choisit un gros arbre situé tout au sommet de la colline et qu'il sabre à tour de bras. En moins de dix minutes, c'égéant s'abat sur un des versants, et, entraînant dans sa chute tout ce qui se trouve sur son passage, il fait une immense trouée qui dégage l'horizon comme par enchantement. Je distingue nettement une montagne dénudée à deux sommets, qui me paraît distante de cinq à six lieues environ, et sur les flancs de laquelle on aperçoit d'énormes roches de quartz blanc. A côté, dans le lointain, s'élève un petit mamelon à peu près à la même distance.

Vers dix heures, nous traversons la crique Apaouani ou plutôt un de ses affluents, qui a un mètre cinquante de largeur et huit ou dix centimètres de profondeur. Le courant est très faible, sa direction est ouest-est, la pression atmosphérique de sept cent trente-huit millimètres. Nous arrivons vers la fin de la journée à la montagne Chitou-Mongo, qui veut dire *montagne rocheuse*.

Nous trouvons près du sentier un grand espace dénudé d'où nous apercevons une série de montagnes dans la direction du soleil couchant.

Quelques-uns de mes Indiens me quittent à cet endroit pour gagner le Yary, par terre, tandis que je continue à me diriger vers l'Apaouani.

Apatou me conduit à une distance d'un kilomètre de notre halte, sur le sentier du Yary, pour me montrer une grosse roche granitique qui a fait donner son nom à la montagne. Il me fait remarquer une grande fissure qui se trouve dans la roche à une certaine hauteur. C'est dans cette excavation, que ne peuvent atteindre ni les singes ni les bêtes fauves, que les Indiens allant du Yary vers l'Itany déposent des provisions de réserve pour leur retour.

Le cinquième jour (23 septembre), dans la matinée, nous continuons notre route par le sommet de la montagne. Après quatre heures de marche, nous nous retrouvons une seconde fois en face de l'Apaouani. Cependant les eaux de cette rivière ne sont pas assez profondes pour que nous puissions la descendre en canots. Nous avons encore trois montagnes peu importantes à traverser pour arriver au point où elle devient navigable.

Deux heures après, nous arrivons au terme de notre exploration à travers les Tumuc-Humac. Mon brave Apatou est radieux de me voir arriver sain et sauf au but de mon voyage. Il remercie son gadou par une salve de coups de fusil.

La crique où nous nous trouvons a dix mètres de large sur dix à quinze centimètres de profondeur. Les eaux ont une teinte noirâtre. Le cours est intercepté par quelques roches granitiques et de nombreux arbres tombés en travers.

Je me déshabille en toute hâte et me plonge avec délices dans ces eaux tant convoitées : c'est, je crois, un des meilleurs bains que j'aie pris de ma vie.

Apoïké, lui, ne perd pas de temps. Pendant que les jeunes gens pêchent l'aymara, il choisit un grand arbre dans la colline, à quatre cents mètres de la rive droite, et l'abat séance tenante pour en faire un canot.

Le lendemain 24, il se met à le creuser à coups de hache avec Dogue-Mofou, qui, dans cette circonstance, se montre beaucoup plus vigoureux et plus habile que ne pouvait le faire supposer son obèse personne.

Mes ouvriers travaillent avec un entrain indescriptible; je leur adresse des compliments et les engage à se presser le plus possible.

Je relève la température de l'eau de l'Apaouani, qui est de 23°,2; celle de l'air est de vingt-sept degrés dans la forêt, à une heure de l'après-midi. La pression atmosphérique varie dans la journée entre sept cent trente-huit et sept cent quarante degrés. En rentrant de ma promenade, je trouve Joseph, que je croyais parti à la chasse, en proie à un accès de fièvre, qui me reprend également vers neuf heures du matin.

Le 26, Apatou, qui a essayé de travailler, revient du chantier dans un état de bouleversement complet.

« Deday, deday ! » me dit-il ; ce qui veut dire : *je vais mourir*. Je le console de mon mieux et je lui remonte un peu le moral, qui est très affecté. Mes paroles lui donnent un peu d'espoir ; il est plus calme.

Joseph n'a pas encore bougé de son hamac depuis notre arrivée dans l'Apauouani.

On m'annonce l'arrivée d'une file indienne de vingt hommes. Ce sont des Roucouyennes du Yary qui viennent rendre visite à leurs amis de l'Apauouani.

Ces sauvages, ayant rencontré une partie de mon escorte qui se dirigeait vers le Yary, ont fait un détour pour venir me voir.

En arrivant, ils frappent sur l'épaule d'Apatou et d'Apoïké, auxquels ils prodiguent les marques d'une grande sympathie, en appelant Apatou : *Catina*, ce qui veut dire ami. Le mot de *papa* dont ils saluent Apoïké me surprend beaucoup.

Ces gens, qui n'ont jamais vu de visages pâles, loin de manifester la moindre curiosité, témoignent au contraire la plus profonde indifférence. Ils passent devant moi sans faire un geste, sans m'adresser une parole.

Cependant, remarquant qu'ils sont porteurs de nombreux objets qui ne seraient pas sans intérêt pour un musée ethnographique, je charge Apatou de me les procurer.

« Je voudrais, dis-je à mon homme, cette ceinture en peau de tigre que porte cette jeune femme roucouyenne. »

Apatou l'échange contre quatre aiguilles. Il m'achète un joli hamac en coton contre un mouchoir. J'en demande plusieurs, que j'acquiers pour un couteau ou quelque autre menu objet. Je fais l'acquisition d'un collier en coquillage moyennant une petite glace de vingt centimes. Je voudrais aussi avoir quelques ceintures noires en poil de couata, qu'on me délivre contre un petit couteau d'un sou. De plus, moyennant trois de ces petits couteaux, ils offrent de me transporter toutes mes acquisitions à travers les montagnes jusqu'au domicile d'Apoïké.

J'ajoute à ce chargement un échantillon de cailloux provenant du Chitou-Mongo.

Tous ces Indiens prennent leur repas en commun avec nous. Après dîner, ils deviennent plus communicatifs et plus familiers, en quoi ils ne diffèrent pas des Européens. Ils me laissent examiner tout à loisir leurs yeux, mesurer le diamètre de leur tête et décalquer leurs mains et leurs pieds ; ils me regardent dessiner avec beaucoup de plaisir.

Je les récompense en leur donnant à chacun quelques aiguilles et un bout de ruban qu'ils nouent aussitôt autour de leurs longs cheveux d'ébène.

Après quoi, ils prennent congé de nous pour aller se reposer en attendant le lever du soleil. Ils s'en vont en effet de grand matin.

Avant d'aller plus loin, il ne sera pas hors de propos de mettre sous les yeux des lecteurs quelques-unes de mes notes sur les monts Tumuc-Humac.

La chaîne des Tumuc-Humac qui sépare les bassins du Maroni et du Yary est moins importante qu'on ne le croyait généralement.

Le baromètre ne nous a pas indiqué de hauteurs dépassant quatre cents mètres au-dessus du niveau de la mer.

L'altitude de ces montagnes est si faible, que la température que nous y avons observée n'est que de deux ou trois degrés au-dessus de celle de la plaine. La végétation des points les plus élevés est celle de la zone torride.

L'ananas, que les Roucouyennes désignent sous le nom de *nana*, croît spontanément au sommet de ces montagnes.

Les populations de la Guyane française considèrent généralement la chaîne des Tumuc-Humac comme la source unique des dépôts aurifères que l'on trouve actuellement dans toutes les rivières du pays.

L'examen des deux placers établis sur le cours du Maroni nous a permis de constater les faits suivants.

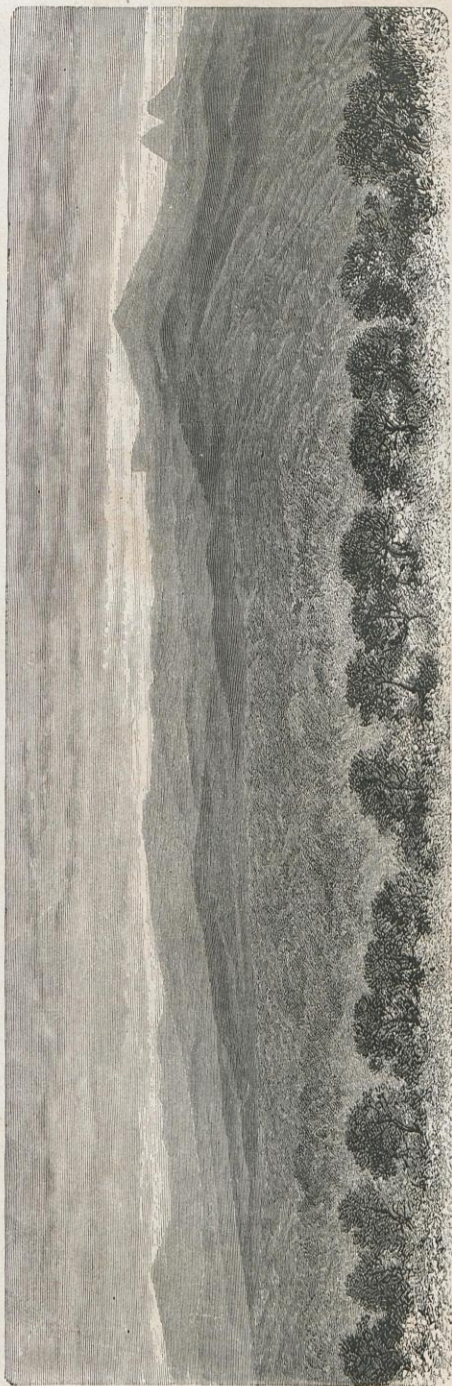
1° Les roches qu'on trouve dans les criques aurifères sont identiques à celles des montagnes voisines.

2° Les montagnes avoisinant les criques sont constituées par des roches qui renferment de l'or.

3° Des criques chargées d'or, et dont le lit est déjà obstrué remontent à une période toute moderne. Les preuves en sont nombreuses ; la première, c'est que des arbres, aujourd'hui vivants, ont assisté au dépôt de l'or. En effet, on trouve une quantité beaucoup plus considérable de ce métal autour de leurs racines. D'autre part, M. Cazale a trouvé une hache en pierre des Indiens modernes immédiatement au-dessous de la couche aurifère, dans le lit obstrué d'un petit cours d'eau aboutissant à la crique Sparwine. En définitive ces observations sont en contradiction complète avec la théorie qui fait provenir tout l'or des Guyanes de la chaîne des monts Tumuc-Humac. L'or des criques ne provient absolument que de la désagrégation des montagnes qui forment leur bassin.

L'hypothèse d'un déluge est absolument inutile pour expliquer les dépôts aurifères, puisqu'on voit le phénomène se produire chaque jour par la simple intervention de la pluie. Nous admettons que chaque montagne qui contient de l'or est une source isolée et indépendante qui déverse ce métal dans le cours d'eau le plus voisin. La désagrégation incessante des roches par les pluies et aussi par les racines des grands arbres, qui portent dans le sol l'oxygène, c'est-à-dire l'agent destructeur des roches par excellence, forme chaque jour de nouveaux dépôts aurifères qui empêchent les mineurs de détruire à jamais la production de l'or des alluvions des Guyanes.

Les monts Tumuc-Humac sont constitués par des terrains primitifs absolument identiques à ceux qui fournissent l'or de la basse Guyane ; il y a tout lieu de croire qu'ils sont riches en productions aurifères.



Les montagnes Tumuc-Humac, vue prise du pignon Vidal. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle.



Les montagnes Tumuc-Humac. — Dessin de Riou, d'après une aquarelle.

L'exploitation des alluvions qui se trouvent au pied de ces montagnes ne présente qu'une difficulté : c'est la longueur du trajet pour le transport des ouvriers et des vivres. Il faut trente-trois jours de marche à huit heures par jour pour remonter le fleuve Maroni jusqu'au débarcadère situé à la tête du sentier des Indiens.

Ce qu'il y a de pénible dans cette longue traversée, c'est que le pays est presque désert. Les populations indigènes, nègres, Paramakas, Poligoudoux, Bonis et Indiens Roucouyennes, sont peu nombreuses et groupées sur des espaces très restreints. On fait jusqu'à quinze jours de canotage sans rencontrer la moindre habitation. Toutefois les mineurs guyanais franchiront un jour les terres d'alluvions pour aller exploiter l'or en filons de cette chaîne de montagnes, comme on le fait actuellement dans le haut Orénoque. Un mineur qui a travaillé dans ces exploitations nous a assuré que les roches de l'intérieur de la Guyane anglaise sont identiques à celles des Guyanes française et hollandaise.

La nature des terrains étant semblable, il y a tout lieu de croire qu'on y trouvera également des filons de métaux précieux ; mais nous engagerons le chercheur d'or à ne pas se laisser illusionner par les Indiens, qui dans leurs récits fantastiques confondent les paillettes de mica avec l'or. C'est sans doute l'existence de grottes formées par des roches micacées qui a servi de base à la légende de l'Eldorado. « L'homme doré » (en espagnol : *El dorado*) s'enduisait les cheveux et le corps, non pas de paillettes d'or, mais de cette poussière que tout le monde connaît sous le nom de sable d'or, ou d'or des singes. Des Indiens, pressés sans doute de questions par des voyageurs avides du métal précieux, ont raconté que l'homme doré vivait dans un palais dont les murailles étaient en or massif. Les explorateurs trouveront un de ces temples sur les bords de la crique Courouapi, affluent de la rivière Yary, et leur illusion s'évanouira lorsqu'ils verront qu'il s'agit seulement d'une grande excavation, une véritable grotte dont les parois sont formées par des roches micacées. Lorsque le soleil pénètre dans ce antre obscur, on voit les parois extérieures briller d'un vif éclat, par suite de la réflexion du soleil sur les milliers de paillettes de mica qui refusent comme de l'or. De nombreuses tentatives ont été faites pour explorer la Guyane depuis le seizième siècle jusqu'à nos jours. Presque tous nos devanciers, lord Raleigh en tête, n'avaient d'autre but que de chercher fortune dans le pays de l'homme doré, *El dorado*.

Les géographes du dix-septième siècle, Simon d'Abbeville entre autres, dans une carte que l'on peut voir à la Société de géographie, ont représenté la contrée de l'Eldorado vers les sources du Maroni. C'est sur un plateau de la chaîne des Tumuc-Humac que, sur la foi des anciens géographes, nous devions trouver un grand lac, une véritable mer intérieure

désignée sous le nom de Parimè. Sur les bords de cette masse d'eau s'élevait, disait-on, la superbe ville de Menoa, au milieu de laquelle resplendissait ce prétendu palais de l'Eldorado gardé par des milliers d'animaux terribles et aux formes les plus fantastiques. On vient de voir ce que devait être le palais. Quant au fameux lac Parimè, c'était simplement une inondation qui se renouvelle chaque année dans les terrains alluvionnaires s'étendant au pied de la chaîne des montagnes.

IX

Par-dessus les arbres. — La crique Carapi. — Le saut de l'Apaouani. — Chasse et pêche. — Le saut de Caramaraka. — Ne pas se presser en voyage. — Roucouyennes. — Les chiens du village de Namaoli. — Poutle bouillie. — Habitations. — Danses des Indiens du Yary. — Le Parou. — Pierre. — Roches brillantes. — Un nouveau compagnon. — Une peinture indienne. — *Où qu'à aller?* — La crique Ouapoupan. — Difficultés. — Désresse. — Incendie. — La crique Courouapi. — Chez Yeleumeu.

Notre canot a été flambé la veille au soir avec des feuilles mortes et du petit bois pour achever le travail de la hache.

A six heures du matin, je procède au lancement, et, à sept heures, tous nos préparatifs terminés, nous continuons notre navigation dans les eaux de l'Apaouani.

Le premier jour, en descendant l'Apaouani, nous trouvons des arbres à chaque vingt ou trente mètres ; il faut couper les uns et franchir les autres.

Apatou, quoique malade, tient le gouvernail de son canot. A force de franchir des obstacles qui surpassent la rivière de cinquante centimètres au moins, notre pirogue se fend après deux heures de marche. Apoïkè est superbe d'énergie ; il nous précède avec deux Indiens dans une vieille pirogue qu'il a trouvée abandonnée dans la rivière un peu au-dessous de notre carbet. Les deux Indiens qui sont avec lui ne font rien ; lui seul abat les troncs d'arbres sous les coups de la hache qu'il manie avec une habileté extraordinaire.

Dogue-Mofou abat aussi en moins d'un quart d'heure des arbres qui ont un mètre de diamètre.

Nous marchons jusqu'à cinq heures du soir sans discontinuer.

Malgré tant de difficultés, la navigation de l'Apaouani ne manque pas de charmes, la nature est superbe.

Ce petit ruisseau traversant la forêt vierge me paraît plus majestueux que le fleuve le plus large. Malheureusement il n'y a pas beaucoup de gibier sur les rives. Je n'ai pour mon dîner qu'un mauvais oiseau, ce qui m'oblige à attaquer ma dernière boîte de conserves. Pendant que mes compagnons mangent de l'endoubage, je déguste un petit poisson que m'apporte l'Indien qui accompagnait Apoïkè, en l'arrosant d'un petit verre de rhum de Mana que je conserve en cas de fièvre. L'unique fourchette qui me restait a été égarée par Joseph.

En causant après dîner, Apoïké me dit que l'Apouani est très long et que le fleuve Yary n'est pas des plus faciles. Je ne doute pas qu'il y ait des chutes très élevées à franchir, puisque mon baromètre est toujours à sept cent quarante millimètres. Pour les guides, il m'a été impossible d'en trouver qui connussent les sauts, et je n'ai pas une seule carte, pour la bonne raison qu'elle est à faire.

Le 28 septembre, après avoir déjeuné à la hâte, nous embarquons nos provisions, et, à six heures et demie, nous mettons le pied dans nos pirogues. La rivière s'est un peu élargie. C'est déjà un cours d'eau respectable, puisqu'il a douze mètres de largeur et un mètre soixante-dix de profondeur. La teinte des eaux s'accroît; elle est brune dans les endroits où il y a peu de fond et beaucoup moins dans les parties profondes ou ombragées.

Le 29 septembre, nous trouvons sur la rive droite une crique importante appelée Carapi, qui a six mètres de largeur. Ce n'est qu'après avoir reçu ce cours d'eau que l'Apouani devient réellement navigable. Dès lors on cesse de compter avec les nombreux troncs d'arbres qui barrent la rivière et nécessitent la hache. En revanche, voici les sauts qui vont commencer. Vers la fin de la journée, nous en rencontrons un de six à sept mètres sur une longueur de cent mètres. A la première cascade, notre canot se fendille à la partie inférieure, et reste pourtant en état de marche après avoir reçu un pansement extemporané. En passant, nous admirons au milieu de la rivière quelques roches surmontées de superbes plantes de la famille des aroidées.

Nous avons franchi vingt-six kilomètres en six heures de canotage.

Je fais un bon dîner que me prépare Joseph; le plat principal se compose d'un potage fait à l'ara; ce bel oiseau aux plumes rouges et bleues, ainsi désigné à cause de son cri : *ra-ra*, me paraît aussi dur et coriace qu'un perroquet de cent ans; mais la soupe est excellente. Je renonce à ce morceau étique pour attaquer une magnifique perdrix rôtie dont je dis- sèque avec plaisir les succulents morceaux. Je me montre difficile aujourd'hui, parce que nous avons le choix, et voici par suite de quelle bonne fortune.

A midi, il faisait très chaud; j'eus l'idée de me mettre un peu à l'ombre et je dis à Apoïké d'aller faire un tour de chasse.

Bientôt un coup de fusil d'Apoïké réveilla Apatou.

« Il y a du gibier par là, » me dit-il.

En effet, j'entendis la voix gémissante d'un couata blessé. Pendant que je mettais mes observations en ordre, tous mes canotiers coururent le grand bois à la poursuite des singes.

Au bout d'une demi-heure, Apatou en rapporte deux qui pèsent au moins vingt livres chacun. Joseph, suivant son habitude, revient bredouille. Apoïké n'est pas encore rentré; nous tuons encore un pagami qui passe la rivière emportant une grosse perdrix

dans son bec. Dogue-Mofou tue l'oiseau de proie au vol et ramasse la perdrix qui est déplumée et en partie mangée. Un quart d'heure après, Joseph tue un honoré qui pêchait dans la rivière. Ce n'est pas un bien fameux gibier, mais il peut servir à faire de la soupe. Cent mètres plus loin, deux aras font entendre leurs *ra-ra* au sommet d'un arbre qui surplombe la rivière. Apatou en abat un : voilà de quoi faire une bonne soupe, préférable encore à celle de l'honoré. Pour que le festin soit complet, il ne manque plus qu'un rôti. C'est Apoïké qui me l'apporte; il a tué une belle perdrix, puis un grand acouata, et en ramène de plus un tout petit en vie. Je donne la liberté à ce pauvre orphelin qui fait peine. Je n'ai vu rien de plus triste que ce petit singe qui pleurait sur le corps de sa mère.

Mes hommes ont chacun plus de deux livres de viande de singe. Pendant que j'achève mon festin, j'entends un grand bruit du côté de la rivière : « Vite de la lumière. » Apoïké allume un morceau d'encens et revient une minute après avec un aymara pesant dix livres.

Les Indiens, avant de se coucher, coupent les couatas par quartiers, les mettent sur le feu et raclent les poils avec un couteau. Apatou, qui est content de sa journée, se met à raconter des histoires de chasse. Apoïké se montrant plus communicatif que d'ordinaire, je l'interroge sur ses croyances religieuses. « Les Roucouyennes ont un bon Dieu, me dit-il; c'est lui qui a fait toutes choses; après la mort, il habite là-haut, bien haut au-dessus des nuages. Ce bon Dieu a beaucoup de femmes pour les bonnes gens qui vont le voir après la mort; il laisse les méchants à la porte. »

Le 30 septembre, à six heures du matin, le baromètre marque sept cent quarante-trois millimètres, le thermomètre vingt et un degrés. Après une bonne nuit de repos, je me réveille gai et dispos; je déjeune d'un morceau d'aymara. Dogue-Mofou consolide notre pirogue avec une racine adventive ayant juste la courbure de l'intérieur. Apoïké recueille de la graisse de couata pour entretenir son feu. Cette graisse, dont je me sers pour mes rôtis, est jaune, et ne se frite pas à la température du pays. Les Indiens retirent les quartiers de couata du boucan. Cette viande, que la flamme a rendue croustillante, est très appétissante.

Vers neuf heures, nous trouvons un saut de quatre mètres formé par une chute unique : c'est le saut de Mapi. Nous sommes obligés de décharger les bagages et de traîner le canot; nous remarquons dans les roches des excavations polies en forme de bassins. Je demande à Apoïké qui a fait ces espèces de chaudières; il me répond que c'est le bon Dieu. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'elles se trouvent là où l'eau coule en nappes. Ne pouvant expliquer ce phénomène par la chute de l'eau, je cherche une explication ailleurs; je la trouve en remarquant qu'au

milieu de ces chaudières il y a souvent une masse plus dure que le reste de la roche. L'eau contenant du gravier, et rencontrant ce noyau, tourbillonne autour et y fait peu à peu une excavation. L'excavation augmentant et le noyau se détachant, il reste finalement un bassin poli qui a quelque peu la forme d'une chaudière.

A midi, nous arrivons au saut de Caramaraka ; il a six mètres. Le canot, déchargé, est traîné sur une grande roche qui se trouve à gauche du saut ; on trouve de jolis flots au milieu de la rivière. C'est le site le plus pittoresque que j'aie vu jusqu'à présent ;

je m'arrête pour l'admirer sur une roche située près de la rive gauche.

Je continue mon voyage sans trop me presser. Un voyage à toute vitesse est du temps perdu parce qu'on ne peut rien voir ; je suis ici par la grâce de Dieu ; il faut que j'en profite pour étudier la nature, car je ne retournerai plus jamais dans ces parages.

L'instinct me dit de me laisser aller au rapide courant des eaux. La raison m'arrête : descendre en toute hâte dans un pays inconnu est pour un explorateur une fuite devant l'ennemi.

L'Apaouani est une belle rivière qui ferait honneur



En arrivant chez Namaoli (voy. p. 394). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

à un de nos chefs-lieux de départements. Basse comme elle est, elle présente un débit qui dépasse celui de la Moselle à Frouard et même à Metz.

On ne peut du reste établir de comparaison entre les cours d'eau de l'Amérique équatoriale et ceux de l'Europe. Ce qu'on appelle une grande rivière en France est une crique inconnue dans l'Amérique du Sud.

Le canotage de l'Apaouani est bien long ; il faut beaucoup d'efforts pour y avancer de quelques lieues ; je ne m'en plains pas : cette rivière a pour moi un attrait particulier. Je l'ai vue naître ; je la vois grandir ; je m'y attache comme à un enfant que j'aurais

élevé. Je trouve plus de plaisir à descendre un fleuve qu'à le remonter. Observer un fleuve en le remontant, c'est étudier un homme en commençant à sa mort. L'intérêt, loin de grandir, ne fait que décroître.

Le 2 octobre, nous apercevons dans le lointain une pirogue qui remonte la rivière. Ce sont des Roucouyennes du Yary qui vont sans doute à la pêche. Joseph a peur, il regrette vivement que nous ne puissions retourner en arrière. Mais au moment où il glisse une balle dans son fusil, je vois nos ennemis accoster la rive au plus vite et s'enfuir dans le grand bois, abandonnant leur pirogue. J'attends l'arrivée d'Apoïké qui protège notre retraite, et je lui propose



Saut de l'A pouanté. — Dessin de Roux, d'après une photographie.

d'aller prévenir les Indiens que nous sommes amis.

Il se met à leur poursuite dans le grand bois et les ramène sur le rivage où je les attends.

Notre entrevue est singulière. Le doigt sur la gâchette de son fusil, Joseph tremble de tous ses membres et pâlit autant qu'un nègre peut pâlir.

Namaoli, c'est le nom du chef indien, tient son arc à la main, prêt à nous décocher une flèche au premier mouvement suspect à son égard.

Je saute à terre sans armes et vais lui serrer la main. Je m'aperçois qu'il a peur, et j'ai ressenti un léger tressaillement de ses muscles, mais son visage s'épanouit lorsque je l'approche en disant : « Calina ! »

La reconnaissance et la présentation faites, nous prenons notre repas en commun sur une roche abritée contre le vent nord. Nous partageons nos provisions ; je donne aux Indiens du couata et ils m'offrent en retour de petits poissons boucanés que je trouve excellents. Namaoli me raconte qu'il venait avec ses hommes chercher du bois dur pour en faire des flèches. Je lui demande à quel usage il destine ces engins, et il m'apprend que la guerre vient d'éclater dans le bas du Yary et qu'il veut se tenir sur ses gardes. Je le surprends beaucoup lorsque je lui annonce mon intention de descendre le Yary jusqu'à l'Amazone.

« C'est impossible, me dit-il, il faudrait franchir des chutes plus élevées que les plus grands arbres de la forêt ; en outre, il y a par là des Indiens très méchants qui ne font la guerre que pour faire des prisonniers qu'ils engraisent pour les manger. »

Nous descendons avec nos nouveaux amis jusqu'à l'embouchure de l'Apaouani. A une heure et demie, nous arrivons au confluent de cette rivière avec le Yary. Nous descendons à cinq cents mètres plus bas pour nous arrêter à l'habitation du capitaine Namaoli.

Le village de Namaoli est élevé de dix mètres au-dessus de la rivière. Pour y arriver, nous sommes obligés de monter un escalier très escarpé, creusé dans la rive argileuse, taillée à pic.

A mon arrivée sur le plateau, une bande de chiens s'élançant sur moi ; j'ai beaucoup de peine à tenir tête à ces animaux féroces. Pendant que j'en assomme un avec une canne ferrée, un autre m'empoigne le mollet. D'autre part, deux enfants qui m'aperçoivent poussent des cris de frayeur épouvantables. Le plus petit étant tombé en se sauvant, se roule par terre et se cache les yeux avec les mains. Des agamis, des hocos, des aras viennent voltiger autour de moi ; un petit jaguar privé s'élançait d'un bond sur mon dos et déchire ma vareuse.

Namaoli fait un geste, et tous ces animaux battent en retraite.

En arrivant au grand carbet, situé au milieu du village, les deux femmes du chef m'apportent, l'une un escabeau, l'autre une écuelle en terre contenant les restes du déjeuner : c'est un peu de poisson bouilli avec force piment. Ayant trempé un morceau de ga-

lette de cassave, j'éprouve une véritable sensation de brûlure en le portant à ma bouche.

Après ce modeste repas, nous sentant tous très fatigués, nous nous étendons dans nos hamacs et dormons jusqu'à cinq heures du soir.

A six heures, nous mangeons une petite poule bouillie. Ce volatile, qui n'est pas mauvais, a été acheté par Apatou au prix d'un couteau d'un sou.

Après souper, je m'étends sur une natte, près d'un grand feu, et fume une cigarette que me présente Namaoli. Apatou s'entretient longuement avec ce chef au sujet de mon projet de voyage.

Vers huit heures et demie, les femmes allument des torches résineuses, et nous nous mettons en route pour aller nous coucher. C'est que les Indiens ont deux habitations, l'une pour le jour, et l'autre pour la nuit ; cette dernière, qui ressemble à une meule de foin, n'a pour toute ouverture qu'une petite porte tressée en feuilles de palmier. On la ferme avec soin aussitôt qu'on est entré. Cette habitation pour la nuit est faite dans le but de se protéger contre les moustiques que le feu attire autour des villages.

Pour se débarrasser de ces insectes, qui ne se laissent pas tromper par ces émigrations, une femme apporte dans le carbet un vase en terre contenant des charbons allumés. Ce n'est qu'en s'exposant à l'asphyxie qu'on se débarrasse des atteintes de ces horribles petits ennemis.

Les huttes qui servent pour la nuit sont si bien fermées, qu'on ne s'aperçoit du lever du soleil qu'en entendant les oiseaux chanter le réveil de la nature. A ce moment, l'Indien, sans mot dire, détache son hamac, l'enroule et le jette sur son dos en le retenant par une des cordes. Une femme place un nouveau-né dans un filet qu'elle porte en bandoulière, une autre ramasse le vase qui contenait des charbons enflammés, et tout le monde se met en route, à la file indienne, dans le sentier qui conduit au village.

Nous sommes obligés de traverser un abatis naissant que l'on prépare pour la prochaine plantation de manioc.

Pendant que les femmes préparent le déjeuner, les Indiens se chauffent près du feu. Je remarque qu'aucun d'eux ne tourne sa face du côté du foyer ; l'un lui présente le côté, l'autre le dos.

Apoiké et Dogue-Mofou nous ont quittés pour aller faire des échanges avec des Indiens établis sur les bords du Yary, en aval. Apatou se décide à m'accompagner dans le haut Yary. Il n'est pas fâché de faire ce voyage, parce qu'il verra un ami, le nommé Yacouman, qui pourra nous guider pour descendre le Yary.

Namaoli nous octroie deux jeunes gens qui s'offrent de bonne volonté pour nous conduire chez Yacouman. Le départ est fixé au lendemain matin.

Vers six heures du soir, moment où le soleil disparaît à l'horizon, je suis stupéfait en voyant arriver sur la place une bande d'Indiens revêtus de leur cos-



Danse des Roucouyennes. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

tume de guerre. Apatou, rentrant de la chasse, me dit que ces hommes, qui paraissent si terribles, ne sont que des danseurs.

Rien de plus pittoresque que le tableau qui se présente à mes yeux. Ces individus sont chargés de plumes, de colliers et de ceintures en coton et en poil de couata. Ils ont presque tous une espèce de perruque faite avec des lanières en écorce peintes en noir. Quelques-uns portent suspendu au cou une espèce de manteau en lanières flottantes, qui tombe jusqu'à terre.

Le noir dont ils se servent est obtenu en plongeant certaines écorces dans des eaux croupies qui contiennent du fer. La couleur se développe par l'action du tannin et de l'écorce sur les sels de fer. L'action chimique est la même que dans la fabrication de notre encre noire.

Les danseurs les plus passionnés suspendent au haut de la jambe un collier fait avec des graines qui produisent en s'entre-choquant le bruit des castagnettes espagnoles.

A la main droite, chacun porte un rameau ou plutôt un petit arbre à tronc bien droit et bien élancé qui se termine par un bouquet de verdure.

Cette bande d'Indiens, que l'on pourrait prendre un instant pour une forêt en marche, passe à côté de nous en défilant à petit trot. En voyant ces hommes à une petite distance, je croyais que c'étaient tous des géants, et je m'aperçois que les plus grands d'entre eux ne dépassent guère la taille de nos fantassins.

La danse dure toute la nuit sans interruption; les plus fatigués se reposent quelques instants pour boire une calebasse de cachiri que leur présentent leurs hôtes. Ces derniers ne prennent aucune part à la danse, mais ils s'évertuent à donner de l'entrain à leurs visiteurs en les pressant de boire et en jouant de la flûte. Les femmes restent couchées dans les hamacs pendant que leurs maris font les honneurs de la fête.

A six heures moins le quart du matin, au moment où le voile de la nuit va se lever presque aussi rapidement qu'un rideau de théâtre, les danseurs, alignés sur deux rangs, sortent du village pour rejoindre leurs canots.

Me trouvant près du rivage au moment de leur embarquement, je m'entretiens un moment avec les chefs. Je leur fais cadeau de quelques petits objets, et ils m'offrent en échange, l'un son collier en coquillages, l'autre une flûte, l'autre ses faux cheveux en écorce. Quelques-uns de ces sauvages, qui ont bu force cachiri toute la nuit, éprouvent une légère ébriété. Cette boisson étant moitié moins alcoolique que le cidre, il faut en boire une quantité énorme pour éprouver un peu d'excitation mentale.

La danse est accompagnée de chants; je regrette de n'avoir pu saisir le sens de leurs paroles. Apatou, qui comprenait à moitié leur langage, m'a dit qu'ils se vantaient de leurs guerres avec les Oyaoulets et les

Oyampis. En tout cas, j'ai remarqué que ces sauvages recherchent le décorum autant et peut-être plus que les peuples civilisés. Pour se présenter chez leurs voisins, ils font autant d'apparat que les anciens rois de France traversant une ville du royaume. J'ai su, en effet, qu'ils s'étaient arrêtés deux heures dans une île, pour mettre ordre à leur toilette, et c'est afin de produire plus d'effet qu'ils avaient attendu la chute du jour pour se présenter. Après douze heures de danse, sachant que leurs costumes étaient en désordre, ils sont partis avant le jour pour ne pas paraître en négligé.

Avant de partir, je relève une montagne de quatre cents mètres environ, à l'ouest un quart sud, à une distance d'environ trois kilomètres.

5 octobre. — Nous nous mettons en route vers sept heures; la rivière est très basse; nous échouons à chaque instant sur des bancs de sable.

6 octobre. — Nous parcourons une distance de vingt-sept kilomètres en neuf heures et demie de marche.

Le lendemain, nous remontons le rapide d'Aloucouéni, que nous franchissons facilement. Je remarque quelques étangs situés à une faible distance de la rivière. Les quelques roches qu'on trouve dans le cours d'eau et sur ses rives sont formées par des schistes fendillés en lames épaisses presque parallèles. De temps à autre, on rencontre des blocs granitiques entremêlés de filons de quartz qui ont traversé la couche des schistes. Ces roches sont de même nature que celles de l'Itany et de l'Awa, au grand saut que nous avons trouvé un peu au-dessous de Cotica. Les rives sont basses et marécageuses comme dans l'Itany.

Le 7, nous trouvons des arbres tombés en travers et qui gênent la navigation; cependant nous marchons plus vite que dans l'Apäouani, parce que beaucoup de ces obstacles ont été détruits par les Indiens, qui naviguent incessamment dans cette partie de la rivière.

Le 8, nous rencontrons de petits sauts qui nous arrêtent quelque temps. Ma pirogue étant échouée, je suis obligé de descendre à l'eau pour regagner la rive. Apatou me fait signe de m'arrêter court, et je vois passer, à un mètre de moi, un petit serpent d'eau dont la piqûre est très dangereuse. C'est la deuxième fois que ce brave Apatou détourne de moi un pareil danger.

Vers midi, nous rencontrons une pirogue chargée d'Indiens Roucouyennes et d'un couple étranger qui navigue avec eux. Ces Indiens viennent du Parou, où ils ont leurs habitations. Les deux personnes qui les accompagnent sont un mulâtre et une Indienne croisée de blanc. Ils parlent un peu portugais, de sorte que je puis converser avec eux. Ces individus me disent qu'ils sont dans le Parou depuis une vingtaine d'années; ils ne peuvent me donner aucun renseignement sur le Yary, si ce n'est qu'aucun voyageur n'a pu le remonter; la navigation du Parou, qui est plus

facile, est pourtant très périlleuse. Deux de leurs compagnons ont été noyés pendant le voyage, et eux-mêmes ont eu si peur de revenir sur leurs pas, qu'ils préférèrent la vie sauvage aux agréments de la civilisation.

C'est à tort que les Roucouyennes du Yary considèrent le Parou comme un affluent de cette rivière,

car, en remontant, ils n'ont rencontré aucune branche aussi large que le Yary.

Le Parou coule parallèlement au Yary, dont il n'est séparé près des sources que par deux jours de marche à pied. Les montagnes qui séparent les deux versants ne présentent qu'une très faible élévation.

Apatou trouve que les deux sujets brésiliens de-



Famille roucouyenne. — Dessin de D. Maillard, d'après des photographies.

venus sauvages ont très mauvaise mine. Que sont-ils venus faire dans ces régions qu'il est si difficile d'aborder?

Ayant repris notre route vers deux heures, nous arrivons au but de notre course vers quatre heures. Le village commandé par Yacouman est à quatre kilomètres de la rive droite du Yary, sur un petit cours d'eau qui n'est navigable que pendant la saison des

pluies. Comme nous étions obligés de faire ce trajet à pied, on ne débarque que mes objets les plus indispensables.

J'apprends que Yacouman a quitté son habitation le matin pour aller dans le Parou. J'envoie immédiatement deux jeunes gens pour aller le prévenir de mon arrivée.

Je passe une nuit très agitée, et le lendemain 10, je

suis pris d'une fièvre si forte que je perds connaissance. Ce n'est que le 11, vers quatre heures du soir, que je reprends possession de mes facultés. Apatou et Joseph, qui paraissent fort tristes, sont accroupis sur une natte à côté de mon hamac. Une bande d'Indiens qui sont venus pour voir le blanc dansent autour de mon carbet en chantant des airs lugubres. Il paraît que je suis bien malade ; j'essaye pourtant de me lever pour rassurer cet entourage qui célèbre mes funérailles avant ma mort. Je ne puis faire un pas même en m'appuyant sur mon bâton de voyage.

Ma situation n'est pas rose. Une idée me console, c'est que je suis arrivé au but de mon expédition.

Le 12, je suis incapable de faire plus de dix pas ; je voudrais aller m'asseoir près d'un petit ruisseau qui est à cent mètres, mais je n'en ai pas la force.

Le 13, je vais prendre des bains dans le petit cours d'eau en question. Apatou me jette de l'eau sur la tête et me frictionne vigoureusement tout le corps ; cela me fait grand bien.

En rentrant au carbet, Apatou me dit que je ne dois pas rester plus longtemps dans ce pays malsain. Si Yacouman n'arrive pas ce soir, nous devons nous mettre en route demain matin.

14 octobre. — Nous quittons le village à six heures et demie. Un des Indiens qui nous accompagnaient en remontant le Yary se cache dans la forêt au moment du départ ; un seul Roucouyenne consent à nous accompagner jusqu'à l'embouchure de l'Apaouani, qui est à trente lieues en aval. Je suis obligé d'abandonner une embarcation. J'insiste près d'Apoiké pour qu'il nous accompagne jusqu'à l'Amazone, mais toutes mes offres sont inutiles. Cet Indien, qui m'a rendu de grands services, m'accompagne seulement jusqu'au dégrat et m'exprime son amitié en me passant la main sur l'épaule. Je lui fais présent d'une jolie sacoche de voyage et d'une loupe qu'il convoitait pour faire du feu.

Apatou voudrait descendre au plus vite, mais je lui dis que ce serait une honte pour nous de ne pas remonter la rivière jusqu'à ses sources. Ce brave compagnon m'obéit sans faire de réflexions.

La rivière se rétrécit à chaque pas ; elle n'a pas plus de dix mètres de largeur sur une profondeur de trente à quarante centimètres. Notre légère pirogue échoue à chaque instant, et au bout de deux heures de marche, nous sommes obligés de nous arrêter. Si les eaux avaient été moins basses, nous aurions pu gagner en quatre heures la grande chute Macayélé.

La rivière cesse d'être navigable au-dessus de ce saut taillé à pic, qui, au dire des Indiens, ne mesure pas moins de quinze à vingt mètres. Mon Indien me dit qu'en remontant le Yary à pied nous aurions le soleil couchant un peu à notre droite, c'est-à-dire à l'ouest-nord-ouest du point que nous avons atteint.

Je vois la figure d'Apatou s'épanouir quand je donne le signal de la retraite.

Le 15, à six heures du matin, je constate la température la plus basse que j'aie observée dans le cours de

mon voyage. Le thermomètre me donne dix-huit degrés pendant que le baromètre est à sept cent quarante-cinq millimètres.

Vers dix heures, le ciel est d'une pureté parfaite ; je trouve le paysage ravissant. Pourquoi donc la nature me paraît-elle plus belle en descendant qu'en remontant ? C'est que, en venant, j'étais sous l'impression d'idées tristes, inspirées par les prodromes d'une grave maladie. Maintenant que je me sens renaître à la vie, je trouve tout beau.

Le 16 au matin, je vais recueillir quelques échantillons de roches noires, brillantes comme un fourneau de fonte qu'on a frotté avec de la mine de plomb. Ces roches sont fendillées en long et quelquefois en travers. Ce sont des schistes semblables à ceux que nous avons rencontrés dans l'Itany. Leur coloration noire provient d'un dépôt qui se forme pendant la saison des grandes eaux. Le célèbre de Humboldt et d'autres voyageurs ont été intrigués par la coloration des roches et des eaux de certaines rivières de l'Amérique équatoriale. J'ai pu constater que cette coloration est produite par des matières végétales décomposées. Le dépôt noir et brillant se trouve dans l'Itany et le Yary, non seulement sur les roches, mais aussi sur les branches qui sont immergées pendant la saison des pluies. Il est formé par du carbonate de chaux contenant un peu de fer, de silice et beaucoup de matières organiques ayant la couleur du charbon.

Nous rencontrons un Indien qui descend la rivière dans une pirogue à demi brisée. La navigation du haut Yary est si facile qu'on peut s'y aventurer avec les plus mauvaises embarcations. Cet Indien nous a prévenus de son arrivée en jouant un petit air de flûte ; il a comme bagage son arc, quelques flèches pour chasser le poisson, un vase en terre pour faire sa cuisine, une calebasse pour puiser de l'eau et quelques galettes de cassave. En fait de vêtements de rechange, il a quelques plumes et des colliers qu'il s'empresse de revêtir pour se présenter à nous.

Nous arrivons le soir à l'habitation de Namaoli. Nous ne faisons qu'y passer la nuit. Nous remplaçons notre Indien par un jeune homme d'environ vingt-cinq ans, aux cheveux légèrement bouclés, jouant de la flûte avec passion. Pompi, c'est son nom, n'est pas vigoureux, mais il est assez adroit et poussé par un vif désir de voir les blancs.

La rivière devient superbe au-dessous de l'embouchure de l'Apaouani et présente une largeur qui varie entre cent et cent vingt mètres sur un mètre de profondeur. Pendant la saison des pluies, les eaux s'élèvent à quatre mètres environ, d'après le dire des indigènes, et surtout d'après les dépôts noirs qu'elle laisse sur les roches et sur les arbres.

Nous arrivons vers une heure près du village d'un chef redouté, Macouipy. A une distance de cinq cents mètres, je fais tirer deux coups de fusil pour prévenir mes hôtes. Macouipy, en guerrier intelligent, devine

mes intentions pacifiques. Il sait bien qu'on n'informe pas à l'avance les villages qu'on attaque.

Sa réception est cordiale. Il me fait boire une boisson fermentée faite avec de la canne à sucre et qui rappelle un peu le vin de Champagne. Il s'assied sur un escabeau à côté de mon hamac.

Au sommet du carbet où je fais la sieste, j'aperçois une couronne sur laquelle on distingue des images colorées en blanc, en jaune et en rouge. De loin on croirait voir une mosaïque. C'est une véritable peinture sur bois faite avec de l'argile de diverses couleurs délayées dans de l'eau.

Après une longue conversation avec notre hôte, Apatou m'explique le sujet de cette peinture : c'est une allusion à la difficulté de la navigation du bas Yary.

Une grenouille voulant prendre ses ébats est arrêtée par des monstres fantastiques qui ont quelque ressemblance avec les dragons de la mythologie. La grenouille représente le Roucouyenne qui veut s'aventurer dans les chutes du Yary pour aller voir les blancs ; des monstres impitoyables l'empêchent de satisfaire son désir.

Je voudrais des hommes à tout prix pour m'accompagner : personne ne veut venir. Macouïpy raconte qu'il y a une vingtaine d'années, une grande pirogue roucouyenne s'est perdue avec quatre hommes en descendant à l'improviste une chute taillée à pic, aussi élevée que les plus grands arbres de la forêt.

Tout ce que je puis obtenir de ce chef, c'est qu'il me donne sa peinture en échange d'un grand couteau. Désirant avoir un collier pour sa femme, il me donne en outre un collier de petites calebasses contenant diverses couleurs.

18 octobre. — Nous rencontrons vers midi une bande d'Indiens prenant un bain dans la rivière à côté de leurs pirogues. L'un d'entre eux vient au-devant de nous à la nage, et me crie en langage créole : « Où qu'à allez ? »

— Amazone, lui répondis-je. Toi venir, couteaux, camisas, beaucoup. »

Sans d'autres explications, ce sauvage, qui me stupéfie en parlant le créole de Cayenne, prend son hamac, ses flèches, sa flûte et monte dans ma pirogue.

Il nous raconte que, quand il était jeune, il a rencontré un blanc dans le bas de l'Oyapock, et est allé avec lui à Cayenne ; il était tout petit à ce moment. Il resta environ douze lunes chez les blancs ; mais voyant que ceux-ci se moquaient de lui, il préféra la vie des grands bois à la civilisation.

Le 18 octobre au soir, nous couchons dans une habitation d'un chef qui nous fait un très bon accueil et regrette de ne pouvoir nous donner de la cassave pour faire le reste de notre voyage.

Je fais quelques cadeaux à ses femmes, qui me donnent en échange des colliers en dents de tigre et des couronnes en plumes.

Le chef nous informe que nous ne trouverons plus qu'une seule habitation de Roucouyennes avant d'arriver aux grandes chutes du Yary ; encore faudra-t-il remonter une crique pendant deux jours pour arriver au village qui pourra nous fournir des provisions en quantité suffisante. Son ami Yeleumeu habite les rives de la crique Courouapi, à deux jours de marche de son confluent avec le Yary.

Le 19 octobre, nous arrivons à la crique Ouapoupan. Pompei connaît un chemin qui va en quatre heures de l'embouchure de cette crique au village commandé par Yeleumeu. Apatou et lui vont aller à pied commander des provisions de cassave, tandis que moi avec Joseph et le nouveau venu nous gagnerons le village en descendant le fleuve et remontant la crique Courouapi.

Je suis obligé de m'arrêter à midi pour me reposer un moment : j'oublie mon baromètre à l'endroit où je me suis couché, et je ne m'aperçois de cette perte qu'après deux heures de marche. J'aime mieux débarquer sur la rive que de remonter la rivière avec mes hommes que j'envoie à la recherche de mon instrument. Ce contre-temps m'ennuie, parce qu'il nous retarde.

La sécheresse a réduit le Yary au minimum de sa hauteur. Il en est de même de mes provisions : plus de vin, plus de café, pas de sucre, et du sel pour quatre ou cinq jours au plus. Cet inventaire fini, je me mets à réfléchir. Hélas ! j'ai perdu les douces illusions que j'avais les premiers jours de marche en descendant le Yary. Point de courant, nous marchons moins vite que dans le haut de la rivière. Hier encore

j'avais une retraite assurée du côté de l'Oyapock, mais j'ai appris que les eaux de la crique Kou qui conduit à ce fleuve sont tellement basses que la navigation y est impossible. A une faible distance au-dessus de l'embouchure, il faudrait faire une longue route à pied ; mais cela m'est impossible, je n'ai plus de souliers. Les fils de mes chaussures s'étant pourris par suite d'un séjour prolongé dans l'eau, les semelles se sont séparées spontanément de l'empeigne. Il n'y a pas à hésiter : il faudra nous aventurer à travers les grandes chutes du Yary, ces véritables Thermopyles qui nous séparent de l'Amazone.

Mes hommes reviennent à la tombée de la nuit et me rapportent non seulement mon baromètre, mais un hoco superbe et une grande perdrix qu'ils ont tués en revenant.

Après un bon diner, dont ce gibier fait tous les frais, nous allumons un grand feu autour duquel nous pendons nos hamacs. Les Roucouyennes, cou-



Une peinture allégorique chez les Roucouyennes.

chant tout nus dans ces filets à mailles très écartées, sont souvent indisposés par la fraîcheur de la nuit; c'est la raison pour laquelle ces sauvages ne négligent jamais d'entretenir leurs feux jusqu'au lendemain.

Un de nos hommes, ennuyé par les moustiques qui le dévorent, malgré la teinture de roucou dont tout son corps est enduit, fait un feu énorme tout près de son hamac. Au milieu de la nuit le feu prend à une liane voisine et se communique à un nid de fourmis formé de matières dont les Indiens se servent au lieu de notre amadou. En un instant un grand feu flambe au-dessus de nos têtes; un nid de termites (poux de

bois) enflammé tombe en faisant des fusées et éclate en arrivant à terre.

Je saute aux cordes de mon hamac.

« Vite, ramassons nos bagages et gagnons le milieu de la rivière. »

Il était temps! Quelques instants après, plusieurs arbres, dévorés par le feu, tombaient avec fracas à l'endroit même que nous venions de quitter.

Je passe une nuit déplorable. La rive opposée est si marécageuse que je ne puis mettre pied à terre. Nous sommes obligés de suspendre nos hamacs à des arbres surplombant la rivière.



Incendie près de la crique Ouapoupan. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Nous arrivons vers dix heures à l'embouchure de la crique Courouapi. Après avoir fait une centaine de mètres pour la remonter, nous trouvons des bancs de sable qui nous font échouer à chaque pas. Je fais décharger tous les bagages pour remonter plus facilement. Nous les mettons dans la forêt, où nous les laissons à la garde de Dieu. Je voudrais bien me reposer dans cet endroit et y attendre le retour d'Apataou; mais il importe que je me rende à l'habitation de Yeleumeu. En outre des provisions à faire, il nous faut des hommes et des canots pour nous engager dans les chutes du Yary. Peut-être obtien-

drai-je moi-même ce qu'on refuserait à mes canotiers.

Ce n'est qu'après deux jours de traversée pénible, qui me rappellent les difficultés du haut de l'Apouani, que nous arrivons chez Yeleumeu. Je profite de mon séjour chez ce chef pour compléter mes notes sur les Indiens du Yary. Mon manuscrit, copié presque textuellement, donnera aux lecteurs une idée de ces sauvages, qui n'avaient jamais eu de relations avec les blancs.

Docteur Jules CREVAUX.

(La fin à la prochaine livraison.)



Femmes roucouyennes éclairant la marche du voyageur (voy. p. 394). — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

VOYAGE D'EXPLORATION DANS L'INTÉRIEUR DES GUYANES,

PAR M. LE DOCTEUR JULES CREVAUX, MÉDECIN DE PREMIÈRE CLASSE DE LA MARINE FRANÇAISE.

1876-1877. — TEXTE ET DESSINS INÉDITS.

X

Études sur les Indiens des Guyanes. — Funérailles. — Crémation. — Pêche à coups de sabre. — Le Yary. — Chasse. — Un tapir tué. — La crique Couyary. — Les roches du « Mauvais Esprit ». — Bruit singulier. — Rencontre de Yeleumeu. — Les Calayonas accusés d'anthropophagie. — La crique Kou. — On s'habitue au piment. — Effets de la peur. — Rapides. — Chute du Yary. — Vaillance d'Apatou. — Cascade. — Rencontre d'une famille brésilienne. — Chute de la Pancada. — Arrivée à Porto Grande. — Gurupa. — Sainte-Marie-de-Belem. — Fin du voyage.

Caractères physiques. — Les Indiens des Guyanes sont généralement de taille peu élevée. Ceux de l'intérieur paraissent toutefois un peu plus grands que ceux du bas des rivières, qui ont sans doute été abâtardis par la misère, la difficulté de se procurer des vivres et aussi l'abus de liqueurs spiritueuses.

C'est à tort qu'une commission franco-hollandaise a dit des Roucouyennes qu'ils sont de haute stature.

Si, en effet, au premier coup d'œil, ces hommes paraissent plus grands qu'ils ne le sont en réalité, cela tient sans doute à la longueur et à la largeur de leur buste qui fait contraste avec le faible développement de leurs membres.

Il est difficile d'exprimer la couleur exacte de ces sauvages. L'idée la plus juste que je puisse en donner est de la comparer à celle d'un Européen fortement bronzé par le soleil.

Après un séjour prolongé dans l'intérieur du pays,

1. Suite. — Voy. pages 337, 353, 369 et 385.

nos mains étaient devenues presque aussi brunes que celles des Roucouyennes. Un de ces sauvages me fit même remarquer, en voyant des différences de teint à diverses places de ma peau, que si je vivais plus longtemps avec eux, je ne tarderais pas à leur ressembler.

Les enfants sont d'un blanc presque pur au moment de la naissance. Lorsque les Indiens sont malades, leur peau devient terne et sensiblement plus pâle. La teinte de leur peau jaune brunâtre, un peu de la couleur des feuilles mortes, n'est pas agréable à l'œil.

Peut-être ont-ils eu une idée heureuse en se peignant tout le corps avec une couleur d'un beau rouge appelée roucou. Ce produit, employé dans l'industrie européenne pour la coloration des étoffes, provient de la pulpe qui entoure les petites graines d'un arbuste indigène de l'Amérique équatoriale.

Les Indiens ajoutent généralement un peu d'huile à leur peinture, ce qui permet de l'étendre plus facilement et lui donne plus de fixité. Aussi les voit-on rester des heures entières dans l'eau sans que la couleur s'efface.

Cette couleur ne sert pas seulement d'ornement : elle a aussi l'avantage de défendre la peau contre les piqûres des moustiques. Il est vrai que cette substance n'est pas toujours d'une efficacité absolue, car j'ai vu des Indiens qui souffraient des piqûres de ces insectes presque autant que moi.

Les différents animaux ont une odeur propre qui peut les faire reconnaître à distance. Il en est de même des différentes races humaines. Je trouve que les indigènes de l'Amérique du Sud se distinguent des noirs et des blancs par une odeur de cuir neuf. Ce fait provient sans doute de l'action du tannin du roucou, qui est une substance très astringente, sur les matières sécrétées par la peau (graisse, etc.).

Les jours de fête, les Indiens agrémentent leur peinture rouge de quelques arabesques noires. Ces dernières sont faites avec le suc qui découle du fruit de différentes espèces de genipa et qui est sans couleur lorsqu'on ouvre le fruit, mais qui noircit au contact de l'air.

Quelques Indiens, voulant paraître plus beaux que leurs compagnons, ont eu l'idée bizarre de se présenter à moi, peints en noir des pieds à la tête.

Très peu d'Indiens ont l'habitude de se tatouer. Ceux qui veulent s'orner de cette manière opèrent simplement en s'enfonçant dans l'épiderme une arête de poisson trempée dans le suc du genipa.

Jamais les Roucouyennes ne se mettent en voyage sans s'être fait teindre la veille du départ. Ce soin est dévolu aux femmes. Ils emportent avec eux du roucou et du genipa dans de très petitesalebasses qu'ils suspendent autour de leur cou en guise de colliers.

La peinture rouge déteint sur les objets dont ils se servent; leurs hamacs, faits d'un coton d'une blancheur remarquable, ne tardent pas, par l'usage, à

devenir tout à fait rouges. Un Roucouyenne ayant mis une de ses chemises, il me fut impossible de la blanchir. Ces Indiens ont généralement les cheveux d'un noir très foncé; nous n'avons trouvé que deux individus ayant les cheveux roux. Ces derniers avaient la peau moins pigmentée que leurs compagnons. Ils étaient d'une constitution lymphatique; l'un d'eux portait même la cicatrice d'un abcès des ganglions du cou.

Les Bonis, qui ont eu autrefois des relations avec les Oyacoulets, nous disent que ceux-ci ont la barbe et les cheveux blonds comme les Hollandais; n'ayant pas vu ces sauvages, je me contenterai de mentionner cette assertion.

La chevelure des Indiens de la Guyane n'est pas crépue comme dans la race nègre; elle est moins ondulée que chez les blancs. Ils se taillent un peu les cheveux sur l'avant de la tête et portent le reste d'une longueur démesurée. Les hommes et les femmes ont identiquement la même coiffure. La barbe est très peu fournie. Ils ont du reste une bien médiocre estime pour cet ornement, et ils ont bien soin de l'épiler, ainsi que leurs sourcils et même leurs cils, au fur et à mesure de leur croissance. Ils arrachent leurs cils, disent-ils, pour « mieux voir ». Les sourcils sont moins fournis que dans la race blanche; leur insertion, moins nette que chez nous, ne se fait pas seulement au niveau de l'arcade sourcilière, mais elle s'étend, d'une manière diffuse, jusque sur les tempes et sur le front.

Ils regardent la longue barbe des blancs comme une chose des plus étranges. Un chef roucouyenne, qui n'avait jamais vu de blancs, ne consentit à me donner un guide qu'autant que je lui ferai cadeau de quelques poils de mes favoris.

Tout le reste du corps est épilé avec le même soin chez les femmes aussi bien que chez les hommes.

Tête. — Ces Indiens ont la tête assez volumineuse et bien proportionnée à leur buste énorme. Le diamètre antéro-postérieur de leur crâne est toujours plus considérable que le diamètre transversal.

Je n'ai trouvé chez aucun d'eux ces crânes en forme de mitres et de pains de sucre que l'on rencontre chez différentes tribus des rives de l'Amazone.

Le front des Indiens est manifestement moins élevé et plus fuyant que chez les blancs.

La Commission franco-hollandaise a énoncé, dans son rapport, que les Roucouyennes vus par elle dans le Maroni ont les yeux bleus. Ce qu'il y a de vrai dans cette assertion, c'est que le blanc de l'œil, qui, dans toutes les races, est légèrement nuancé de bleu par les veines rampant sous la conjonctive, paraît plus bleu que chez nous, parce qu'il ressort davantage sur le fond rouge dont la face est peinte. Mais l'iris, qui donne à l'œil sa véritable couleur, suivant les anthropologistes, n'est jamais bleu. Je l'ai trouvé toujours d'un brun plus ou moins foncé sur plus de deux cents individus que j'ai eu l'occasion d'examiner.



Indiens Roucouyennes. — Dessin de A. Rixens, d'après une photographie.

Le globe de l'œil paraît plus petit que dans la race blanche, parce qu'il est légèrement bridé à son angle externe.

Les paupières s'ouvrent, non pas sur un axe transversal comme chez nous, mais elles sont légèrement obliques de haut en bas et d'arrière en avant, comme chez les Chinois.

Les arcades sourcilières sont plus saillantes que dans la race blanche, ce qui contribue à faire paraître le front plus fuyant.

La bouche est généralement petite; mais les lèvres, quoique beaucoup moins épaisses que celles des noirs, le sont beaucoup plus que chez les blancs.

Plusieurs tribus d'Indiens des Guyanes, entre autres les Galibis et les Emerillons, se perforent la base de la lèvre inférieure, pour y passer un petit os ou une épingle, qu'ils remuent constamment avec la langue.

Cette particularité n'existe pas chez les Roucouyennes.

Pour compléter l'ensemble de la physionomie de ces sauvages, il me suffira d'ajouter qu'ils ont les pommettes saillantes comme dans la race mongolique.

Ceinture. — Les jeunes gens des deux sexes, loin de se serrer la taille, cherchent à la faire paraître plus grosse, en s'entourant l'abdomen avec de grosses ceintures. Chez eux, une légère proéminence du ventre, loin d'être regardée comme une infirmité, est considérée comme un trait de beauté.

Mains. — Ce qui caractérise la main de l'Indien, c'est le développement des muscles du pouce et le peu de longueur des doigts. Les hommes les plus grands, quoique ayant le poignet assez fort, ont des doigts qui ne sont guère plus longs que ceux d'une fille de douze ans de la race blanche.

Pieds. — On distingue facilement l'empreinte d'un



Mains d'un Roucouyenne. — Dessin de E. Ronjat, réduit d'après un calque de l'auteur.

Indien sur le sol; les pieds sont très courts, larges et plats.

La cancrure en est plus faible que dans toutes les autres races; on pourrait croire que cette disposition doit gêner considérablement la marche, et cependant j'ai pu juger par moi-même que les indigènes de l'Amérique du Sud sont les premiers marcheurs du monde. Les Roucouyennes du Yary font quarante et cinquante lieues à travers les montagnes pour aller danser chez leurs amis de l'Itany et de la crique Maroni. Les hommes et les femmes font des étapes de six et sept heures sans s'arrêter. Dans leurs excursions à travers les montagnes, ils se mettent toujours sur une seule ligne: c'est ce qui constitue la file indienne. Cet ordre de marche leur est si naturel qu'ils le conservent en allant d'une habitation à une autre à travers la place du village, qui est pourtant toujours vaste et en général bien dégagée.

Maladies. — Un de mes amis, le docteur Hemeury, qui a habité la Guyane pendant six ans, m'a dit en plaisantant que les Indiens ne sont jamais malades qu'une fois, au moment de mourir: dans toute la haute Guyane je n'ai en effet rencontré que fort peu de malades; et je dois le reconnaître, tous étaient dans un état si désespéré que tous mes soins eussent été superflus.

Nous n'avons trouvé aucun Roucouyenne atteint de calvitie, même chez les gens les plus âgés. Les vieillards des deux sexes conservent généralement leurs cheveux noirs jusqu'à la mort.

Les affections de la peau sont rares.

Médecins et remèdes. — Tous ces sauvages ont des médecins qu'ils appellent *piays*.

Un *piay* accompagnait les Indiens qui portaient mes bagages à travers les montagnes, de sorte que j'ai pu voir la manière dont il traitait ses malades.

Notre compagnon Apatou ayant eu mal à la tête, le piay Paniakiki s'assit sur un hamac en face du malade, puis se mit à regarder le ciel pendant quelques instants, en ayant l'air de l'invoquer mentalement. C'était une prière tacite qu'il adressait au diable pour qu'il fit cesser le mal de son client. Il pratiquait cette espèce d'exorcisme tout en fumant sa cigarette, dont il rejetait la fumée par le nez avec autant d'élégance qu'un gamin de Paris. Puis, plaçant sa longue cigarette entre le gros orteil et le deuxième doigt de pied, sans adresser à son malade aucune question sur le mal qu'il éprouvait, ainsi que cela se pratique chez nous, il se mit à souffler avec force sur le point douloureux. Prenant ensuite un éclat de roche très pointu, il fit cinq ou six incisions sur le front du patient, et se mit à aspirer le sang avec sa bouche en guise de ventouse. Après cinq minutes de succion, les insufflations recommencèrent ; le piay ralluma sa cigarette qui s'était éteinte pendant l'opération, en envoya deux ou trois bouffées dans la bouche et les yeux de son malade, et se retira sans mot dire.

Apatou, qui avait d'ailleurs plus de confiance dans les pratiques de ces espèces de sorciers que dans mes connaissances médicales, se trouva si bien rétabli, qu'il put manger aussitôt après un coumarou qui ne pesait pas moins de trois livres.

Dans toutes les maladies fébriles le piay prescrit la diète la plus absolue ; la seule licence qu'il accorde à son malade, c'est de se jeter à la rivière lorsque la fièvre est trop forte.

Les piays sont fort respectés dans leurs tribus : cela tient sans doute à la difficulté des examens qu'ils sont obligés de subir pour arriver à cette position. Plus d'un candidat succombe, dit-on, aux terribles épreuves qu'il doit subir pendant plusieurs années de noviciat.

Tempérament et constitution. — Ces Indiens ont presque tous le tempérament bilieux : cela tient sans doute à ce que dans la zone tropicale le foie est l'organe qui fonctionne le plus.

L'appareil biliaire souffre beaucoup plus dans un voyage sous l'équateur que le poumon dans une expédition au pôle nord.

Le système nerveux est celui qui est le moins impressionnable chez ces Indiens.

Quant à l'adresse des Roucouyennes et à la finesse de leur sens, nous ne trouvons pas qu'elles aient rien

d'extraordinaire. Les Gauchos de la Pampa, qui sont des blancs devenus presque sauvages, sont beaucoup plus habiles et adroits que tous les Indiens des Guyanes.

Nourriture. — Elle consiste le plus souvent chez les Roucouyennes en poisson ou gibier, bouillis avec une forte dose de piment.

Si ces Indiens ne se servent généralement pas de sel, au moins connaissent-ils le moyen de s'en procurer, en brûlant certains palmiers appelés pinots par les habitants de la côte, et qu'on trouve le long des petits cours d'eau. Les cendres placées dans une grosse marmite en terre se déposent au fond, tandis que les différents sels qui y sont contenus se dissolvent dans l'eau chaude. En évaporant le liquide séparé des cendres, on voit se déposer au fond de la marmite une matière blanche, cristalline, composée de différents sels de soude et de potasse. Ce résidu remplace le sel sans aucun inconvénient.

Les cuisinières ne laissent généralement rien à désirer au point de vue de la propreté. Je ne leur reproche qu'un détail, qui m'a choqué la première fois que je m'en suis aperçu. Pour empêcher le bouillon de s'échapper pendant l'ébullition, elles projettent de l'eau dans la marmite au moyen de la bouche.

Lorsque le voyageur arrive dans une tribu d'Indiens, le premier soin de son hôte est de lui faire servir à manger. Sans mot dire, les femmes apportent des escabeaux, et l'étranger s'assied à côté du chef de la tribu pour manger, par exemple, le poisson froid qui est resté du dernier repas.

Les Indiens ne connaissent pas les fourchettes, mais ils font de petites cuillères qu'ils taillent dans

le fruit du calebassier. Il faut dire qu'ils ont soin de se laver les mains avant et après les repas. Pour s'essuyer les mains et la bouche, on trouve dans les cases une espèce de torchon fait avec une écorce qui se divise en lamères.

Chaque jour les hommes mangent en commun ; ils sont servis par les femmes, qui apportent l'une du poisson, l'autre du gibier. Après ce repas, qui se fait généralement dans la grande hutte située au milieu du village, les hommes retournent chez eux, et on les voit souvent se remettre à table avec leurs femmes et leurs enfants.

Ils absorbent des quantités considérables d'aliments.



Costume de cérémonie chez les Roucouyennes.
Dessin de P. Sellier, d'après un costume
rapporté par l'auteur.

Ils font au moins quatre repas dans la journée, et je les ai vus plus d'une fois se lever la nuit pour manger. Il n'est pas rare qu'un Indien mange un poisson de trois livres à son repas du soir.

Ajoutons qu'ils sont capables, à un moment donné, de supporter de grandes privations.

Les Roucouyennes ne boivent jamais en mangeant.

En traversant la chaîne des Tumuc-Humac il nous est arrivé à plusieurs reprises de n'avoir qu'un singe à partager entre les trente hommes qui composaient notre escorte; ils se contentaient de cette maigre pitance avec une résignation qu'on ne rencontre pas chez les noirs.

Dans le grand bois on ne trouve que quelques bourgeons de palmier et des fruits qui seraient insuffisants pour la nourriture. Les transportés de la Guyane française qui se sont évadés dans la forêt vierge sont morts de faim; quelques-uns n'ont survécu qu'en mangeant leurs compagnons.

La cassave que préparent les Roucouyennes est beaucoup moins savoureuse que celle que l'on consomme dans les pays plus civilisés : non pas à cause de la qualité du manioc, qui est au contraire plus beau que dans la basse Guyane, mais à cause de la grossièreté de la préparation.

On ne se donne pas la peine d'éplucher les tubercules de manioc; on les râpe tout simplement sur des morceaux de bois dans lesquels on introduit des éclats de roches dures.

Avant de se servir de ces instruments qu'on appelle grages en langage créole, on a soin de les mouiller pour faire gonfler le bois, qui tient ainsi les pierres plus fortement enchâssées.

Pour la cuisson des galettes de farine, on se sert simplement de pierres plates ou de larges plateaux en argile.

Le manioc ne fait pas seulement le fonds de la nourriture; on en tire aussi la principale boisson, le cachiri. Ce liquide s'obtient en mettant de la farine de manioc en contact avec l'eau et en y ajoutant un ferment.

Les physiologistes ont démontré qu'il existe dans la salive une substance qui a la propriété de transformer l'amidon en sucre. C'est ce ferment que les Roucouyennes emploient pour fabriquer leur cachiri. Ils panachent une partie de la farine et développent ainsi une fermentation qui transforme l'amidon en sucre, puis en alcool. Cette liqueur, n'étant pas filtrée, reste blanche à cause de la farine qu'elle renferme en excès.

J'ai d'abord éprouvé une certaine répugnance à boire le cachiri, mais, la nécessité faisant loi, mon palais s'habitua bientôt à cette boisson plus rafraîchissante qu'alcoolique, et, à la fin, je la trouvais même assez agréable.

Les Indiens font quelquefois une liqueur beaucoup meilleure que le cachiri avec le jus de la canne à sucre, qu'ils cultivent malheureusement en quantité trop insuffisante.

Dans leurs voyages, ils emportent toujours quelques-uns de ces roseaux qu'ils jettent au fond de leurs canots et qu'ils sucent quand ils ont soif.

Religion. — Les Roucouyennes de l'Itany et du Yary admettent un esprit du Bien et un esprit du Mal. Celui qui représente Dieu étant incapable de leur nuire, doit être laissé en repos. On se garde bien de lui adresser des prières, cela pourrait l'irriter.

L'esprit malin, qui représente le diable dans la croyance des blancs, est seul l'objet de tout le culte; c'est à lui qu'on offre des sacrifices et qu'on fait des libations afin d'apaiser son courroux.

Funérailles. — Il y a trente-six heures que nous sommes dans le village de Yeleumeu. Un Indien est dans un état désespéré depuis deux jours; je désire assister à ses funérailles. Je suis touché de l'attachement que les enfants témoignent à leur père. Ce malheureux, étant couché depuis plusieurs mois, éprouve le besoin de prendre l'air : ses enfants, empressés à ses moindres volontés, le transportent dans le village, couché dans son hamac qu'ils suspendent à une perche et portent sur leurs épaules.

Les amis du patient ont une manière étrange de lui témoigner leur affection : c'est à qui apportera dans son carbet la plus grosse charge d'un bois résineux qui devra servir à brûler son corps. Le pauvre homme paraît très flatté de la prévenance de ses camarades qui ont accumulé plusieurs stères de bois à côté de son hamac. Pensant que le malade succombera pendant la nuit, je charge Apatou de rester dans le village pendant que j'irai dormir dans le grand bois avec la plupart des Indiens.

Le 23 octobre, vers quatre heures du matin, je suis réveillé par un coup de feu tiré par Apatou : c'est le signal convenu avec lui pour annoncer les funérailles, qui se font aussitôt après la mort. En toute hâte, avec tous les Indiens de mon carbet, je me dirige avec empressement vers le village. Nous sommes obligés de traverser un petit cours d'eau sur un tronç d'arbre, mais les femmes éclairent notre marche au



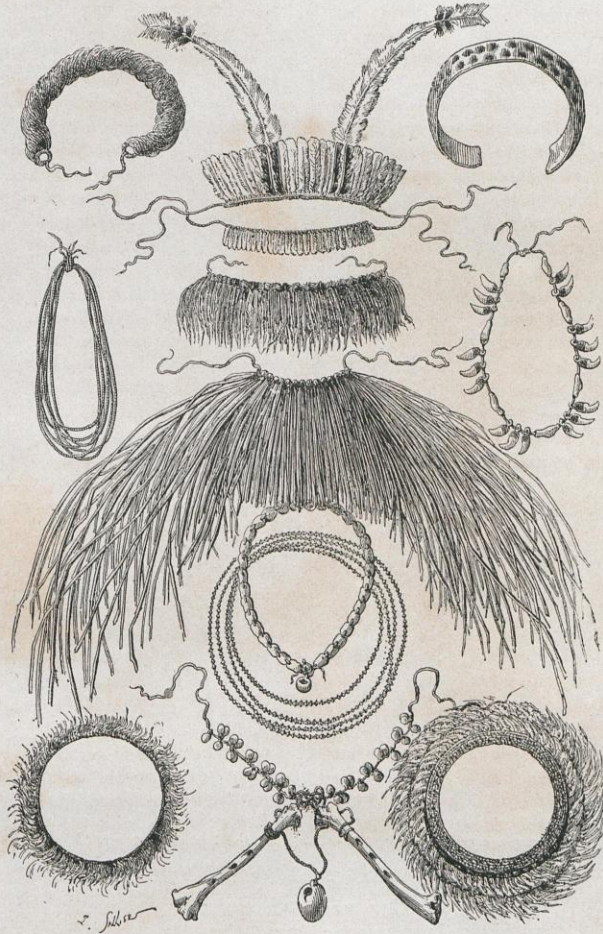
Panier souffle-feu, hotte des Roucouyennes. — Dessin de P. Sellier, d'après les objets rapportés par l'auteur.

moyen de morceaux d'encens enclavés dans des bouts de bois.

Le défunt était un brave homme : c'est à qui fera son éloge ; hommes et femmes parlent tous ensemble, racontant ses qualités, sa bonté, son courage à la guerre, son adresse à la chasse, à la pêche. Au fur et à mesure que les Indiens arrivent au carbet du défunt,

ils se mettent à entonner des airs lugubres, entremêlés de pleurs et de gémissements. Tous les animaux qui vivent à l'état privé dans le village se réveillent, viennent se joindre à la foule et mêlent leurs cris divers aux gémissements du public.

Cette cérémonie funèbre est anticipée. Je constate en prenant la main du prétendu cadavre que le poul



Coiffures et bijoux des Roucouyennes. — Dessin de P. Sellier, d'après les objets rapportés par l'auteur.

n'a pas cessé de battre. Un piay de la tribu, c'est-à-dire mon confrère, s'est laissé tromper par une syncope. Le moribond, se ranimant assez pour me reconnaître, murmura quelques paroles que je ne compris pas, mais qu'Apatou me traduisit. Le malheureux ne se sentait pas assez fort de ses vertus pour comparaître dans l'autre monde. Il me pria de le recommander, en ma qualité de piay des blancs, à notre Di-

vinité. Désireux de satisfaire au vœu d'un mourant, je lui jetai quelques gouttes d'eau sur la tête et le baptisai suivant la formule de la religion catholique.

Il ne valait pas la peine de retourner dans le grand bois pour se coucher ; je fis tendre mon hamac à deux arbres en attendant le jour. Ce ne fut qu'à neuf heures du matin que le poul du moribond cessa définitivement de battre.

Les jeunes gens s'empresst aussitôt de sortir le bois. Ils font une espèce de plancher sur la place publique. A l'arrière de ces poutres disposées les unes à côté des autres, ils plantent en terre un piquet : c'est pour appuyer le cadavre que l'on assied sur le bûcher. Le défunt est revêtu de ses plus jolies parures ; il porte sur la tête une couronne de plumes aux couleurs éclatantes ; à son cou sont attachés ses colliers, son peigne en bois et ses flûtes en tibias de biche ; les bras et les jambes sont recouverts de bracelets. Pendant qu'on s'occupe de cette exhibition, la veuve éplorée jette par terre toutes les poteries dont se servait son mari. Son désespoir n'épargne rien. Tout ce qui appartenait à celui qu'elle aimait est immédiatement détruit.

Le bûcher est allumé. Une flamme vive entoure le cadavre et le rend méconnaissable en un instant. Je n'aurais pas éprouvé la moindre émotion s'il n'était pas survenu un accident pendant cette opération. Un ouragan, s'étant élevé subitement, porta les flammes jusqu'à une case voisine du bûcher ; il fallut que les spectateurs en étouffassent le feu pour empêcher l'incendie du village. Ce contre-temps fit voir le cadavre que jusqu'alors les flammes avaient dissimulé à nos regards. La graisse fondue sur les joues, les articulations des genoux ouverts par l'action du feu nous offrirent un spectacle repoussant. Les jeunes gens furent obligés de rallumer le foyer. La crémation ne fut terminée qu'après une demi-heure. Les cendres recueillies dans un vase en terre furent placées sur le carbet de la veuve. C'est dans un an seulement qu'il sera déposé en terre.

Cette scène achevée, les habitants font le nettoyage complet, non seulement de la case mortuaire, mais aussi de tous les carbets du village. C'est une mesure hygiénique pour éviter les maladies contagieuses.

Midi. — Aucun Indien ne veut nous accompagner, mais nous obtenons un canot en échange d'un petit couteau qu'Apatou présente au tamouchi. Nous nous mettons en route avec nos deux embarcations pour

regagner le Yary. Lorsque nous avons des troncs d'arbres à franchir, mes deux équipages (si je puis appeler ainsi les deux noirs et les deux Indiens qui m'accompagnent) réunissent leurs efforts pour faire passer les pirogues l'une après l'autre.

« Séné oua ? » (Vois-tu ?), dit un des Indiens qui est debout à l'avant de ma pirogue.

Il décharge son fusil dans l'eau et tue un aymara qui était caché sous un vieux tronc d'arbre.

Quelques pas plus loin, Pompei saute à la rivière pour aller barrer une rigole où l'on voit sauter un grand nombre de petits poissons. Il frappe sur la

bande à coups de sabre d'abatis, et en cinq minutes nous avons une belle friture.

En route je manifeste quelque inquiétude au sujet des bagages que nous avons laissés à l'embouchure. Yeleumeu m'a dit que les deux individus bizarres que j'ai rencontrés dans le Yary sont des mal-faiteurs. Ces misérables ayant tué, l'un sa femme et l'autre son mari, ont évité la justice en se réfugiant dans le grand bois.

« Ne crains rien, me dit-il, ceux qui tuent et volent chez les blancs sont sages chez les Roucouyennes parce qu'ils ont peur d'être brûlés tout vifs. »

En effet, je retrouve mon argent (un sac de pièces de cinq francs), mes couteaux et autres objets d'échange. Mais des singes ont dévoré les cannes à sucre et

quelques morceaux de cassave que nous avions pourtant recouverts de grosses pierres. Heureusement, nous avons des vivres pour cinq personnes pendant douze jours.

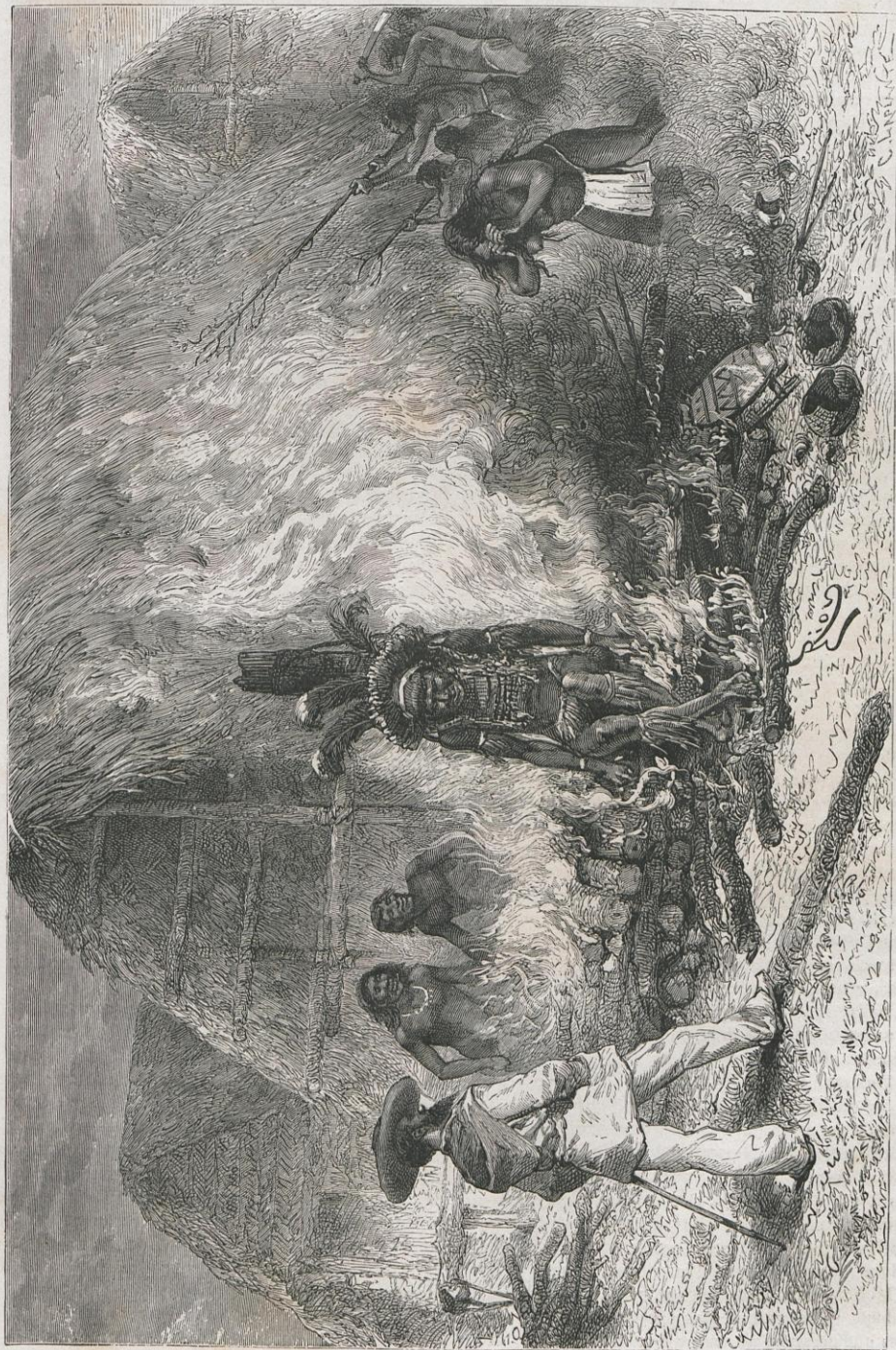
Les sauts de la crique Courouapi sont insignifiants ; cela provient sans doute de ce que le terrain, qui est schisteux, se laisse facilement désagréger par la force du courant.

24 octobre. — Nous débouchons dans le Yary, à dix heures du matin, quatre jours après l'avoir quitté.

En sortant de la petite crique Courouapi, nous trouvons la rivière grandiose. Sa largeur permet à la brise de s'y faire sentir ; un léger vent de sud-est ride ses



Un piay, mon confrère (voy. p. 407). — Dessin de Riou, d'après une photographie.



Crémation d'un Roucouyenne. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

eaux. Les rivières sont de véritables bouches d'air qui ventilent l'immense route de verdure étendue sur toutes les Guyanes. On éprouve une sensation des plus agréables en quittant l'air confiné du grand bois pour respirer à pleins poumons au niveau d'un large cours d'eau.

Vers midi, nous apercevons une grosse masse noire qui se dirige vers nous. C'est un tapir qui veut passer d'une rive à l'autre; mes deux embarcations se mettent à sa poursuite à toute vitesse; Apatou, debout sur l'avant, se prépare à tirer dès que l'animal sera à bout portant. Il lui envoie deux décharges de chevrotines à une distance de quatre ou cinq pas; un flot de sang rougit l'eau, mais la bête continue sa course et disparaît dans la forêt. Apatou s'irrite; c'est le cinquième qu'il blesse depuis notre séjour dans le Yary.

Mes hommes courent la forêt dans toutes les directions pendant que, assis au pied d'un arbre, je mets mon cahier de notes au courant.

Tout à coup j'entends du bruit, et, levant les yeux, j'aperçois un énorme animal qui se dirige sur moi à fond de train. Je m'abrite derrière un tronc d'arbre et le tapir furieux passe sans se détourner. Apatou, que j'ai prévenu par mes cris, accourt sur son passage et lui envoie une balle à la distance de quelques mètres. Cela nous fait un gibier aussi lourd qu'une petite vache.

25 octobre. — La rivière est toujours très large, mais peu profonde et de courant faible parce que le lit n'est entravé que par de rares blocs de granit. Les rives sont basses, et les arbres, qui sont rabougris, sont noyés de plus d'un mètre pendant la saison des pluies.

Pendant que j'examine des amas de cailloux englobés dans une gangue assez dure, Apatou m'appelle doucement pour me faire assister à une scène charmante. Ce sont des capiais, le père, la mère et trois petits, alignés sur la rivière à trente pas de nous. Ces bêtes innocentes qui n'ont jamais vu d'êtres humains, car la région est déserte à une très grande distance, nous regardent d'un air si naïf qu'Apatou ne songe même pas à décharger son fusil. Un peu plus loin, nous rencontrons une biche qui boit sur le bord de la rivière. Pompi voudrait la tuer pour faire des flûtes avec ses tibias, mais je le prie de réserver ses flèches pour les moments de disette.

Vers onze heures, nous arrivons à l'embouchure de la crique Couyary. Au dire des Roucouyennes, ce cours d'eau assez important a ses sources voisines de la crique Maroni. Il paraît que des Indiens du Yary s'étant avancés dans la crique Couyary ont rencontré les Roucouyennes de la crique Maroni qui venaient chasser dans ce cours d'eau. Il n'y aurait donc que quelques jours de marche entre les sources de la crique Maroni et celles de la crique Couyary.

Midi. — Mon équipage est incédé, je vois qu'il redoute de s'aventurer sans pilote au milieu d'obstacles que personne n'a encore tenté de franchir.

Le baromètre indique sept cent quarante-cinq millimètres, tandis qu'à Cotica, lieu déjà élevé, il était à sept cent cinquante-cinq. Ces dix millimètres de différence indiquent que je suis à cent mètres plus haut que dans le pays des Bonis.

D'ici à l'Amazone la distance ne doit pas être plus grande que de Cotica à la mer. L'élévation de la rivière étant presque double, j'aurai à franchir deux fois plus d'obstacles sur un même parcours.

Une chute de deux mètres est capable de briser mon embarcation, et il en faut beaucoup pour descendre une hauteur que j'estime à cent quatre-vingts ou deux cents mètres.

Je prévois des dangers beaucoup plus grands que tous ceux que nous avons affrontés, et ce qui m'inquiète ce sont les conditions déplorables dans lesquelles je me trouve pour les aborder. Mes provisions sont épuisées, mes forces physiques sont à bout, il ne me reste plus que la volonté. Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux éviter le combat que de s'exposer à un échec presque certain. La route de l'Oyapock n'est pas loin, et mes Indiens se chargent de m'y conduire. C'est un chemin plus long, mais beaucoup plus sûr, puisque je suis certain d'y trouver des vivres. Je demande l'avis de mon fidèle Apatou; sa résolution est inébranlable, il faut aller « au grand fleuve ». Nous ne prendrons la route de l'Oyapock qu'autant que nous reconnaitrons l'impossibilité absolue de franchir les grandes chutes du Yary.

Vers deux heures, nous rencontrons des roches que les Indiens redoutent parce qu'elles sont fréquentées par le « mauvais esprit ». Je voudrais visiter ces roches de Talangman (c'est ainsi qu'ils les désignent), mais Pompi dit qu'il se sauvera si je veux m'approcher de ces lieux sacrés.

« Es-tu sûr que le diable est là? lui demandai-je.

— Je l'entends, » me dit-il d'une voix craintive. Puis il ajouta : « Sauvons-nous! »

Je distingue un bruit plaintif, une espèce de sifflement qui rappelle la bise quand elle s'engage dans les grandes cheminées de mon pays natal. C'est sans doute l'effet de l'eau traversant un espace rétréci par des roches.

A quatre heures, nous atteignons une grande île de sable, recouverte de quelques arbres où l'on peut suspendre ses hamacs. C'est un endroit fort agréable pour y passer la nuit : à peine ai-je fait attacher mon hamac que j'aperçois trois grandes pirogues : ce sont des gens de la tribu de Yeleumeu qui viennent de la crique Kou. Ils sont plus de vingt hommes, femmes et enfants. Ils paraissent épuisés de fatigue, plusieurs sont blessés et quelques-uns malades.

Pompi me dit à l'oreille de ne pas leur parler des funérailles auxquelles nous avons assisté : ils se mettraient à pleurer toute la soirée, et ce serait fort ennuyeux pour nous.

C'est en vain que j'essaie d'entraîner quelques-uns de ces sauvages avec moi. Ils disent tous qu'ils crai-

gnent trop les Calayonas pour s'aventurer dans le bas Yary. D'après leurs récits il y aurait deux espèces de Calayonas : les bons, qui habitent la crique Kou à deux jours de canotage de l'embouchure, et les méchants, qui vivent entre les grandes chutes du Yary. Ces derniers font la guerre pour manger leurs prisonniers.

Apatou ne croit pas à ces mauvais propos ; il me déclare d'ailleurs franchement qu'il aime encore mieux tirer des coups de fusil sur les Calayonas que d'aller s'exposer à la dysenterie en prenant la route de l'Oyapock.

Nous partons à neuf heures. Vers midi, nous aper-

cevons au fond de la rivière un petit mamelon bleu qui paraît distant de quelques kilomètres. Nous ne sommes pas loin de la crique Kou.

Nous arrivons à son embouchure vers deux heures.

En remontant cette rivière à la distance de quelques centaines de mètres, je constate que le volume de ses eaux est quatre ou cinq fois moindre que celui du Yary. Le mamelon que nous avons aperçu de loin se trouve à l'embouchure, à une petite distance de la rive droite. Son altitude est de deux cent cinquante à trois cents mètres.

C'est la crique Kou que les Roucouyennes du Yary



Chasse au tapir. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

et du Parou remontent jusqu'aux sources pour aller faire des échanges avec les Oyampis. Il faut, me dit-on, huit à dix jours de marche par terre pour aller du point où la crique Kou cesse d'être navigable jusqu'à l'Oyapock en un endroit où l'on rencontre des pirogues.

Joseph et Pompi, qui sont en avant, payaient avec ardeur comme s'ils voulaient m'entraîner de force dans cette direction. Je suis obligé de courir à leur poursuite et de les obliger à redescendre vers le Yary. Pompi menace de m'abandonner. Arrivé au lieu de campement, je vois que tout mon équipage a perdu son entrain.

Pompi s'est couché sans souper ; il prétend avoir la

fièvre, mais je constate que son pouls est normal. Joseph pense à sa femme, à son cher village de Mana, et laisse éteindre le feu qui fait cuire mon souper.

Apatou lui-même paraît inquiet. Il se souvient que les Portugais nous ont dit qu'il y a dans le bas Yary une chute à pic où l'on est forcé d'abandonner les pirogues.

27 octobre. — Pressé d'arriver aux chutes, je réveille mon équipage avant le jour. Apatou fait réchauffer un aymara bouilli la veille, et nous nous mettons à table au lever du soleil. Je me trouve beaucoup mieux depuis que je me suis mis à la nourriture des indigènes, c'est-à-dire au poisson bouilli avec du piment.

La navigation est monotone, parce que la rivière ne présente ni chutes ni rapides. Les terres voisines sont généralement basses et marécageuses. Le courant est presque nul; le lit, très large, est si peu profond que nos pirogues touchent souvent.

28 octobre, sept heures du matin. — La rivière est entrecoupée de gros blocs de granit à forme mamelonnée. Une petite île à noyau granitique porte un seul arbre sur lequel sont vingt nids en forme de pierre suspendus aux branches par un pédicule très étroit.

A neuf heures, le paysage change subitement à un détour de la rivière. J'aperçois une chaîne de montagnes à la distance d'une lieue. A cette vue, Apatou, que la navigation trop calme rendait indolent, se réveille tout à coup.

« Ces montagnes, dit-il, ressemblent de loin à celles qui avoisinent les sauts de Manbari, de Singatetey et de Mancaba. Les grandes chutes du Yary vont commencer. »

Joseph et les Indiens sont muets, et si je tâtais leur pouls je constaterais qu'il est ralenti, car la peur, d'après ce que j'ai observé sur moi-même, diminue le nombre des pulsations¹.

Une demi-heure après, ma légère pirogue marche comme une flèche au milieu de blocs granitiques formant un rapide. Les montagnes que j'apercevais au fond de la rivière se montrent à droite et à gauche à une faible distance des rives. Leur hauteur est de deux cent cinquante à trois cents mètres; elles sont généralement allongées; la crête, plus ou moins sinueuse, se termine souvent par deux mamelons en dos de cheval. Leurs versants forment des pentes peu escarpées. La rivière, entrecoupée par des roches, est d'une largeur si considérable que le vent se fait sentir comme en pleine mer. Vers midi, notre route étant est-sud-est, nous avons une brise debout assez forte pour produire un clapotis qui ralentit notre marche.

Quelques instants après, nous trouvons la rivière coupée par une grande île.

Joseph et Pompi veulent aller à droite.

« Allons à gauche, me dit Apatou; la rivière est moins large, mais elle paraît plus profonde. »

En doublant l'extrémité de cette île, Apatou aperçoit, sur la rive, des roseaux qui servent à faire des flèches. C'est une preuve certaine du passage des Indiens dans ces parages, où ces plantes ne poussent pas naturellement.

Le paysage est admirable. Dorénavant nos deux pirogues devront se suivre de près; la rivière forme des détours où l'on peut se perdre d'autant plus facilement que le courant est nul entre les chutes.

Des roches et de petites îles entravent la rivière à perte de vue. Les rapides se succèdent sans interruption.

Apatou devine les roches sous l'eau aux ondulations de la surface.

1. Le danger passé, le cœur bat plus vite qu'à l'état normal.

Nous avançons avec une vitesse prodigieuse.

Nous nous arrêtons à six heures sur des roches situées près de la rive gauche. En dix heures nous avons parcouru vingt-cinq kilomètres, dont dix dans les rapides et les sauts.

Apatou est radieux. « Tous les Indiens, dit-il, sont des lâches. Ces chutes terribles du Yary ne sont pas plus dangereuses que celles du Maroni. Nous avons déjà fait un bon parcours à travers les roches, et au train dont nous allons, nous ne serons pas longtemps à franchir tous ces obstacles. » Joseph et mes Indiens reprennent courage, un babillage sans fin remplace le mutisme qu'ils ont gardé toute la journée.

Je m'endors content.

29 octobre. — Réveillé par les moustiques au milieu de la nuit, j'entends un bruit sourd dans le lointain. Apatou, qui vient de se lever pour tisonner le feu, entend le même grondement.

Nous nous mettons en route à six heures. Le bruit que nous avons perçu la nuit ne tarde pas à se faire entendre plus distinctement. Apatou tourne la pirogue de façon à se trouver à l'avant, et se tient debout. Nous glissons comme l'éclair.

« Prends garde, dis-je à Apatou, ma petite bête (c'est ainsi qu'il appelle mon baromètre) indique que nous sommes en pays très élevé.

— Ne crains rien, » me réplique-t-il, du ton assuré d'un homme qui voit le danger, mais qui se sent capable de le surmonter.

Tout à coup, nous nous arrêtons si brusquement que ma grosse boussole, placée sur un petit banc devant moi, tombe avec fracas dans le fond de la pirogue. Apatou a lancé notre embarcation sur une roche, pour l'arrêter court.

Pourquoi cette manœuvre qui pouvait faire briser notre pirogue? C'est que, de l'avant du canot, Apatou a vu tout à coup un précipice de vingt-cinq à trente mètres devant nous. Notre embarcation lancée à toute vitesse allait tomber dans la chute.

Mon compagnon ne dit mot; et pour ma part je suis si frappé par le spectacle de cette chute à pic que je fais quelques pas en arrière pour ne pas être pris de vertige.

Comment faire pour descendre cette chute? Il ne faut pas songer à traîner nos pirogues sur les rives puisque la montagne s'élève à pic à droite et à gauche.

La rivière, coupée par des îles, forme deux autres branches que nous allons reconnaître.

Mais elles sont comme la première; il n'est possible de franchir la véritable cascade qu'en jetant la pirogue dans le précipice et en descendant avec des lianes. Nos embarcations, tombant d'une pareille hauteur, se briseraient infailliblement, et alors il nous serait impossible de continuer notre route.

Apatou et moi courons sur les roches dans toutes les directions pour trouver un passage; après une heure de recherche, nous regagnons nos pirogues sans avoir trouvé la solution du problème.



Chute du Yary. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

Notre situation est si critique, je dois le dire, que je désespère complètement de mon salut.

Ce n'est pas sans raison que les Indiens du Parou et du Yary traversent la montagne pour faire leurs échanges dans l'Oyapock plutôt que de descendre leurs rivières.

Pour mettre le comble à mon malheur, je m'aperçois que Pompi vient de fuir avec une pirogue.

Apatou part à la recherche d'un passage. Il faut le trouver ou rester en route. Une heure après, je le vois qui revient. Il a trouvé un passage dans une île rocheuse qui sépare la branche droite de la rivière de la branche du milieu.

Ma pirogue est aussitôt hissée sur le sommet de cette île : elle descend lentement sur le versant qui forme le bord de la rivière. L'inclinaison est si rapide que mon embarcation pourrait se briser si nous l'abandonnions à elle-même; mais Apatou, qui sait que cette perte serait notre condamnation à mort, ne craint pas de se faire meurtrir les épaules pour éviter un choc contre les roches.

A une heure, ma pirogue est au pied de la cascade, il ne reste plus qu'à y transporter les bagages.

Apatou s'est montré si habile et si courageux que je voudrais lui attacher une médaille d'honneur sur la poitrine. N'ayant rien de mieux à lui offrir, je lui donne une grosse pièce d'or. C'est pour lui un fétiche qu'il portera au cou comme une véritable décoration.

Mon baromètre me dit que nous avons encore beaucoup à descendre : nous ne sommes pas au bout de nos peines.

Le courant nous entraîne avec une vitesse prodigieuse au milieu de canaux creusés dans des roches noires qui ressemblent à des blocs de charbon de terre.

Ce sont des conglomérats dont la gangue est presque exclusivement formée par un riche minerai de fer.

Ça et là le lit est entravé par de gros blocs de granit.

Nous continuons à avancer, ce jour-là et les suivants, au milieu de rapides et de petits sauts qui se succèdent presque sans interruption, en suivant presque constamment la direction sud-est un quart est.

En descendant un canal étroit nous sommes arrêtés par une chute de quatre mètres taillée à pic. Apatou coupe un petit arbre avec son sabre d'abatis, le place comme une poutre en travers des berges, et lance notre pirogue par-dessus. L'embarcation descendant sur ce plan incliné ne s'enfoncé qu'un peu de l'avant et n'éprouve pas la moindre avarie.

Parfois nous trouvons un courant si rapide qu'il serait impossible d'y diriger l'embarcation. Alors Apatou décharge les bagages, attache une liane à l'avant et à l'arrière de la pirogue et la conduit le long de la berge.

4 novembre. — Au départ je vois une chaîne de montagnes à l'horizon. Nous devons nous attendre à rencontrer de nouvelles chutes. Mon baromètre est à sept cent cinquante-six. La rivière, qui s'étend entre deux montagnes situées à la distance l'une de l'autre

d'environ quatre kilomètres, se divise en plus de vingt branches. Laquelle suivre?

Nous allons à la grâce de Dieu. Trois fois nous sommes obligés de revenir sur nos pas. Enfin nous trouvons une route.

Nous nous arrêtons à cinq heures sur des roches ombragées par quelques arbres assez solides pour supporter nos hamacs.

5 novembre. — Nous sommes dans un véritable bassin elliptique circonscrit par des collines de deux cent cinquante à trois cents mètres d'élévation.

A huit heures, nous arrivons à une belle montagne à pic formée par du quartzite blanc (pierre de sable). Cette roche fendillée en gros blocs a l'aspect d'une ruine. Plus loin nous rencontrons une cascade majestueuse, qui tombe sur de larges gradins semblables à ceux du grand escalier du Trocadéro.

A quatre heures, je distingue avec ma lorgnette un carbet situé près de la rive droite. Je saute à terre; je gravis la berge élevée sur laquelle le carbet est établi. J'appelle; personne ne répond; je fais le tour de la case sans trouver d'habitants.

Un fait m'intrigue. Qu'est-ce donc que ces masses brunes, ayant la forme d'une miche de pain, qui sont empilées dans un coin? Mon doigt enfoncé dans cette substance est repoussé par la matière qui tend à reprendre sa première forme. Je reconnais du caoutchouc.

Nous sommes sauvés. En effet, il n'y a que des blancs ou des commerçants qui puissent exploiter ce produit en aussi grande quantité.

Le 6, je remarque des incisions pratiquées dans les arbres pour faire écouler un liquide blanc laiteux qui tombe dans des godets en argile. Ces arbres, que je vois pour la première fois, sont les syringas qui produisent le caoutchouc.

En effet, l'exploitation du caoutchouc a une extension considérable dans le Yary et le Parou inférieurs. Les anciens Indiens du bas de ces rivières ont inventé bien avant nous les poires en caoutchouc.

Vers neuf heures, nous apercevons une embarcation qui débouche à un coude de la rivière.

« N'ayez pas de crainte, dis-je à mon équipage, je reconnais une embarcation de blancs. »

En effet, ce n'est pas une pirogue creusée dans un tronc d'arbre, mais un large canot fait avec des bordages assemblés. Elle appartient sans doute au propriétaire du carbet.

Quelques instants après, nous saluons une charmante famille brésilienne composée de deux jeunes gens et deux petits enfants. « D'où venez-vous, grand Dieu! s'écrient-ils dans un langage que j'ai le bonheur de comprendre. Où avez-vous donc passé? Personne ne vous a vus remonter la rivière? »

Ces braves gens sont stupéfaits en apprenant notre itinéraire. « Vous êtes, nous disent-ils, les premiers blancs qui aient descendu les chutes (*las cachéiras*) du Yary. »

Ils nous apprennent qu'un Français est venu autre-

fois de l'Oyapock dans le Yary, mais il a évité les Grandes Chutes en prenant le cours de l'Yratapourou. Cette voie est de moitié moins longue que celle que nous avons parcourue.

Nous restons une heure à causer ensemble.

Vers midi, nous nous arrêtons à une petite habitation qui se trouve sur la rive droite. Les habitants sont également très surpris à notre vue.

Joseph fait bouillir un coumarou boucané. C'est le dernier que nous mangeons.

Une jeune mulâtresse nous apporte de belles assiettes en faïence et des cuillers en fer battu. La vue

de ces ustensiles nous fait un vif plaisir : ils nous annoncent la civilisation.

Je prends deux tasses de café délicieux et je fume la cigarette, étendu dans un joli hamac.

Ne nous arrêtons pas trop dans ce pays de délices. Il paraît que la dernière chute du Yary, la Pancada, est très élevée.

Au moment où nous montons dans notre pirogue, un associé de notre hôte nous propose de nous conduire jusqu'à l'habitation de São Antonio, qui est au sommet de cette grande chute de la Pancada.

Nous acceptons. Manuel Carlos (c'est le nom du



Passage d'un rapide. — Dessin de Riou, d'après un croquis de l'auteur.

propriétaire de la maison de São Antonio) et sa femme, tous deux de race blanche pure, sont les premières personnes réellement civilisées que nous rencontrons.

Après un souper modeste, mais offert de grand cœur, nous causons sur les moyens de franchir la dernière chute.

« Ne vous inquiétez pas, me dit Carlos, je me charge de vous la faire passer. »

Le lendemain, mes bagages sont transportés à travers les montagnes dans un endroit appelé Porto Grande, situé au pied des chutes. Mon embarcation descend un rapide de deux kilomètres, ayant une direction presque constante.

Je marche à pied avec mon hôte.

Dix hommes vigoureux descendent ma légère pirogue sur le versant très escarpé d'une île qui sépare deux bras de la rivière. Cette manœuvre nous fait éviter les chutes de la Pancada. Ces cascades à pic offrent un coup d'œil majestueux; au milieu de la plus élevée, deux roches gigantesques isolées par les eaux ressemblent aux colonnes d'un temple antique.

Arrivés à Porto Grande, nous jetons un coup d'œil sur la dernière chute du Yary et nous nous mettons en route. Manuel Carlos me donne une lettre pour don Urbano Numès, maître d'une habitation située à deux jours plus bas.

Apatou, déjà indisposé depuis quelques jours, tombe malade et reste couché dans la pirogue.

Nous rencontrons çà et là des habitations isolées où nous nous arrêtons pour passer la nuit. Partout ces pauvres gens font des frais pour nous recevoir.

Le soir, nous arrivons chez don Urbano Numès, qui fait le commerce du caoutchouc. C'est en outre l'agent du vapeur qui remonte la rivière le premier jour de chaque mois.

Il nous faudrait attendre vingt-deux jours dans ces endroits malsains pour profiter du vapeur. Urbano voyant que mon état de santé est déplorable, s'offre à nous transporter jusqu'à Gurupa.

Cette bourgade, sur la rive droite de l'Amazone, est un point de relâche pour les soixante-quinze vapeurs qui sillonnent l'Amazone.

Nous quittons l'habitation de don Urbano le 9 au soir, dans une large embarcation à fond plat qui sert à transporter des bœufs.

Vers trois heures du matin, je suis réveillé par un sifflement perçant : c'est un vapeur; il passe si près de nous que nous craignons un abordage.

L'Amazone ne produit pas sur moi l'impression que j'en attendais : cette grande masse d'eaux grises me paraît moins grandiose que les petites rivières aux eaux noires, semées de roches aux formes pittoresques.

Je préfère la sévérité du grand bois au luxe de cette végétation dans des terrains fangeux et insalubres.

Nous débarquons à Gurupa. A défaut d'hôtels, nous logeons dans la maison vide d'un ami de notre pilote.

Le juge de paix, dont je regrette d'avoir oublié le



Sainte-Marie-de-Belem. — Dessin de Riou, d'après une photographie.

nom, et l'instituteur don Marquez me font un accueil très cordial.

La vie matérielle coûte très cher à Gurupa, où l'on ne trouve ni légumes ni fruits. Je paye dix francs une poule étique : aussi je ne tarde pas à épuiser mes dernières ressources.

Six jours se passent sans qu'un vapeur s'arrête au port de Gurupa. La fièvre me reprend.

Enfin, un soir, vers onze heures, j'entends des sifflements aigus : c'est un vapeur. Nous montons à bord et partons pour Sainte-Marie-de-Belem.

J'espérais être bien reçu par les autorités. Mon état de maladie devait au moins exciter la compassion de ces messieurs, mais le vice-consul représentant la France me reçut d'un air glacial; le gouverneur du Para me dit que « la géographie de l'intérieur de sa

province lui importait peu » (*sic*). L'évêque me prit pour un transporté évadé de Cayenne.

En proie à la fièvre, j'étais décidé à m'enrôler comme matelot à bord du premier voilier qui sortirait de cette ville insalubre et inhospitalière.

Heureusement un capitaine au long cours, un Français, M. Barrau, président de la chambre de commerce de Belem, offrit de me prêter deux mille cinq cents francs, somme nécessaire pour rapatrier mes hommes et payer mon passage pour l'Europe.

Cet homme généreux a déjà rendu des services de ce genre à plusieurs voyageurs français.

Je quittai l'embouchure de l'Amazone le 1^{er} décembre.

Docteur Jules CREVAUX.

Guyana
Gore